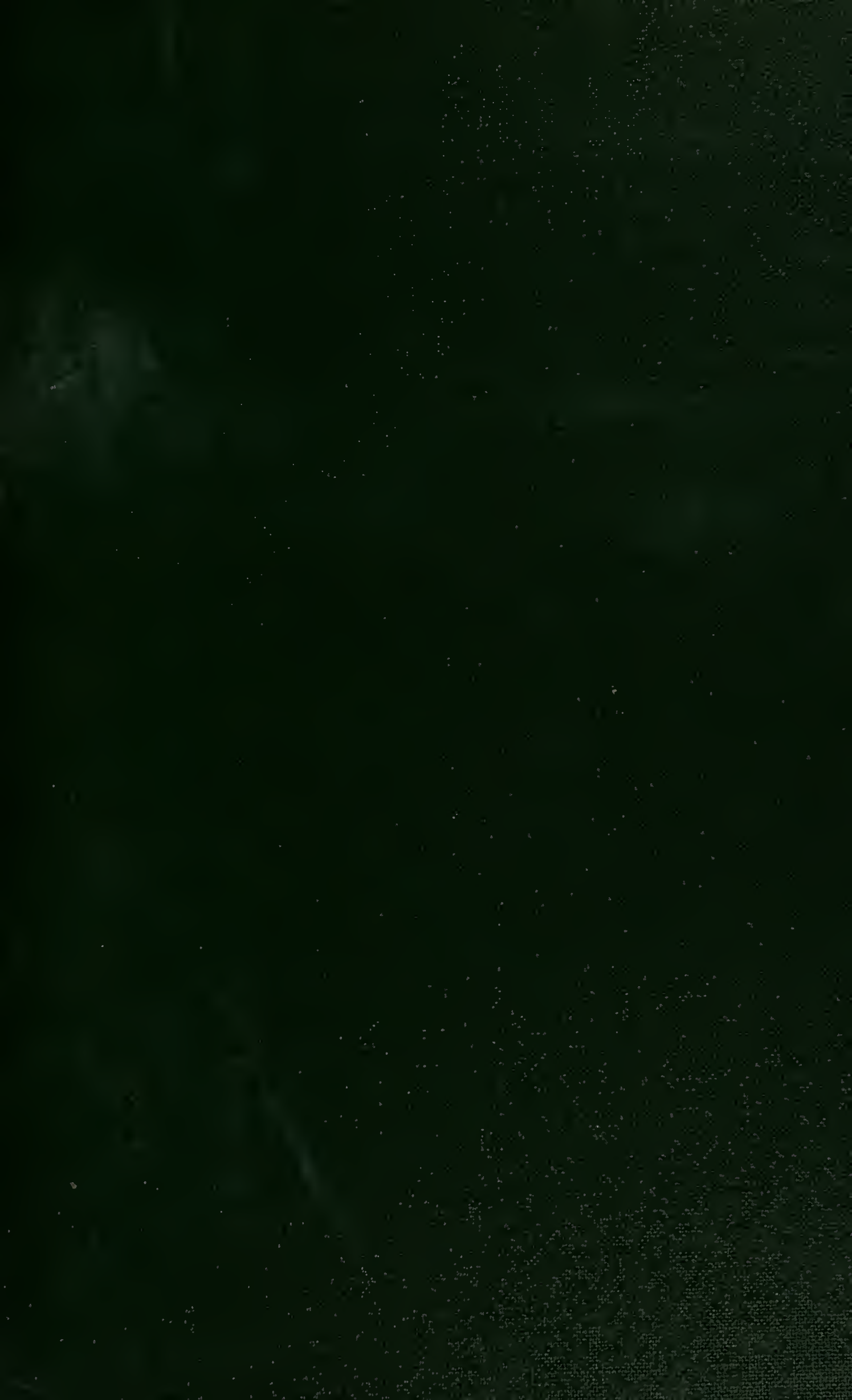


SL/24-1-a-15

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b28036335

Charles Singer

Charles Singer

Compare This introduction by Edward Tyson with another article specifically by him in the
Contributions page 105 of Vol XXII · Johns Hopkins
Hospital Bulletin, Baltimore April 1911

MEMOIRES

de Félix Platter

médecin bâlois

GENEVE

Imprimerie de Jules-Gme Fick

1866

SL
ROYAL
.92 PLA
25,699
13 Mar. 1958

PREFACE

du Traducteur.

PENDANT près de deux ſiècles le nom de Platter ſe lit à chaque page des annales ſcolaires de Bâle. Il dut ſon premier éclat aux talens de ce pédagogue habile qui, ſorti des âpres régions du Valais, vint établir ſur des baſes ſolides l'inſtruction de la jeuneſſe dans la ville illuſtrée par les Eraſme, les Froben & les OEcolampade. Thomas Platter vécut aſſez pour voir ſon fils aîné atteindre au plus haut degré de conſidération que puiſſent donner le ſavoir & un noble caractère. Toute ſa deſcendance reſta fidèle aux traditions de la ſcience, juſqu'à ce que la branche maſculine s'éteignît en 1711.

Etre la ſouche de pluſieurs générations diſtinguées par les dons de l'intelligence, c'eſt avoir

quelque droit à l'attention de la poſtérité. Des mérites plus ſérieux cependant recommandent Thomas Platter, & les lecteurs de ſon autobiographie, que nous avons traduite en 1862, verront ſans doute avec intérêt ſa perſonne reparoître ici. Que ſa phyſionomie ſoit empreinte de rudeſſe, cette trace inévitable d'un paſſé difficile n'arrête point la ſympathie, car malgré la miſère des anciens jours, la ſenſibilité du cœur s'eſt conſervée vive chez cet homme qui voue à ſon enfant la plus tendre ſollicitude. L'ambition, il eſt vrai, ſe mêle à l'amour paternel; mais c'eſt une ambition légitime, tournée vers le bien de la patrie & du prochain. Si la recherche d'une aiſance acquiſe par des voies honnêtes a tenu conſtamment une large place dans les préoccupations de Thomas Platter, c'eſt que celui-ci redoutoit pour les ſiens la pauvreté dont il avoit connu les ſouffrances, & qu'il voyoit auſſi le moment approcher où, ſans auxiliaires, la ſcience ne réuſſiroit plus toujours à s'aſſurer le rang auquel elle a droit. Au milieu de l'agitation intenſe que provoqua la Réforme naiſſante, les inégalités ſociales s'étoient effacées: gentilshommes, membres du clergé, lettrés de toutes claſſes venoient écouter les leçons d'un jeune cordier encore revêtu de ſon tablier de travail. Plus tard, au contraire, l'Univerſité prétendit forcer Thomas Platter & le réformateur Myconius lui-même à prendre un grade académique. Une fois, en effet, la grande lutte apaiſée, un patriciat nouveau

ſurgit, celui des eccléſiaſtiques & des profeſſeurs, comme en France notre ſiècle a vu les barons & les ducs du premier Empire ſuccéder aux tribuns égalitaires de la Révolution.

Sur ce point ainſi que ſur beaucoup d'autres, les Mémoires de Félix Platter & ceux de ſon père ſe complètent : leurs auteurs ont bien eu chacun l'eſprit de ſa génération, & l'hiſtorien du XVI^e^ ſiècle comprendra la valeur de ces récits, où s'accuſe la différence des temps.

Tout jeune, le fils de l'ancien chévrier reſſent un goût prononcé, pour la poéſie & la muſique d'abord, enſuite pour le luxe, la repréſentation & même la toilette dont il s'occupe avec une naïve complaiſance. Néanmoins les recommandations paternelles lui reſtèrent en mémoire : les ducs de Wurtemberg & la ſœur de Henri IV, Catherine ducheſſe de Bar, euſſent déſiré l'attacher à leur cour ; malgré leurs offres brillantes & réitérées, il refuſa de quitter Bâle. Son amour des grandeurs n'alloit pas juſqu'à lui faire ſurmonter l'ennui des fêtes & des cérémonies trop prolongées. C'eſt ainſi qu'en l'année 1598, ayant accompagné le margrave Georges-Frédéric de Baden aux noces du comte de Hohenzollern, à Hechingen, avant de partir de cette réſidence il traça ſur les murs de ſa chambre deux vers dont voici le ſens : « La vie des cours finit par fatiguer. Pour la goûter, il faut y trouver ſon plaiſir. »

Outre Catherine de Bourbon & les princes

de la maiſon de Wurtemberg auxquels il donna ſes ſoins pendant plus de quarante ans, Félix Platter compta parmi ſes cliens les margraves de Baden & de Brandebourg, les ducs de Lorraine & de Saxe. Les premiers médecins de l'époque, les compagnies ſavantes recouroient à ſes lumières. Par une fortune toujours rare dans les petits pays, ſes talens furent promptement reconnus & acceptés de ſes compatriotes. Reçu docteur en médecine à 21 ans, il fut nommé membre du *Conſilium medicum* auſſitôt après ſa promotion. Il n'avoit pourtant pas l'âge requis. On dérogea encore à l'uſage lorſque la chaire de médecine pratique lui fut confiée, en 1571, à la mort de Jean Huber auquel il ſuccéda également, par déciſion unanime du Conſeil, dans les fonctions de médecin de la ville (*archiater*), qui l'inveſtiſſoient de la direction des hôpitaux & lui impoſoient le ſoin de veiller à la ſanté publique. Il conſerva cette charge juſqu'à la fin de ſa vie, c'eſt-à-dire quarante-trois ans. Déjà, lors de la «grande mortalité» de 1563-64, ſon dévouement lui avoit valu la reconnoiſſance univerſelle. Tandis que pluſieurs de ſes collègues ménageoient leur perſonne, qu'un autre s'enfuyoit à Francfort, Félix Platter ſe fit tout à tous. L'épidémie emporta ſa ſervante & un jeune Valaiſan qu'il hébergeoit, elle jeta ſur le lit de douleur ſon père, ſa mère & tous leurs gens; mais lui remplit ſon devoir avec courage, bravant à chaque inſtant la contagion. A quatre

nouvelles repriſes, en 1576, 1582, 1593, 1609, il eut à combattre le même fléau. Sa femme & lui n'en furent jamais atteints; une ſeule fois, ayant commis l'imprudence de garder dans ſa main celle d'un agoniſant, Platter vit apparoître un bubon; heureuſement le mal demeura local.

Le profeſſeur ne fut pas au-deſſous du praticien. Une riche expérience, un eſprit pénétrant, clair, méthodique, une élocution élégante expliquent pourquoi Platter devint un maître éminent, que ſes diſciples aimèrent pour ſon caractère doux & affable, ſon zèle infatigable & ſon entrain. Haller (*Biblioth. anat.*, I, 255) l'appelle l'étoile de l'univerſité de Bâle; l'épithète ſe juſtifie ſi l'on ſonge à l'impulſion que la Faculté de médecine reçut de Félix Platter, ſecondé par Théodore Zwinger & par Gaſpard Bauhin. A ſon retour dans la ville natale, Platter n'y trouva que deux étudians en médecine : or, à l'année 1575 la matricule contient déjà 15 inſcriptions. De 1532 à 1560 on n'avoit créé que 9 docteurs en médecine; durant les vingt-cinq années ſuivantes, les promotions s'élevèrent à 114 & elles atteignirent le chiffre de 454 dans la période compriſe entre 1586 & 1610. Allemands, Hongrois, Italiens, Polonois, Hollandois, François, Anglois tenoient à honneur de recevoir à Bâle le doctorat.

Deux innovations contribuèrent à cette proſpérité : les diſſections & la création d'une chaire de botanique & d'anatomie. L'initiative en ap-

partient à Platter. Elève de la Faculté de Montpellier, qui ſe diſtinguoit à cette époque de la plupart des autres écoles en ce que les profeſſeurs y diſſéquoient chaque année publiquement deux ou trois cadavres humains, il avoit ſuivi ces opérations avec le plus vif intérêt, ſurmontant les répugnances de ſa nature impreſſionnable & timide. A peine de retour, il pratiqua une autopſie devant une nombreuſe aſſiſtance, ce qui n'avoit pas eu lieu à Bâle depuis André Véſale. Toutefois l'inſtallation de Gaſpard Bauhin en qualité de profeſſeur d'anatomie & de botanique, l'établiſſement d'un amphithéâtre & celui d'un « jardin médicinal » ne datent que de l'année 1589.

Félix Platter écrivit tard. Il approchoit de la cinquantaine quand il livra à l'impreſſion, en 1583, l'ouvrage intitulé : *De corporis humani ſtructura & uſu*. Puis vingt ans s'écoulèrent avant qu'il publiât ſa *Praxis medica*, dont le premier volume parut en 1602, le troiſième & dernier en 1608; les éditions de ce manuel de pathologie & de thérapeutique ſe ſuccédèrent à courts intervalles juſqu'en 1736, ſuccès d'autant plus remarquable qu'il correſpond à la période durant laquelle la médecine ſubit d'ailleurs une transformation complète. Enfin, preſque octogénaire & ayant derrière lui cinquante-ſept années de pratique, Platter fit paroître des *Obſervationes in hominis affectibus* qui renferment le fruit de ſa longue expérience. Si ces ouvrages n'ont

ges n'ont pas été toujours juſtement appréciés, c'eſt que ſouvent on a perdu de vue le but qu'ils ſe propoſoient, l'inſtruction des étudians. On a, en particulier, reproché au premier livre de Platter de ne contenir que des figures reproduites d'après Véſale. Sur ce point, l'auteur s'explique avec franchiſe: «Comme juſqu'ici, dit-il, les planches de Véſale ſont les meilleures que perſonne ait données, & qu'il ſeroit preſque impoſſible de les ſurpaſſer, je les aurois volontiers ajoutées à ce volume en y introduiſant de légers changemens (car l'occaſion ſe préſentoit de les acheter), ſi je n'avois été détourné de ce deſſein par la néceſſité d'adopter dans ce cas un grand format peu commode pour les étudians. C'eſt pourquoi j'ai fait graver ſur cuivre, en les réduiſant & en les modifiant un peu, les figures de Véſale que j'ai complétées par quelques autres.» Pluſieurs deſſins ſont nouveaux, en effet, ou plus détaillés que ceux de Véſale. Il ne peut donc être queſtion de plagiat.

Les connoiſſances ſcientifiques ſans la culture littéraire amènent la ſéchereſſe d'eſprit, le pédantiſme, dont la compagne inſéparable eſt la pauvreté d'idées. Qui ſait, en revanche, quelle part revient aux lettres dans mainte découverte opérée en tel ou tel domaine qui leur eſt étranger? On devine la direction que Thomas Platter imprima aux premières études de ſon fils: l'importance des langues anciennes ne riſquoit pas d'être méconnue à une époque où, grâces à la

vogue de Galien & d'Hippocrate, la chaire de grec étoit preſque toujours occupée par un médecin. A cette éducation littéraire Félix Platter gagna la promptitude de l'intelligence & le don d'analyſe, deux qualités qui lui ont valu la renommée. En effet, ſes ſuccès comme praticien proviennent moins de ſes preſcriptions compliquées, formées de trente à quarante ingrédiens, que de ſon habileté dans le diagnoſtic. Sa *Praxis medica* ſe recommande en premier lieu par une claſſification rationnelle des maladies, qui ſont étudiées d'après leur nature & non plus ſeulement d'après leur ſiége. Ses obſervations ſur la folie témoignent d'une nouveauté d'aperçus remarquable; Platter s'élève contre la barbarie avec laquelle on traitoit alors les aliénés; il cherche leur guériſon dans une méthode qui tient compte des phénomènes moraux. En eſſayant d'arriver par l'autopſie à la découverte des cauſes morbides, il inaugure l'anatomie pathologique. Enfin il preſſent l'utilité d'une ſtatiſtique exacte, lorſqu'à l'occaſion de la peſte il dreſſe le recenſement de la ville, rue par rue, indiquant pour chaque maiſon le nombre de ſes habitans, leur nom & leur état, le chiffre des cas d'épidémie, celui des décès; travail entrepris ſous l'empire de préoccupations médicales, & qui n'en reſte pas moins un document hiſtorique précieux.

Cette originalité de vues s'accorde avec la fraîcheur d'eſprit que le goût de la poéſie entre-

tint chez Félix Platter juſqu'aux derniers inſtans de ſa vie. Il ſe plaiſoit, vieillard, à compoſer des pièces de vers, tantôt badines, tantôt inſpirées par un vrai ſentiment patriotique. Proche de ſa fin, il écrivit ſon épitaphe, laquelle ne ſauroit que perdre à une traduction en proſe: « Sur cette terre ma vocation fut d'étudier les œuvres de Dieu & de m'appliquer, dès ma jeuneſſe, à les faire tourner à ſa gloire comme au bien de mes ſemblables. Maintenant mon âme jouit de la félicité céleſte: elle contemple les magnificences du Seigneur, attendant qu'Il la reſſuſcite avec mon corps au jugement dernier. »

La muſique le charma toujours. Habile de la main, il excella dans l'art du tourneur. Les plantes & les animaux occupèrent auſſi ſes loiſirs. Il aimoit les tourterelles & fut le premier à Bâle qui poſſéda des oiſeaux des Canaries. Déjà en 1595, il s'appliquoit à l'élève des vers à ſoie. Son magnifique jardin, les végétaux rares qu'il y cultivoit faiſoient l'admiration des viſiteurs. Riche étoit ſa collection d'objets d'art & d'hiſtoire naturelle, qui malheureuſement fut diſperſée au XVIII^e^ ſiècle: entre autres curioſités, elle comprenoit des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, une galerie de tableaux, des portraits d'hommes célèbres, une quantité de monnoies romaines, grecques & modernes, & ſurtout un muſée des trois règnes qui jouiſſoit d'une réputation européenne.

Les Mémoires de l'hiſtorien de Thou racon-

tent : « Il viſita Félix Platter, docteur en médecine, logé dans une grande & agréable maiſon, & qui le reçut fort civilement. Platter lui fit voir dans ſon écurie une eſpèce d'âne ſauvage, de la grandeur des mulets de Toſcane ou d'Auvergne, le corps court & de longues jambes, la corne du pied fendue comme celle d'une biche, quoique plus groſſe, le poil hériſſé & d'une couleur jaunâtre & brune. Il lui montra encore un rat de montagne de la grandeur d'un chat, qu'ils appellent une marmotte : ce petit animal étoit enfermé dans une caſſette, & comme il avoit paſſé l'hiver ſans manger, il étoit tout engourdi. Platter avoit auſſi l'étui des foſſiles de Conrad Geſner venu de Zurich, tel qu'il eſt décrit & deſſiné dans un de ſes livres. Cet étui renfermoit bien des raretés différentes, entre autres quantité d'inſectes particuliers, qui ſemblent autant de jeux de la nature. De Thou les examina à loiſir, & avec une grande curioſité, aidé de d'Amerbach, qui s'y connoiſſoit fort bien. »

L'année ſuivante (1580), ce fut le tour de Montaigne. Dans ſon *Voyage en Italie*, on lit à propos de Bâle : « Nous y vîmes de ſingulier la maiſon d'un médecin nommé *Fœlix Platerus*, la plus peinte & enrichie de mignardiſes à la françoiſe qu'il eſt poſſible de voir ; laquelle ledit médecin a bâtie fort grande, ample & ſomptueuſe. Entre autres choſes, il dreſſe un livre des ſimples qui eſt déjà fort avancé ; & au lieu que les autres font peindre les herbes ſelon leurs

couleurs, lui a trouvé l'art de les coller toutes naturelles ſi proprement ſur le papier, que les moindres feuilles & fibres y apparoiſſent comme elles ſont, & il feuillette ſon livre, ſans que rien en échappe; & montra des ſimples qui y étoient collés y avoit plus de vingt ans. Nous vîmes auſſi & chez lui & en école publique des anatomies entières d'hommes morts, qui ſe tiennent. . . . . Nous y vîmes (à Bâle) force gens de ſavoir, comme Grineus, & celui qui a fait le *Theatrum*, & ledit médecin (Platerus), & François Hottoman. Ces deux derniers vinrent ſouper avec meſſieurs, lendemain qu'ils furent arrivés. »

Le célèbre médecin mourut d'hydropiſie, le 28 juillet 1614, après quinze jours de cruelles ſouffrances ſupportées avec réſignation. Deux fois ſeulement durant ſa longue carrière, il avoit reſſenti les atteintes d'un mal ſérieux, qu'il s'étoit attiré en rempliſſant les devoirs de ſa profeſſion. Sa femme l'avoit précédé de onze mois dans la tombe. Cinquante-ſix ans avoit duré leur union, au bonheur de laquelle une ſeule félicité manqua, la préſence d'enfans au foyer conjugal. D'un commun accord, tous deux par de riches legs aſſurèrent aux pauvres les ſoins médicaux.

Félix Platter fut inhumé dans le cloître de la cathédrale. Sur ſa pierre funéraire, maintenant placée à côté de celle de ſon père, l'épitaphe ſuivante eſt gravée :

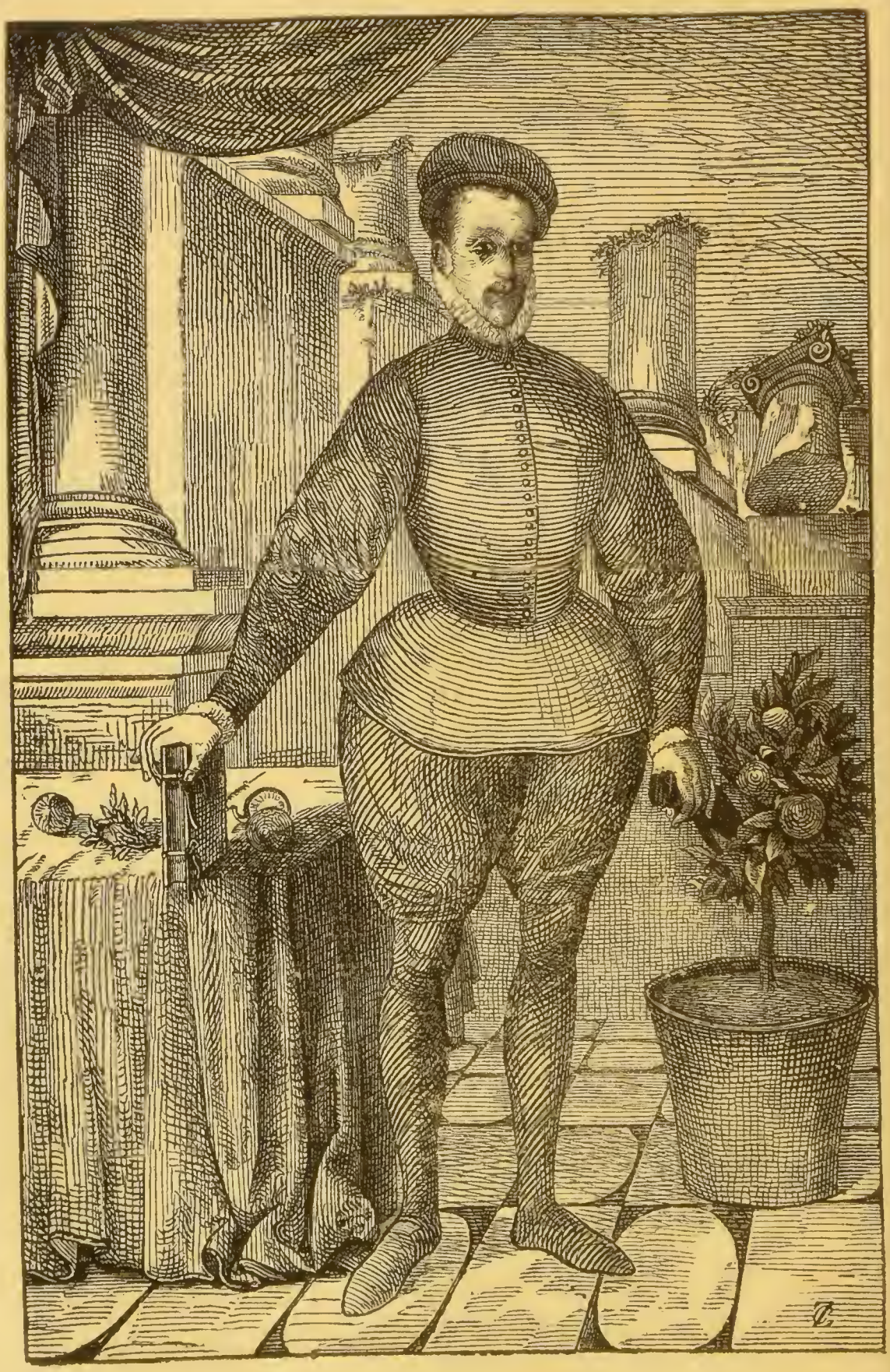
C. S.
ARCHIATRO BASIL. DIGNISSIMO,
VRBIS IMO ORBIS ÆSCVLAPIO,
ACAD. PROFESSORI CELEBERRIMO
ANNOS XLIII. CONTINVOS,
QVI RECTOR MAGNIF. SEXTVM FVIT,
QVIQVE VNO IN CONIVGIO EXOPTATISS.
CVM MAGDAL. IECKELMAN MATRON. LECTISS.
ANTE ANNVM PIE DEFVNCTA,
MARITVS VIXIT ANNOS LVI.
DOCTOR VERO ANNOS LVII.
FELICI PLATERO THOMAE F.
NATVRÆ, ARTISQVE OPERVM
INDAGATORI SOLERTISSIMO,
CONQVISITORI COPIOSISSIMO,
MEDICORVM SVÆ ÆTAT. PRINCIPI
NOMINE ET OMINE FELICI,
VIRO PROBO, PROBIS OMNIB. PROBATO;
IN EGENOS LIBERALI,
IN OMNES OFFICIOSO,
PHTHISI SEN. IN SED. BEAT.
SVBLATO:
AT SALVTARIBVS INVENTIS,
INGENIIQVE MONVMENTIS,
ÆTERNVM VICTVRO,
THOMAS PLATERVS D. PROF. ANAT. BOT.
FRATRI, POTIVS PATRI DESIDERATISS.
M. H. P.
VIXIT ANNOS LXXVII. M. IX.
OBIIT ANNO SAL. M. DC. XIV. IVL. XXIIX.

Parmi les nombreux manuſcrits de Félix Platter dépoſés à la Bibliothèque publique de Bâle, ſe trouvent plus de deux cents feuillets détachés qui forment une eſpèce de journal, bien qu'ils renferment beaucoup de faits étrangers à la perſonne de l'écrivain. Ces notes furent rédigées en 1612; M. D.-A. Fechter a recueilli celles qui préſentent le plus d'intérêt & les a publiées, avec la *Vie* de Thomas Platter, en y intercalant mot pour mot quelques lettres de ce dernier. Comme la partie biographique s'arrête à 1566,

il l'a complétée par l'addition de pluſieurs fragmens empruntés à des relations qui ſont dues pareillement à la plume de Félix Platter. M. Fechter a eu l'obligeance de nous communiquer divers paſſages qui ne figurent pas dans ſon édition : nous le prions d'agréer l'expreſſion de nos ſentimens de reconnoiſſance. Notre devoir eſt auſſi de mentionner, d'abord parce qu'elle nous a été utile, enſuite parce qu'elle épuiſe le ſujet, la remarquable étude que M. Frédéric Mieſcher a conſacrée à Félix Platter & à la Faculté de médecine illuſtrée par ſes talens.

Le portrait de Félix Platter que nous avons fait graver décore l'*aula* de l'univerſité de Bâle. Il a été peint en 1584 par Hans Bock, artiſte bâlois.

EDOUARD FICK
Docteur en droit & en philoſophie.



MEMOIRES.

Naiſſance, famille.

L'AN de Chriſt 1536, par l'éternelle providence, grâce & bonté du Tout-puiſſant, je ſuis entré dans cette vie, en octobre. Le très-docte ſeigneur Eraſmus Roterodamus étoit mort au mois de juillet précédent. On ne m'a jamais dit le jour précis de ma naiſſance, mais ce devoit être tout près de la Saint-Simon & Jude, puiſque ma mère (elle me l'a ſouvent raconté) n'étoit pas encore relevée de couches quand on étala ſur ſon lit les préſens d'uſage au temps de la foire, & que mon père fut félicité du cadeau que ſa femme lui faiſoit en ma perſonne, car j'étois ſon premier fils. Une autre preuve eſt la lettre de congratulation que mon couſin Simon Steiner écrivit de Strasbourg en envoyant à l'ac-

couchée ſes complimens & 1 pfenning 4 batzen en hommage: la date de cette miſſive eſt la fête des SS. Simon & Jude.

Mon père, Thomas Platter, Valaiſan, du dizain de Viége, iſſu d'une bonne & très-nombreuſe famille du pays, étoit bourgeois de Bâle & typographe. Il imprimoit alors le livre de Calvin, les *Inſtitutiones chriſtianæ religionis*, & il étoit âgé d'environ 37 ans. Ma mère, Anna Dietſchin, de Zurich, étoit née à Witkingen, d'une ancienne & honorable famille dont pluſieurs membres ont été anoblis depuis lors.

Je ſuis venu au monde à Bâle, la très-renommée, gaie & gracieuſe ville, qui poſſède une univerſité de la religion chrétienne réformée & jouit des libertés de la Confédération ſuiſſe. Je naquis au Grand-Bâle, quartier du Mont Saint-Pierre, dans la maiſon de l'*Ours noir*, vis-à-vis l'hôtel d'Andlow; c'eſt là que mon père dirigeoit une imprimerie avec ſon aſſocié Balthaſar Lazius ſoit Rauch.

Mon père étoit très-attaché à M. Oſwald Myconius, premier paſteur de la cathédrale, auquel il avoit fait quitter Zurich. Dans cette dernière ville ma mère avoit été la ſervante de maître Oſwald, qui l'avoit mariée à mon père. Or, Myconius avoit eu un fils nommé Félix, il engagea mon père à m'appeler de même; ma mère en fut d'autant plus charmée qu'à Zurich ce prénom eſt fort répandu. J'eus pour premier parrain le très-ſavant M. Simon Grynæus, lequel

entendant que je m'appelois Félix, termina ſes félicitations par ces paroles : *Ni me fallit animus, hïc puer felix erit*, ce qui ſignifie : Si mon jugement ne me trompe, cet enfant ſera *felix*, c'eſt-à-dire heureux. Plus tard Utenhofius a compoſé à ce propos les vers ſuivans :

Hoc tibi qui nomen Grynæus contulit, omen
Nominis haud minus & contulit ille tibi :
Namque pater nomen tibi cum daret, addidit ille :
Hic erit & felix nomine reque puer.

Tels furent les ſouhaits de mon parrain; il donna un florin d'or qu'on me conſerva longtemps. M. le docteur Phrygio me baptiſa ſelon le rit de l'Egliſe réformée bâloiſe, dans le temple paroiſſial du quartier Saint-Pierre.

Mon couſin Simon Steiner, de Grenchen comme mon père, *profeſſor ſecundæ claſſis* à Strasbourg, & perſonnage très-érudit, n'avoit point d'enfant, quoiqu'il eût été marié deux fois; auſſi fut-il tout heureux de ma naiſſance. Il écrivit auſſitôt à mon père, qu'il appeloit ſon frère : « Je te félicite d'avoir un fils & je me félicite d'en avoir un que j'élèverai ſi ſon père vient à le négliger. Tu le ſais, depuis de longues années mon ardent déſir eſt de voir ſe former un noyau de Valaiſans inſtruits ; or, pour que l'œuvre arrive à bonne fin, il eſt de toute importance de la bien commencer; donc je te promets mon aide. Dieu veuille nous conſerver cet enfant. » Et plus loin : « Félix ſera mon fils, non le tien, ou plutôt le tien auſſi, car entre amis tout doit

être en commun.» Mon père s'étoit propoſé de m'envoyer vers Lithonius dès que j'aurois eu huit ans; malheureuſement, notre couſin mourut en 1543, au grand chagrin de mon père. Il me légua ſa bibliothèque qui étoit conſidérable; je la poſſède encore; tous les volumes dont elle ſe compoſe ſont marqués d'un trèfle.

Souvenirs d'enfance.

ES premiers ſouvenirs remontent à l'année 1539, époque à laquelle j'avois trois ans. J'ai gardé bonne mémoire de certains faits qui m'ont vivement frappé dans mon enfance, tant ils me paroiſſoient alors extraordinaires. Ce que je me rappelle de plus ancien, c'eſt d'avoir vu peindre la façade de notre maiſon, jadis la *Wiſſeburg*, & maintenant: *zum Gejegt*; la choſe eut lieu en 1539, comme le prouve le milléſime toujours liſible. Sur l'échafaudage, en dehors de la fenêtre, maître Mathis manioit ſes pinceaux, peignant les chiens, les chaſſeurs & le cerf avec ſon bois, qui n'eſt pas encore effacé.

Quelle joie me cauſoient les cadeaux de la Saint-Nicolas! Longtemps j'ai cru que ſaint Nicolas arrivoit dans la nuit monté ſur un âne.

— J'avois toujours l'oreille tendue lorſqu'on narroit des hiſtoires; comme tous les enfans, j'étois ſurtout curieux de fables & de légendes. Or, en ce temps, les vieilles femmes ne tariſſoient pas ſur le compte des eſprits & je prenois leurs récits au ſérieux; ils me rendirent ſi peureux que je craignois de reſter ſeul, principalement la nuit. Je me réveillois & pouſſois les hauts cris quand mon cerveau étoit agité par les contes que j'avois entendu faire ſur les monſtres qui, par exemple, coupent avec les dents la tête aux hommes. Une nuit je voulus abſolument quitter mon lit, mon père dut me prendre auprès de lui : je m'imaginois qu'une vache noire, appartenant à l'hôpital & logée dans une écurie en face de chez nous, vouloit me manger.

Je me ſouviens auſſi de la peſte qui ſévit à cette époque. Lorſque ma ſœur Marguerite fut atteinte de la contagion, mon père m'emmena, un ſamedi, avec ma ſœur Urſule, coucher chez l'imprimeur Gœrg & ſa femme Urſule, & afin de m'y faire reſter, il me donna des outils à ſculpter le bois. Mais cette maiſon ne me plaiſoit pas. Nous fûmes logés dans la chambre haute. Le dimanche matin (tout le monde étoit à l'égliſe), nous vîmes à notre réveil briller le ſoleil à travers les fentes & la pouſſière s'agiter dans le rayon, ce qui nous fit grand'peur: nous nous mîmes à pleurer, penſant avoir affaire à l'un de ces monſtres qui, ſuivant la croyance enfantine, coupent les têtes avec leurs

dents. Nos lamentations furent telles qu'elles obligèrent les voiſins à courir à l'égliſe quérir nos hôtes.

Pareillement je me rappelle d'avoir vu mon père tout équipé ſe rendre à la place d'armes, comme auſſi partir avec d'autres pour la fête patronale de Lieſtal. Il portoit une longue hallebarde & marchoit dans les rangs à côté de Heinrich Petri, typographe.

Un individu fut décapité à Bâle & ſon corps demandé au Conſeil par M. Jean Leuw, paſteur à Riehen, qui ſe donnoit pour médecin. La requête fut accordée & le cadavre tranſporté à la cure de Riehen. Comme mon futur beau-père, maître Franz le barbier, avoit aidé M. Veſalius dans la diſſection que ce dernier avoit faite au *Collegium*, Leuw le pria de venir l'aſſiſter, car il étoit incapable de ſe tirer d'affaire tout ſeul. Mon père, amateur de médecine, ſe rendit également à Riehen, ainſi que Gengenbach l'apothicaire & d'autres. Ils reſtèrent abſens plus de huit jours. La neige étoit tombée en abondance & l'on parloit d'accidens cauſés par les loups; auſſi, ne voyant pas revenir mon père, je tremblois qu'il n'eût été déchiré par les bêtes féroces. A Riehen ſe paſſa l'aventure ſuivante, que mon père & mon beau-père ont maintes fois racontée. Le froid étoit extrême, une foule de mendians venoient demander l'aumône à la cure; on en laiſſoit entrer un dans la grange où la diſſection avoit lieu, puis Gengenbach ſe hâ-

toit de refermer la porte & de tirer l'épée; auſſitôt le pauvre diable s'imaginoit que, s'il ne donnoit pas de l'argent, on alloit lui faire le même parti qu'à celui dont les membres déchiquetés giſoient épars, & à cet aſpect horrible il prenoit peur, croyant ſa dernière heure venue, tomboit à genoux, demandoit grâce, ouvroit ſa bourſe & offroit quelques batzen; à la fin, on lui rendoit la liberté & il ſe ſauvoit à toutes jambes en pouſſant de grands cris. On eſſaya de cette plaiſanterie avec un mendiant welche, robuſte gaillard qui ne ſe laiſſa point effrayer: car s'étant ſaiſi de l'épée de Gengenbach, il ſe mit ſur la défenſive & montra qu'il étoit prêt à leur tailler à tous plus de beſogne qu'ils n'en déſiroient; on le relâcha bien vite, il partit en grommelant & jurant. Cette affaire valut au Conſeil un avis de Schaffhouſe portant que, d'après des rapports dignes de foi, un meurtre avoit été commis dans un village voiſin de Bâle & qu'il falloit procéder à une enquête rigoureuſe. Mon beau-père fit du cadavre un ſquelette qui reſta longtemps à Riehen dans la grange de la cure, où moi-même je l'ai vu.

Nous autres enfans, tout jeunes encore, étions obligés de plier le papier, tant que les doigts nous en ſaignoient; ma mère empiloit les feuilles, comme c'eſt l'habitude dans les imprimeries, & confectionnoit les tampons de cuir, dont nous nous ſervions en guiſe de balles pour jouer, lorſqu'ils étoient vieux.

Avant le ſermon mon père nous liſoit au logis les ſaintes Ecritures, ajoutant à cette lecture des exhortations qui remuoient profondément nos jeunes âmes; & je me demandois: « Comment ſe peut-il qu'il y ait des impies? N'ont-ils donc aucune crainte de l'enfer? » L'endurciſſement de Pharaon ſurtout m'étoit un ſujet de longues réflexions. Or, en ce temps, les chrétiens étoient perſécutés pour la religion dans les Pays-Bas; on apprit, entre autres, que deux jeunes filles avoient péri ſur le bûcher; l'émotion que me cauſa cette nouvelle m'a ſouvent fait penſer que j'étois bien plus pieux alors, qu'après mon entrée dans le tourbillon du monde.

En l'an 41, il y eut ſur la place Saint-Pierre un grand tir à l'arbalète, auquel furent conviés les hommes des pays voiſins & les Confédérés; beaucoup répondirent à l'invitation, quoique la peſte n'eût pas entièrement ceſſé; elle emporta même plus d'un arbalétrier. Je me ſouviens des nombreux cortéges coſtumés qui parcouroient la ville avec fifres & tambours; j'avois grand'peur des hommes déguiſés en fous qui couroient à droite & à gauche, frappant de leur batte les enfans. On me conduiſit à la place Saint-Pierre où je vis le capitaine valaiſan Thomas de Schalen tirer de l'arbalète; dès que le coup étoit décoché, des mannequins de carton, peints en noir & blanc, & qu'on gardoit à l'arſenal, s'avançoient pour montrer l'endroit touché; je les croyois vivans. Des cuiſines étoient inſtallées en plein air, le

air, le cuiſinier de l'hôpital m'y fit entrer; on avoit également établi des lits de camp formés de planches.

Le capitaine Summermatter, un ami de mon père, arriva de Piémont après la bataille de 1544. Il m'habilla d'un pourpoint & de chauſſes mi-parti blanc, mi-parti rouge & bleu; c'étoient les couleurs de Summermatter & je les ai priſes à mon tour. Longtemps je me pavanai dans ce coſtume. Je portois auſſi d'ordinaire un manteau de velours que noble Gédéon d'Oſtheim m'avoit donné.

Un Soleurois nommé Stelle, couſin du capitaine Wolfg. Stelle, étoit notre penſionnaire. Tous les dimanches il m'emmenoit déjeuner chez le capitaine, qui demeuroit préciſément dans la maiſon dont je ſuis devenu propriétaire. J'avois toujours un peu d'appréhenſion, parce que la maîtreſſe du logis, une Ber, tançoit vertement le jeune homme à cauſe de ſa malpropreté; auſſi nous arrêtions-nous ſur les bancs de la place Saint-Pierre, pour y faire au préalable une prière afin que la ſemonce ne fût pas trop forte. L'immeuble me plaiſoit beaucoup; guère ne penſois-je qu'avec le temps il m'appartiendroit, que je le réparerois, l'habiterois. Cependant (étoit-ce un pronoſtic?) il m'arrivoit ſouvent de rêver que je dormois devant cette maiſon, ſur le banc de pierre qui ſervoit de montoir.

Mon père déſiroit ardemment me voir avancer à l'école; il ne tarda pas à me faire entrer dans

la quatrième claſſe, afin de me tenir mieux ſous ſa main. Ma place étoit tout proche de ſa *cathedra*. Un jour, il me demanda ce qu'étoit en grec l'*α purum;* je ne ſus pas répondre : auſſitôt, ſans bouger de ſa chaire, il fit jouer ſur ma perſonne une gaule toute neuve; il croyoit frapper le dos, mais comme j'avois le nez en l'air pour le regarder, les coups portèrent en pleine figure. Je fus tout balafré, peu s'en fallut même que mes yeux ne fuſſent ſérieuſement atteints. Mon viſage s'enfla, je ſaignois à pluſieurs places; on n'oſa me laiſſer aller ſeul dans la rue & l'on attendit juſqu'au déjeuner pour m'emmener chez nous, la tête bien enveloppée. Grande fut la frayeur de ma mère, qui fit une bonne algarade à ſon mari; lui-même regrettoit ſa vivacité; il fut auſſi grondé par le docteur Paulus Hœchſtetter & par mon futur beau-père qui m'appliqua des onguens. Depuis cette aventure mon père uſa d'une grande douceur envers moi & ne me toucha plus de ſon bâton. Auparavant il étoit très-ſévère à mon égard, voire aſſez dur, parce qu'il vouloit me rendre vite ſavant; il ne ſe gênoit pas pour me fuſtiger, pour m'abîmer même de coups de pieds, & cela ſans motifs valables. J'eus deux fois de ſuite le malheur de caſſer un canif: tout le temps que mon père ignora l'accident, ſix mois preſque, je n'eus pas une minute de gaîté.

On joua ſur le Marché aux Grains la comédie de *la Converſion de ſaint Paul*, compoſée par

Valentin Boltz. Je la vis de la demeure de Félix Irmi, ſituée au coin de la Hutgaſſe. Le bourgmeſtre von Brun repréſentoit Saul, Balthaſar Han le Père éternel, logé dans un ciel rond ſuſpendu en dehors de la maiſon du *Paon;* c'eſt de là que partit l'éclair, une fuſée qui, lorſque Saulus tomba de cheval, mit le feu à ſes chauſſes. Rudolf Fry étoit le capitaine; il avoit habillé à ſes couleurs près de cent bourgeois qui ſuivoient ſon guidon. Dans le ciel on ſimuloit le tonnerre en roulant des tonneaux remplis de pierres.

Longtemps auparavant Ulricus Coccius avoit joué *Suſanna* ſur le Marché aux Poiſſons. Du logis de mon tailleur, Wolf Eblinger, je vis toute la repréſentation. Le baſſin de la fontaine étoit recouvert d'un plancher qui formoit la ſcène; on avoit diſpoſé pour le bain de Suſanne une cuve d'étain, auprès de laquelle vint ſe placer une femme en robe rouge; c'étoit une Mérian, promiſe à Ulricus Coccius, mais non mariée encore. Ringler, alors un tout petit gars, figura Daniel.

Mon père fit jouer à l'école l'*Hypocriſis;* j'y remplis le rôle d'une *Gratia*. On me mit les habits de la fille de Herwagen, Gertrude: ils ſe trouvèrent trop longs; pas moyen de les retrouſſer pendant que le cortége parcouroit la ville; ils ſe ſalirent donc tellement qu'au Marché aux Poiſſons il me fallut ſortir des rangs & entrer chez mon tailleur pour les nettoyer un peu.

Weinperg faiſoit le perſonnage de Pſyché, Scalerus celui de l'Hypocriſis, Théodore Zwinger celui de Cupidon. Petit, mais de gentille tournure, Zwinger ſut indiquer avec tant de charme toutes les nuances de ſon rôle, ſa tenue fut ſi parfaite, ſa déclamation ſi pleine de grâce, qu'il fixa ſur lui l'attention générale & permit à ce moment déjà de bien, augurer de ſon avenir. La repréſentation marchoit bien, quand elle fut tout à coup dérangée par la pluie qui gâta nos coſtumes.

On a ſouvent joué aux Auguſtins, en bas, dans l'égliſe qui eſt maintenant transformée. Lorſque le nouveau recteur donnoit ſon banquet, les étudians, fifres & tambours en tête, alloient le quérir, ainſi que le Conſeil, à l'hôtellerie, & de là on ſe rendoit en cortége à la repréſentation. La première pièce que je vis en pareille occaſion fut *la Réſurrection de Chriſt*. Henricus Rihener faiſoit Marie; les penſionnaires de mon père compoſoient une troupe de nonnes; il y avoit auſſi des diables & Jacob Truchſess étoit fort amuſant dans ſon coſtume de fou. Une autre fois on donna *Zachée*, où le docteur Pantaléon étoit en même temps auteur & acteur; les filles de Lepuſculus y jouèrent auſſi. Une troiſième comédie repréſentée à la même ſolennité fut *Hamanus*. Iſaacus Cellarius rempliſſoit le rôle d'Haman, Ludovicus Humelius celui du bourreau. On pendoit le fils d'Haman, c'eſt-à-dire Gamaliel Girenfalck, en le repouſ-

ſant de l'échelle. Or Girenfalck, par ſuite d'un faux mouvement, manqua la planche ſur laquelle il devoit tomber & reſta bel & bien pendu; il eût été étranglé net ſi le bourreau, Humelius, n'avoit en un clin d'œil coupé la corde. Girenfalck en porta une large raie rouge autour du cou.

Mon père avoit compoſé une comédie allemande dans laquelle je devois remplir le perſonnage d'un hôtelier appelé « l'hôtelier de l'Arbre ſec; » mais lorſqu'il voulut la faire jouer, la peſte éclata & la repréſentation fut différée; puis je partis pour la France & Gilbert me remplaça.

Avec l'aide de nous autres écoliers, Humelius donna l'*Aulularia Plauti* dans la ſalle de la *Mücke*. Je fis Lycondes; j'avois un beau manteau appartenant au fils de Schærlin; Martinus Huberus figuroit mon valet Strobilus.

Entre jeunes garçons c'étoit plaiſir que de s'eſſayer aux jeux ſcéniques. Un jour, dans la cour de mon père, nous imaginâmes de repréſenter le *Saulus*, dont nous ſavions par cœur quelques phraſes, les bourgeois l'ayant joué. Roll fit Saul & moi le Père éternel. Juché ſur l'échelle du poulailler, j'étois armé d'un rondin en guiſe de tonnerre : à l'inſtant où Roll paſſa devant moi, chevauchant vers Damas monté ſur une bûche, je lançai la foudre; elle l'attrapa droit ſur l'œil, le ſang jaillit. Roll ſe mit à pleurer, diſant qu'il étoit pauvre, abandonné des

ſiens (ce pour quoi nous le tourmentions), mais que ſon malheur finiroit par être notre partage. Ses plaintes m'allèrent au cœur, & maintes fois à l'étranger elles me ſont revenues à la mémoire, lorſque j'eſſuyois quelque méſaventure.

Certain jour que M. Froben traitoit des hôtes, nous devions réciter chez lui, déguiſés en bergers, quelques églogues de Virgile. Roll avoit revêtu les guenilles de notre voiſin Chriſteli & tenoit une cornemuſe. Lorſqu'on voulut m'accoutrer de la même façon, j'eus honte & prétextai une indiſpoſition ; je reſtai donc au logis. J'étois jeune & ne poſſédois pas l'aſſurance de mon camarade.

Les penſionnaires de mon père jouoient la comédie lorſque nous avions des convives. Une fois ils repréſentèrent le 1^er^ acte de *Phormio* & Sigiſmond d'Andlow, qui étoit encore un enfant, rempliſſoit le perſonnage de *Crito*. Il n'avoit que ſept mots à dire : *Ego amplius deliberandum cenſeo; res magna eſt.* Pluſieurs jours il étudia ce rôle, mais à la repréſentation il ſe prit à bégayer : *E... e... gug amplius de... li... li... li... terandum cen... cen... cenſeo*, & n'acheva pas la phraſe. Qu'on juge des rires!

Pendant un carnaval Sigiſmond d'Andlow fut mandé par ſa mère à Neuenburg, où elle demeuroit. Nous nous y rendîmes en nacelle, d'Andlow, Balthaſar Hummel & moi. Ce fut ma première ſortie de Bâle. Nous logeâmes chez M^me^ d'Andlow. Elle étoit de la confeſſion évan-

gélique; une fois elle m'envoya épier ce qu'on faiſoit à l'égliſe. A mon retour, je rapportai que j'avois vu un homme revêtu d'une longue & belle robe rouge, ornée ſur le dos d'une croix blanche ſuiſſe, qu'il avoit mangé & bu quelque choſe, mais n'en avoit rien donné à perſonne. Mon récit fit rire Mme d'Andlow. Un jour nous allâmes chercher les gâteaux de carnaval chez J.-Jacob de Leuvenberg. Mme d'Andlow m'habilla en fille, m'ajuſta une coiffe brodée d'or qui, diſoit-elle, me ſeyoit à ravir, parce que j'avois un large front, & me conduiſit ainſi chez M. de Leuvenberg. Elle me préſenta comme ſa couſine; je dus parader pendant tout le temps qu'on but le coup du ſoir, & perſonne ne me reconnut. Mais à la danſe je me donnai à connoître. Sigiſmond & moi, lorſqu'un prêtre ſe trouvoit ſur notre paſſage, nous oſions l'apoſtropher en criant: *Diſputa!* Nous ne nous gênions même pas de parler contre la papauté. Il y avoit devant la maiſon un étang où barbotoient beaucoup d'oies; un jour j'en viſai une & l'atteignis ſi bien à la tête qu'elle tomba roide morte; il fallut dédommager la propriétaire. Enfin le vieux Hummel, qui avoit habité longtemps la maiſon d'Andlow à Bâle, vint nous chercher avec un cheval; il nous prit en croupe, Andlow & moi; Balthaſar fit la route à pied, & c'eſt ainſi que nous arrivâmes chez mes parens.

Le greffier Ruſt, de Trub dans l'Emmenthal, qui avoit perdu ſa femme & pluſieurs enfans,

vint demeurer un certain temps avec nous. C'étoit un alchimiſte & un poëte. Il apporta beaucoup d'argent. Enſuite il s'inſtalla dans notre voiſinage, dans la maiſon Truchſess, & devint un bon ami de mon père, comme auſſi D. Borrhai qui s'occupoit également de diſtiller. Ruſtius poſſédoit un ſecret qui lui fut bien utile : lorſqu'on abolit le culte des images dans le territoire de Berne, il compoſa une poudre dont il enduiſoit les idoles & auſſitôt l'or s'en détachoit, tandis qu'ordinairement les orfèvres ſont obligés de gratter. Ruſt fit un aſſez long ſéjour à Bâle. Je vis un jour en ſon laboratoire une groſſe boule blanche de mercure, qui lui éclata dans la main de manière à la remplir. Ayant acheté la Kalchmatte dans le Siebenthal, Ruſt alla s'y fixer. Mon père, me tenant par la main, lui fit la conduite juſqu'à Lieſtal, à l'auberge de la *Clef*. Ce fut alors que je vis Joh. Calvinus : il ſe rendoit de Strasbourg à Genève ; il eut une longue converſation avec mon père qui lui avoit imprimé ſon premier livre : *Chriſt. relig. Inſtitutiones*, en 1536, année de ma naiſſance.

J'étois toujours aſſez galamment habillé d'étoffe de couleur, ſuivant la mode du temps : je portois un pourpoint tailladé & des chauſſes mi-blanches, mi-jaune ſoufre. Je brûlois d'impatience toutes les fois que maître Wolf Eblinger, tailleur au Marché aux Poiſſons, devoit m'apporter de nouvelles chauſſes.

J'avois un goût particulier pour la muſique, ſurtout

ſurtout pour la muſique inſtrumentale. Tout enfant encore, je tendois ſur un chevalet les ficelles qui ſervoient à mettre ſécher la leſſive, & je les râclois ſoit avec les mains, ſoit avec un archet fait de cheveux; cela m'amuſoit beaucoup. J'étois grandement heureux d'entendre les ouvriers imprimeurs de mon père frapper en meſure ſur le tympanon, inſtrument qui étoit alors très-répandu. Je me ſouviens de l'un de nos penſionnaires, Huber, de Berne, lequel en temps de carnaval jouoit du luth au clair de la lune après le ſouper : oh! quelle délicieuſe muſique! quel déſir j'éprouvois de devenir un habile virtuoſe; ce devoit être, me ſembloit-il, le comble de la félicité. Auſſi j'avois à peine huit ans que mon père me mit entre les mains de Pierre Dorn, qu'il prenoit pour donner les leçons de luth à nos penſionnaires. Dorn fit ſi bien que j'acquis le renom d'être ſon meilleur élève; telle étoit mon habileté qu'à Montpellier on m'appeloit «l'Allemand du luth» & que les occaſions de montrer mon talent dans les banquets & les aubades ne m'ont jamais manqué. Pareillement l'épinette, l'orgue me plaiſoient fort. En même temps que je commençois le luth, le Dr Pierre Hœchſtetter, commenſal de mon père, m'apprenoit le clavicorde, qui m'inſpira un goût ſi vif que plus tard je fus conduit à de grandes dépenſes pour raſſembler une collection de ce genre d'inſtrumens, collection qui valut un moment 200 couronnes. Le chant me

raviſſoit; je m'y exerçai, ſans toutefois oſer me produire, ou, comme je diſois alors, ouvrir le bec devant le monde, car j'étois très-timide. A l'égliſe même je reſtois muet. C'eſt à peine ſi je ſortois de ma réſerve lorſque je me promenois à cheval & que j'étois bien gai; mais juſque dans mes vieux jours j'éprouve un plaiſir extrême à entendre chanter, ſurtout quand on n'y met pas trop d'art, que les exécutans ne ſont pas trop nombreux, ou qu'il s'agit de mélodies que j'ai entendues ſouventes fois, dans ma jeuneſſe, par exemple les chants des mineurs.

Dans mon jeune temps, le proviſeur de l'école de Saint-Pierre étoit un Bourguignon nommé Nicolas; ſa femme avoit été jetée dans le Rhin pour crime d'adultère. Ayant demandé ma couſine Marguerite en mariage, il lui envoya un joli éventail fait de plumes de paon, objet qu'il étoit habile à fabriquer : j'étois là quand ſon fils cadet Samuel, vêtu d'un beau pourpoint de ſoie, apporta ce cadeau. Marguerite refuſa le préſent & repartit pour Strasbourg. Nicolas en garda rancune à mon père, auquel il attribuoit ſon échec; il fit aiguiſer un glaive bien tranchant : «C'eſt pour tuer Platter,» dit-il à Uebelhard, qui s'écria : «Mais vous ſerez roué!» — «Roué ou non, ainſi ferai-je,» répliqua Nicolas. Dieu ne le permit pas. Mais cet homme n'en mourut pas moins ſur la roue, ainſi qu'on va le voir. Il avoit une gouvernante : étoit-ce la ſœur de ſa femme? je n'en ſuis pas ſûr. Elle

étoit jolie, il la courtiſa, puis un jour il tenta de lui faire violence. Elle ſe défendit, le repouſſa; enflammé de colère, il ſaiſit un couteau, le brandit contre elle & le lui plongea dans le ſein. La femme deſcend précipitamment l'eſcalier, criant: « Il m'a aſſaſſinée! » Au ſeuil de la maiſon elle s'affaiſſe ſur elle-même & expire. Nicolas, ſans lâcher ſon arme, s'enfuit hors du logis & court juſque dans le faubourg Saint-Jean, derrière le *Pilier noir*, où ſe trouvent, adjacentes à la maiſon de Drübelmann (celui qui a rapporté des guerres de Navarre un étendard blanc & bleu), des latrines donnant ſur le Rhin. Nicolas enfonce la paroi, laiſſe tomber ſon couteau & ſaute dans le fleuve. Des pêcheurs qui ſe trouvoient là tout près dirigèrent leur bateau vers lui & le repêchèrent. Il les ſupplia de lui venir en aide, avouant qu'il s'étoit rendu coupable d'un méfait. Ces hommes le recueillirent chez eux, ſéchèrent ſes vêtemens & réuſſirent à lui faire franchir la porte Saint-Jean, d'où il ſe mit à fuir vers la forêt du Hart. Mais les mercenaires ne tardèrent pas à être ſur ſes traces & à le capturer. Ramené en ville, il fut incarcéré dans la tour d'AEſchamar; immédiatement il envoya chercher chez mon père un petit Teſtament pour y puiſer quelque conſolation. Son procès fut bientôt fait: appréhendé un mercredi, le mercredi ſuivant le coupable ſubit le dernier ſupplice. La foule des ſpectateurs fut telle qu'étonné je demandai comment tous ces gens trou-

voient moyen de ſe procurer chacun leur cuiller (je ne m'inquiétois pas des vivres), ce qui fit bien rire. Nicolas fut lié vivant & ſes membres briſés. Longtemps il s'écria : « *Jeſu, fili David, miſerere mei !* » c'eſt-à-dire : Jéſus, fils de David, aie pitié de moi ! Le dernier coup porta en pleine poitrine & fit ſortir la langue de la bouche. Puis les membres furent entrelacés ſur la roue qu'on dreſſa droite ; mais dans la nuit le cadavre fut enterré ſecrètement ſous l'échafaud.

En cette circonſtance il fallut uſer de rigueur : en effet, peu de temps auparavant un Brabançon avoit payé de ſa vie un crime de moindre gravité, diſoit-on ; or, le petit peuple ſe permettoit des propos hardis, prétendant que Nicolas, en ſa qualité de lettré, pouvoit compter ſur la clémence des magiſtrats & que les ſavans mettroient tout en œuvre afin de le ſauver. Pour en revenir au Brabançon, à tous les carrefours le bourreau qu'on avoit mandé de Berne, maître Nicolas, un bel homme à l'air martial, lui appliquoit des tenailles chauffées à rouge, ce qui produiſoit chaque fois une grande fumée. Quand je le vis, on lui avoit arraché près le pont du Rhin une des mamelles qui étoit aſſez groſſe (car il avoit de l'embonpoint) & ce lambeau de chair pendoit. Puis le criminel fut mené hors la ville, ſur la place des exécutions ; il avoit perdu toutes ſes forces, ſes mains étoient couvertes de ſang caillé, à chaque inſtant il défailloit. Enfin il fut décapité ; on jeta dans une

foſſe ſon cadavre, au travers duquel on planta un long épieu, ce dont je fus témoin, car mon père m'y conduiſit en me tenant par la main.

Dans la ruelle des Tanneurs à Bâle demeuroit un fabricant de ſavon. Il étoit d'un âge très-avancé, ſa femme pareillement. Le ſavon qu'il fabriquoit, ſa ménagère le vendoit dans une échoppe proche de l'abbaye du Safran. Paſſant un jour par là, mon père remarqua cette vieille, qui étoit coiffée d'un chapeau ſouabe garni de fourrure; il demanda d'où elle étoit: «De Munich,» répondit-elle. Là-deſſus mon père de lui raconter que jadis, du temps qu'il étoit miſérable, il logeoit à Munich chez un fabricant de ſavon dont il recevoit, ainſi que de ſa femme, toutes ſortes de bienfaits; que ce digne homme étoit maître ès arts libéraux; qu'il habitoit une belle maiſon; que derrière le poêle étoit peint un payſan endormi, avec ces mots au-deſſus: «Oh! oh! oui, que j'ai bien dormi!» Ce qu'entendant, la marchande demande à mon père ſon nom & s'il ſe ſouvient d'autres détails encore. «Je m'appelle Thomas,» répond mon père. A peine a-t-il achevé que la vieille lui ſaute au cou, pleurant & s'écriant: «O mon Tomli! nous ſommes ceux dont tu parles: chaſſés de Bavière pour cauſe de religion, tombés dans la miſère, depuis pluſieurs années nous cherchons à gagner ici notre chétive exiſtence.» Mon père, émerveillé de cette rencontre inopinée, pria la marchande de le conduire ſur-le-

champ chez elle; il vit le mari & promit toute ſon aide. Il tint parole & prit ſoin des deux vieillards juſqu'à leur décès, lequel arriva quelques années plus tard. Le mari mourut le premier, ſa femme ne tarda pas à le ſuivre dans la tombe. Mon père leur fit tout le bien imaginable, les invitant, leur envoyant des vivres, leur prêtant auſſi de l'argent. Il ne les appeloit jamais que: «mon père» & «ma mère». Ainſi varie la fortune inſtable.

Projets & réſolutions.

A mère étoit âgée déjà: je ne me ſouviens pas de l'avoir vue jeune, & j'ai été ſon dernier enfant. Elle étoit ſujette à beaucoup de maladies; en particulier elle ſouffroit d'un point. Or elle fut attaquée d'une dartre, nous la crûmes perdue (heureuſement elle ſe rétablit par la grâce de Dieu); ma ſœur & moi nous nous lamentions, redoutant une marâtre qui nous maltraiteroit, à ce que diſoit ma mère. Un jour que nous étions devant ſon lit, elle me tint un ſérieux diſcours: «Mon fils, ſi je meurs, je crains qu'on ne veille pas ſur toi & qu'à l'exemple de nos étudians, tu n'épouſes avant l'âge de raiſon quelque gour-

gandine qui ſera mauvaiſe ménagère. Ce ſeroit ta perte : toute ta vie tu reſterois un homme de peu & mépriſé, quelque choſe comme un ſous-maître de ton père ou bien un méchant prêtre de village. »

Quoique je fuſſe bien jeune encore, ces paroles m'allèrent au cœur & s'y gravèrent profondément. Du reſte, j'étois ambitieux de ma nature & le ſpectacle du luxe ne manquoit jamais de m'inſpirer des idées de grandeur. En conſéquence je me dis : « Coûte que coûte, tu te comporteras de manière à faire ton chemin & à conclure un mariage honorable, lorſque l'heure en ſera venue. »

Or, mon père avoit étudié la médecine ; il vendoit de beaux livres grecs & latins traitant de cette ſcience ; au commencement de ſon mariage, il étoit entré avec ma mère au ſervice du Dr Epiphanius à Porrentruy, afin d'apprendre l'art de guérir, mais la pauvreté l'avoit empêché de parvenir au doctorat. Donc je réſolus d'embraſſer cette carrière & de diriger vers elle mes études. Ce qui m'affermit dans ce deſſein, ce fut de voir le Dr Sebaſtianus Sinkeler, le Dr Eucharius Holtzach aller & venir en habits de camelot bordés d'un large velours, & jouir d'une conſidération univerſelle ; le Dr Albanus ſe rendre fréquemment à cheval chez le comte Georges de Montbéliard ; le Dr Jean Huber prendre l'habitude de ne ſortir de ville que monté ſur une haquenée & précédé d'un reître. De ſon

côté, mon père fut très-ſatisfait de ma réſolution. J'aimois les ouvrages de botanique & j'étois curieux d'apprendre à connoître les plantes; je me fis un répertoire où je conſignai les recettes que je trouvois mentionnées dans les livres ou qu'on m'indiquoit de vive voix. Je me ſouviens d'avoir entendu mon père dire un jour au Dr Paulus Hœchſtetter, qui demeuroit chez nous: « Le gars ſera médecin, & ſi Dieu lui donne cette vocation, c'eſt peut-être parce que j'ai déſiré en vain que ce fût la mienne. » Toutes ces circonſtances m'encouragèrent d'abord; enſuite j'éprouvai quelque anxiété en ſongeant aux triſtes ſpectacles que le médecin a ſous les yeux. C'eſt à quoi mon père ne manqua pas de me rendre attentif: ma mère fut malade, elle eut des vomiſſemens; comme je lui ſoutenois la tête avec un peu de dégoût, mon père me dit: « Si tu veux être médecin, tu ne dois te laiſſer rebuter ni par une choſe, ni par une autre. »

C'étoit un ſigne de ma vocation que, dès ma plus tendre enfance, je priſſe plaiſir à regarder les bouchers ouvrir les bœufs, & cela parce que j'avois ainſi l'occaſion d'examiner le cœur & l'intérieur du corps. Et je penſois en conſidérant la bête encore vivante: « Quelles curioſités tu portes en toi? qu'eſt-ce que le boucher va trouver? » Je me réjouiſſois toujours quand on tuoit chez nous le cochon, je demandois avec inſtance congé afin de voir comment on s'y prenoit pour dépecer. Il me ſouvient (c'eſt un de mes plus anciens

anciens ſouvenirs) d'avoir découpé des feuilles de bardane comme ſi j'euſſe eu affaire à un animal, de les avoir ſuſpendues & d'avoir cherché où étoient les veines. Un jour, en l'abſence de mon précepteur Scalerus, je m'emparai d'un oiſeau & me mis à l'examiner pour ſavoir s'il avoit auſſi des veines; j'en découvris une groſſe à la cuiſſe; alors eſſayant de pratiquer une ſaignée, je piquai la pauvre bête avec un canif: à ma grande ſurpriſe elle creva, ce qui me chagrina longtemps.

Le diſcours de ma mère que j'ai rapporté plus haut eut cet effet, qu'à la vue d'une belle noce (telle que celle de J. Philippe d'Offenburg & de la fille de Noble Hildebrand de Schauenburg, ou celle de Riſchacher & de dame Barbara, la fille du bourgmeſtre Meier) je me lamentois en penſant que je n'atteindrois jamais à de pareilles ſplendeurs. Encore enfant, je me préoccupois avec une ſingulière naïveté des jeunes filles d'une certaine condition, ſurtout de celles qui étoient un peu ménagères, puiſque ma mère les tenoit en ſi haute eſtime.

Or, en l'an 50, un ſoir à ſouper, mon père qui, ce jour-là, s'étoit arrêté avec ſon penſionnaire Etienne am Biel dans la boutique du barbier maître Franz Jeckelmann, fit un grand éloge de Marguerite, la fille du ſuſdit maître Franz: comme quoi, malgré ſa jeuneſſe, elle gouvernoit fort bien le ménage de ſon père, qui étoit veuf; & il ajouta qu'avec le temps

un honnête garçon trouveroit ſon compte en l'épouſant. De ces propos & d'autres tout auſſi flatteurs, je fis immédiatement mon profit : dès lors je penſai à Marguerite, plus même peut-être qu'il n'étoit convenable à mon âge. Toutefois mes plans inſpirés de Dieu, quoique intempeſtifs, reſtèrent mon ſecret; je ne m'en ouvris qu'à mon confident Martin Huber, fils de Jean, qui demeuroit chez nous. Quant à la jeune fille, ni mes paroles ni mes actions ne lui laiſſèrent ſoupçonner la nature de mes ſentimens; mais dès que je lui parlois, il me ſembloit qu'elle alloit deviner mes eſpérances; auſſi me ſentant embarraſſé devant elle, j'eſpaçai toujours plus mes viſites, ſans compter que je craignois de me faire couper les oreilles. De tout cela le réſultat fut que je devins plus ſérieux, plus ſédentaire, plus ſoigné dans ma toilette; je me mis à travailler bravement pour vite aborder l'étude de la médecine.

Mais en 1551 la peſte fondit ſur Bâle. Déjà l'année précédente elle avoit fait quelques apparitions. Donc, en mars 51, Nicolas Stetten, un penſionnaire de mon père, tomba malade: certain dimanche, au moment du dîner, il ſe trouvoit ſur un fauteuil dans la chambre du poêle; ſon état ſembloit ſatisfaiſant, nous ignorions qu'il eût la peſte. L'après-midi, mon père nous expédia tous à Gundeldingen, y faire des ſifflets avec du ſaule. Nicolas, reſté ſeul, rendit l'âme dans ſon lit. Ma ſœur Urſule, qui lui appor-

toit à manger, le trouva mort; ſa frayeur fut extrême, elle n'oublia jamais ce triſte ſpectacle qui fut une des cauſes de ſa maladie. Nous nous diſpoſions à rentrer en ville, à 4 heures, pour aller au prêche, quand mon père nous manda de reſter à Gundeldingen; nous ne revînmes donc au logis qu'à l'heure du ſouper. Les voiſins nous apprirent la mort de Nicolas; on l'avoit déjà enterré à Sainte-Eliſabeth. Mon père étoit très-triſte. Le lendemain il m'envoya à Rœtelen avec deux de ſes *convictores*, Albert Gæbwiler, fils du Dr Pierre Gæbwiler, greffier de Rœtelen, & Pierre Horanf, fils de la ſœur de la femme du ſuſdit Gæbwiler.

Mon père lui-même alla demeurer à Gundeldingen avec ſes autres commenſaux. Ma ſœur Urſule n'en continua pas moins à venir en ville & à y tenir en ordre notre ménage. Le jour de Pentecôte elle ſe trouva mal à l'égliſe; elle put encore retourner à Gundeldingen & ſe mit auſſitôt au lit. Elle avoit un bubon à la jambe, ſes forces l'abandonnèrent promptement. Saignées, remèdes, tout fut inutile; ſon heure étoit venue. Pendant les quatre jours que dura la maladie, elle tint des diſcours chrétiens, car c'étoit une fille pieuſe, élevée dans la crainte de Dieu. Le vendredi, elle prit congé de nos parens, les embraſſa, les chargea de me faire ſes amitiés (j'étois à Rœtelen): « Que Dieu vous protége, mon bon père, ma bonne mère, & dites adieu pour moi à mon petit frère chéri! » Puis elle

mourut en paix; elle avoit 17 ans. Le lendemain matin, nos voiſins & beaucoup d'autres perſonnes arrivèrent de la ville pour accompagner le corps. Ma ſœur fut enterrée à Sainte-Eliſabeth. Mon père, accablé de douleur, coucha quelques nuits chez M. Myconius; avant de rentrer au logis, il voulut qu'on fît diſparoître les vêtemens & les autres objets qui avoient appartenu à ſa fille.

Pendant ce temps j'étois à Rœtelen chez le greffier Pierre Gæbwiler; ſa femme ſe montra très-bonne à mon égard. Je croyois être bientôt rappelé à Bâle; il n'en fut rien. On me cacha la mort de ma ſœur; néanmoins, d'après le ton triſte d'une lettre de mon père, qui terminoit par une preſſante exhortation de veiller ſur moi & de me garder du péché, je preſſentis un malheur. A la fin, je rencontrai derrière le château une Bâloiſe qui ſe mit à s'apitoyer ſur mon ſort; mais remarquant mon angoiſſe, elle uſa de réticences & m'avoua ſeulement que ma ſœur avoit été malade. L'inquiétude me ſaiſit & je rapportai cette converſation à la femme de mon hôte. Alors elle m'annonça, ſuivant ſes inſtructions, que ma ſœur étoit morte en chrétienne. Cette nouvelle me navra. Nous avions été élevés enſemble; le proviſeur de mon père, Jean de Schalen, de Sion, nous avoit à tous deux donné des leçons de latin & de luth. Vive étoit notre affection mutuelle; nous avions mis en commun bien des amertumes, car notre

mère ne nous avoit pas celé que, par l'achat de Gundeldingen, notre père s'étoit tellement plongé dans les dettes qu'il ne nous laiſſeroit rien, abſolument rien. Ainſi la faiſoit parler ſa ſollicitude pour nous; de là, par momens, une méſintelligence entre nos parens qui nous attriſtoit fort. Ma chère ſœur étoit tout récemment revenue de Strasbourg où elle avoit été voir notre couſine, & déjà les prétendans à ſa main commençoient à ſe préſenter. A ces ſouvenirs ma douleur redoubla. Informé de mon état, mon père m'écrivit une lettre de conſolation; mais il s'oublia lui-même en racontant la réſignation de ma ſœur, ſa fin chrétienne, les adieux touchans qu'elle m'avoit adreſſés; auſſi me ſembla-t-il que mon cœur alloit ſe briſer, & à l'heure qu'il eſt, je ne puis encore lire cette épître ſans répandre des larmes.

Plus tard mon père me manda qu'il falloit me vouer à la médecine: il viendroit ſous peu me quérir; je ſubirois la dépoſition, mènerois mes études bon train, & pourrois au bout de quelques années me marier; alors la femme que j'amènerois ſous notre toit adouciroit l'affliction de mon père, en remplaçant la fille qu'il venoit de perdre. Cette perſpective me remplit de courage, elle donna une force nouvelle aux idées que je nourriſſois à l'égard de la perſonne dont mon père vantoit la vertu & les talens; c'étoit à elle, je n'en doutai pas, qu'il faiſoit alluſion en parlant d'une ſeconde fille.

Tout cela m'inſpiroit de ſérieuſes réflexions & me préoccupoit même trop. Quoique je fuſſe encore bien jeune, comme Paulus Pellonius, de Schmalkaden, m'avoit initié à la poéſie latine & que pour ma propre ſatisfaction je faiſois des vers allemands pas trop mal tournés, je compoſai ſur l'amour & ſes effets quelques rimes que je dédiai à la ſuſdite jeune fille. De peur qu'elles ne tombaſſent en mains étrangères, je les cachai dans la doublure de mon pourpoint. Je les y oubliai & le tailleur qui raccommoda mon vêtement les trouva. Sans me prévenir, il les montra à ſon beau-fils Michel, celui-ci à d'autres & voilà mes plus ſecrètes penſées divulguées. Alors, ſuivant l'uſage, on ne m'épargna pas les plaiſanteries. Une fois connu de quelques-uns de mes anciens camarades d'école, le fait parvint aux oreilles de mon père, qui ne fit jamais ſemblant de rien ſavoir, mais ne parut point fâché : mes ſentimens cadroient avec ſes projets ; on eût dit qu'en arrêtant ce mariage, il avoit preſſenti mes déſirs. En un mot, l'Eternel y mettoit la main.

Dans le plus grand ſecret mon père entama des négociations auprès de M. Franz Jeckelmann, ſe conformant à la coutume des Valaiſans qui fiancent des enfans au berceau. La réponſe fut que nous étions tous deux trop jeunes & qu'il étoit impoſſible de ſavoir comment Dieu diſpoſeroit de nous. Du reſte, maître Jeckelmann ſe montra gracieux ; il demanda ſimplement de remettre à plus tard toute déciſion, déclarant que

ſon intention n'étoit pas de marier ni de promettre ſa fille avant pluſieurs années. Quoique ces pourparlers fuſſent ſecrets & que mon père n'en eût informé ni ſa femme ni moi-même, cependant les fréquentes entrevues des deux chefs de famille, comme les cadeaux réciproques de vin & de mets, permirent à ma mère, à mes camarades & à moi de ſuppoſer une entente mutuelle, dont le réſultat devoit être une alliance. Auſſi mes amis ne ſe firent nullement faute de me taquiner à ce ſujet dans les lettres qu'ils m'adreſſèrent à Rœtelen.

Au mois d'août, la mortalité diminuant, mon père envoya Roll me chercher. En une matinée nous arrivâmes à Bâle. Ma mère pleura beaucoup & je trouvai la maiſon ſingulièrement morne. Le dimanche auparavant la femme du forgeron de l'hôpital étoit morte de la peſte, l'épidémie n'avoit donc pas tout à fait ceſſé. Je retournai à l'école & me préparai à la dépoſition, afin de vite commencer la médecine, ſuivant mon déſir & la volonté de mon père. Le 29 ſeptembre, jour de la Saint-Michel, j'accomplis la cérémonie de la dépoſition en même temps que Jacques Grynæus, Samuel Grynæus, Frédéric de Pfirdt & d'autres. Je ne ſuivis que le cours de dialectique dans le *Pædagogium* & *in ſecundâ claſſe* l'explication de *Cælius orator*. A la maiſon mon père me faiſoit lire les auteurs grecs & le *Compendium Fuchſii*. Durant l'année 1552 je pourſuivis ſérieuſement mes études, je

rédigeai en tables le *Compendium Fuchſii* & aſſiſtai aux leçons du Dr Joh. Huberus qui étoit *profeſſor medicus*. Il recevoit un traitement annuel de 100 couronnes & commentoit le livre d'Hippocrate *De naturâ humanâ*. J'entendis encore d'autres profeſſeurs : ainſi ſe paſſèrent le printemps & l'été. A côté de cela, j'avois beaucoup de ſoucis : mon père étoit chargé de dettes & d'intérêts à payer, d'où naiſſoient entre ma mère & lui de fréquentes altercations qui m'étoient fort pénibles.

Voyage à Montpellier.

DES mon enfance je n'avois nulle autre ambition que d'être reçu docteur en médecine. Mon père approuvoit mon deſſein, car lui-même avoit étudié la ſcience de guérir. Il m'entretenoit du rang honorable qu'occupoient les *doctores medicinæ*, il me les montroit quand ils paſſoient dans la rue en chevauchant. Auſſi, conſidérant que j'avois atteint l'âge de 15 ans, que j'étois ſon unique enfant & que plus vite j'aurois obtenu mon grade, plus vite je reviendrois à la maiſon, mon père réſolut de m'envoyer à Montpellier où floriſſoit l'enſeignement de la médecine. Il s'y étoit

étoit pris pluſieurs années d'avance pour arranger un échange : il déſiroit que je remplaçaſſe Frédéric Rihener qui ſéjournoit à Montpellier depuis trois ans déjà & faiſoit échange avec les fils de Laurentius Catalanius.

En ce moment avoit lieu la foire de Francfort, que les marchands de Lyon ont coutume de fréquenter ; mon père décida qu'à leur retour ils m'emmèneroient avec eux. Thomas Schœpfius, maître d'école de Saint-Pierre, vouloit également ſe rendre à Lyon. Or ma jeuneſſe exigeoit que quelqu'un veillât ſur moi. Nous commençâmes les préparatifs du départ ; pour ſix couronnes mon père m'acheta un petit cheval. La peſte ſéviſſoit toujours cruellement. Nous attendîmes avec impatience le retour des Lyonnois & ſurtout d'un certain Beringer ; mais ce dernier paſſa par Bâle à notre inſu : plus moyen de compter ſur les marchands. Pourtant il en arriva un, Robertus, de Paris, qui s'acheminoit ſur Genève : c'étoit un homme de manières diſtinguées. Nous nous aſſociâmes à lui, avec l'intention de ſéjourner à Genève afin d'y trouver une nouvelle occaſion.

Le dimanche 9 octobre, mon père m'enveloppa dans de la toile cirée deux chemiſes & quelques mouchoirs ; il me remit pour le voyage quatre couronnes d'or, qu'il eut la précaution de coudre dans mon pourpoint, & trois couronnes en monnoie. Cet argent, me dit-il, étoit emprunté comme celui qui avoit ſervi à payer mon cheval.

Mon père me fit auſſi cadeau d'un écu valaiſan frappé ſous le cardinal Mathieu Schinner; pluſieurs années après, je rapportai cette pièce à la maiſon. Ma mère me donna une couronne. D'un ton très-ſérieux, mon père m'avertit de ne point faire fond ſur ma poſition de fils unique, parce qu'il avoit des dettes nombreuſes, quoique ſon bien en couvrît le montant. Il exprima l'eſpoir que j'étudierois avec zèle, me rendrois maître de mon art & agirois auprès de Catalan pour être reçu en échange. Du reſte, il m'aſſura qu'il ne m'abandonneroit jamais.

A notre dernier ſouper il convia maître Franz, ce qui fut loin de me déplaire. J'en conclus que tout étoit réglé pour mon mariage. On nous ſervit, outre un lapin rôti, un pigeon que j'avois pris plaiſir à élever & que ma mère tua ſans m'en prévenir. Elle aimoit ſon franc parler, ma mère: lorſqu'elle vit Daniel Jeckelmann faire mine d'allumer la lanterne pour reconduire ſon père, elle me dit: «Félix, aſſieds-toi à côté de Daniel, vous pourriez bien un jour être beaux-frères.» J'obéis, mais ſans paroître avoir entendu. Le repas n'étoit point fini quand on vint chercher en toute hâte maître Franz pour aller ſaigner Batt Meier, qui reſſentoit les premières atteintes de la peſte. En conſéquence, neuf heures avoient à peine ſonné que M. Jeckelmann me fit ſes adieux, me ſouhaita beaucoup de bonheur & ſe retira.

Le lendemain 10 octobre, Thomas Schœpfius

& notre compagnon Robertus ſe préſentèrent à cheval, paſſé 9 heures, de ſorte qu'il étoit déjà tard quand nous fûmes prêts à partir. Je pris congé de ma mère qui pleuroit : elle s'imaginoit ne plus jamais me revoir, vu le long ſéjour que je devois faire à l'étranger. En outre, elle appréhendoit que Bâle ne fût ſaccagé de fond en comble, parce que l'empereur Charles-Quint campoit devant Metz.

Nous nous mîmes en route. Mon père, qui vouloit nous faire la conduite, étoit allé nous attendre à Lieſtal. Là, comme je deſcendois l'eſcalier, les éperons dont je n'avois pas l'habitude m'embarraſſèrent & je faillis rouler du haut en bas de la rampe. Nous dînâmes à l'auberge de la *Clef*. L'hôte, père de Jacob Martin qui étudioit à Bâle, me fit cadeau de l'écot. La journée étoit avancée quand nous quittâmes la table. Mon père nous accompagna juſqu'à la porte de Kappel ; alors il me tendit la main, voulut prendre congé & dire : *Felix, vale!* mais il ne put prononcer *vale ;* il dit : *Va...* & partit tout triſte. Je me ſentis ému juſqu'au fond du cœur & je continuai navré un voyage dont la perſpective m'avoit tant de fois réjoui.

Le 13 d'octobre, le ciel ſe mit à la pluie. A ce moment Thomas s'écarta & nous dûmes l'attendre longtemps. Survint la nuit accompagnée d'un brouillard épais. Nous nous égarâmes dans un bois du Jorat où pour l'heure il n'étoit pas ſûr de voyager. Nous ne ſouhaitions qu'une

grange, un abri quelconque afin de nous garantir de la pluie. Après avoir bien erré, nous parvînmes enfin à un petit village, mais on refuſa de nous y héberger. Alors nous louâmes un gars qui nous montra le chemin à travers la forêt & nous atteignîmes au milieu de la nuit un endroit nommé Meſſières. Il y avoit là une méchante auberge; loin à la ronde les maiſons étoient rares. Nous fûmes reçus par une hôteſſe; le logis n'avoit qu'une pièce avec fenêtres, au rez-de-chauſſée. Autour d'une longue table étoient aſſis des mendians & des payſans ſavoyards. Devant eux, des châtaignes rôties, du pain noir & de la piquette.

Fuir de ce lieu, nous l'euſſions déſiré, mais nous étions ſi trempés, il faiſoit ſi noir que le ſeul parti à prendre étoit de reſter, quoique l'hôteſſe déclarât qu'elle n'avoit ni lit ni écurie. Tant bien que mal nous remiſâmes nos chevaux dans une étable étroite & baſſe; ils demeurèrent toute la nuit ſellés & bridés. Quant à nous, il fallut nous aſſeoir à côté de ces perſonnages à mine ſuſpecte & nous contenter du même ordinaire. Nous eûmes bientôt vu à quelles gens nous avions affaire, car ils examinoient nos armes & nous rudoyoient, malgré notre ſoin à ne pas leur en fournir l'occaſion. Ils buvoient à force & ce fut en chancelant qu'ils allèrent ſe coucher hors de la ſalle devant le feu qui flamboit encore. Ils ne tardèrent pas à s'endormir, de ſorte que nous l'échappâmes belle, car ils avoient médité de nous

faire un mauvais parti, comme nous l'apprit le lendemain matin notre guide qui paſſa la nuit avec eux ſur la paille.

Grande étoit notre inquiétude. Après avoir fermé les volets, nous pouſſâmes devant la porte un mauvais lit qui ſe trouvoit dans la chambre; puis, ayant poſé ſur la table nos rapières nues, nous reſtâmes à veiller ainſi juſqu'au jour. J'étois jeune & point encore accoutumé aux aventures de voyage; j'éprouvois donc de la crainte & de la mauvaiſe humeur. Au bout de je ne ſais combien d'heures, voyant ces gens en train de cuver leur vin (nous les entendions ronfler), Robertus & Thomas décidèrent qu'il nous falloit ſortir à tout haſard, prendre ſans bruit nos montures & déguerpir, n'importe dans quelle direction. Nous avions payé notre ſouper. En conſéquence nous écartons doucement le lit de devant la porte & nous voilà dehors. Tous dormoient. Nous courons à l'étable & enfourchons nos chevaux. A ce moment arrive notre guide; il informe Robert (le ſeul de nous trois qui comprît le françois) que les coquins ont comploté d'aller de bonne heure nous attendre au milieu de la forêt & de nous y attaquer. Dieu mit à néant ce mauvais deſſein en les plongeant dans un profond ſommeil, & il étoit encore de grand matin, il s'en manquoit bien de trois heures que l'aube parût.

Nous promîmes un bon pourboire au gars s'il nous faiſoit rejoindre la route de Lauſanne

par des ſentiers de traverſe; nous pouvions craindre, en effet, que ces détrouſſeurs ne s'embuſquaſſent ſur le chemin ordinaire. Enfin, après bien des tours & des détours, au moment où commençoit le crépuſcule, nous débouchâmes ſur la grande route de Lauſanne. Nous rendîmes grâces à Dieu. Vers midi nous entrâmes à Lauſanne, mouillés juſqu'aux os, exténués de fatigue; nos chevaux, qui n'avoient rien mangé depuis 24 heures, n'étoient pas en meilleur état. Quand nous racontâmes à Lauſanne le danger que nous avions couru, en préciſant les localités, on nous répondit qu'aucun de nous n'eût-il échappé, il n'y auroit rien eu là d'étonnant: une bande commettoit alors dans le Jorat des aſſaſſinats multipliés; ſon chef s'appeloit «le grand Pierre». Peu de temps après il fut roué à Berne &, entre autres aveux, il déclara que tout récemment, à Meſſières, il avoit formé le projet d'occire des étudians. C'eſt ce que Thomas apprit à Berne à ſon retour de Montpellier, où il me l'écrivit.

Le 15 d'octobre nous nous acheminâmes ſur Genève, le long du lac, par les petites villes de Coppet & Nyon. Après dîner nous viſitâmes Genève, & comme on remarquoit avec ſurpriſe mes cheveux que, ſelon la coutume du temps, je portois longs depuis mon enfance, j'allai aux étuves me les faire couper pour la première fois. Ce fut, je ſuppoſe, cette opération qui me valut un catarrhe, malaiſe dont juſqu'alors je

n'avois jamais ſouffert. Je me rendis chez M. Calvin, à qui je remis la lettre par laquelle mon père lui recommandoit Schœpfius & moi. Dès qu'il en eut pris connoiſſance, Calvin me dit: « *Mi Felix*, tout s'arrange pour le mieux: j'ai juſtement un excellent compagnon de voyage à vous donner, un aide-chirurgien, Michael Edoardus, de Montpellier même. Il doit ſe mettre en route demain ou après-demain; c'eſt le guide qu'il vous faut. » La nouvelle nous fut d'autant plus agréable que Robertus reſtoit à Genève. Donc nous attendîmes le moment de partir juſqu'au dimanche 16 d'octobre. Le matin de ce jour j'entendis Calvin prêcher devant une très-nombreuſe aſſiſtance, mais je n'y compris rien.

A notre entrée à Avignon, cité conſidérable qui appartient au pape, Michael Edoardus me planta là. Il s'en fut loger chez un maître monnoyeur de ſes amis & me laiſſa de l'autre côté du grand pont ſur le Rhône, dans la partie de la ville qui s'appelle Villeneuve. Je deſcendis à l'hôtellerie du *Coq*, un mauvais gîte hanté par des bateliers aux larges chauſſes & aux bonnets bleus. J'avois grand'peur, car j'étois ſeul & ne pouvois me faire comprendre de perſonne. Les habitués du lieu m'inſpiroient peu de confiance: de toute la nuit à peine fermai-je l'œil. La longueur du pont de pierre qui traverſe le Rhône eſt d'environ 1300 de mes pas; au milieu eſt une avance qui porte une chapelle. Le pavé eſt formé de petites dalles blanches & polies, de ſorte

qu'au lieu de paſſer à cheval, il eſt plus prudent de conduire ſa monture par la bride. On diſoit qu'il étoit impoſſible de ne pas rencontrer ſur ce pont deux moines, deux ânes & deux ribaudes. Les ribaudes étoient ſous la protection du pape, lui payant tribut; elles occupoient toutes les maiſons de deux rues aſſez longues; quelques-unes de ces filles, richement accoutrées, ſe tenoient en montre, invitoient les paſſans à entrer, voire les accoſtoient bruſquement. Elles avoient une ſupérieure nommée par dériſion l'Abbeſſe. Dans la même ville ſe trouve le palais qui a ſervi de réſidence aux papes, lorſqu'ils tranſportèrent leur ſiége de Rome à Avignon. Au haut de l'édifice on montre une cage de fer: on y avoit enfermé un chrétien réformé; il y reſta longtemps expoſé à toutes les intempéries; enfin, récemment, la mort l'avoit délivré de ce ſupplice.

Le lendemain matin je me levai de bonne heure. J'étois au déſeſpoir de ne connoître perſonne; j'ignorois ce que mon compagnon étoit devenu. Il me prit une telle envie de retourner au pays, que je me rendis à l'écurie où, le bras autour du cou de mon cheval, je me mis à pleurer. La pauvre bête, qui ſe trouvoit là toute ſeule, henniſſoit & ſembloit demander de la compagnie; on eût dit que notre abandon lui peſoit autant qu'à moi. Je ſortis & me dirigeai vers un rocher qui ſurplombe le Rhône. J'étois navré de me ſentir ainſi délaiſſé. Je ſoupçonnois

maître

maître Michel d'être parti ſans moi pour Montpellier. De noires penſées me montèrent au cerveau ; je déchirai & ſecouai dans le fleuve de jolis couſſinets, d'un goût charmant, que j'avois achetés en route pour les expédier à la maiſon. Mais Dieu me vint en aide : j'entrai dans une égliſe, c'étoit dimanche, on chantoit, les orgues jouoient. Cette muſique me raſſéréna un peu. Je regagnai mon hôtellerie où je ne fis pas grand honneur au dîner; je me jetai ſur mon lit & ne tardai pas à m'endormir, par ſuite de l'accablement ſans doute, car la ſieſte n'étoit pas dans mes habitudes. Vers le ſoir je me rendis à vêpres afin d'entendre de la muſique ; je m'aſſis tout triſte dans un coin. De retour au logis, je trouvai le valet de maître Michel qui m'avertiſſoit d'être prêt de bonne heure le lendemain. Je lui mandai que pour rien au monde je ne voulois paſſer une ſeconde nuit au *Coq*, craignant d'être aſſaſſiné par les mariniers. Il me fit donc venir chez ſon ami le maître monnoyeur, & après y avoir ſoupé, je me trouvai en meilleure diſpoſition d'eſprit.

Au matin je retournai à l'auberge en traverſant le pont du Rhône. L'hôteſſe écrivit avec de la craie ſur une planche ce que je lui devois, tout en récitant en latin un *pater noſter*. Force me fut de payer ſans diſcuſſion : comment, en effet, me ſerois-je expliqué? Je ſelle ma monture, maître Michel arrive & nous partons. Tout d'un coup mon cheval commence à boîter affreuſe-

ment; grand eſt mon effroi, déjà je me vois contraint de reſter à Avignon. Je mets pied à terre & m'aperçois qu'une pierre s'eſt logée ſous le fer; je l'enlève & l'animal reprend ſon allure accoutumée. Après avoir paſſé en bac une rivière nommée Gard, nous nous arrêtâmes vers midi à Sérignac. La fille de l'hôte voulut m'embraſſer: je m'en défendis, ce qui fit rire, car l'uſage eſt de ſouhaiter la bienvenue par un baiſer.

Le jour ſuivant nous arrivâmes à Chambéry; les Allemands qui habitent Montpellier ont la coutume, quand part un des leurs, de l'accompagner juſque là. Bientôt nous atteignîmes une hauteur, ſur laquelle étoit plantée une croix, & j'aperçus pour la première fois la ville de Montpellier ainſi que la mer. Nous traverſâmes le pont qui eſt proche de l'hôtellerie de Caſtelnau. Dans le voiſinage ſe trouve le champ des exécutions; des quartiers de chair humaine pendoient aux oliviers, ce qui me cauſa une impreſſion étrange. Nous entrâmes donc à Montpellier au milieu du jour. C'étoit un dimanche. Tout en chevauchant, je priai Dieu de m'accorder ſa grâce & de me permettre, mes études finies, de regagner en bonne ſanté mon pays & la maiſon paternelle.

Nous croiſâmes dans la rue un impoſant cortége de bourgeois, ſoit nobles, ſoit roturiers. Affublés de chemiſes blanches, ils marchoient accompagnés de ménétriers & de porte-bannière; ils tenoient à la main des jattes d'argent remplies de ſucreries, de dragées, & ils frap-

poient dedans avec une cuiller du même métal; celle-ci leur ſervoit à offrir les friandiſes à toutes les jolies filles qu'ils trouvoient ſur leur paſſage. Cette vue me ragaillardit quelque peu. Après m'avoir indiqué la maiſon de M. Laurent Catalan, apothicaire, qui étoit ſituée au coin de la place, maître Michel me quitta pour gagner ſon domicile.

M. Laurent & ſa femme regardoient le divertiſſement devant leur officine, fermée puiſque c'étoit dimanche. Laurent fut ſurpris de me voir arrêter court mon cheval, & encore plus de me voir mettre pied à terre. L'interpellant en latin, je lui préſentai la lettre de mon père qui contenoit toutes les explications néceſſaires, & celle du Dr Wolfius, ancien précepteur des fils de Catalan. Ce dernier pouſſa un ſoupir, ordonna de conduire mon cheval à l'écurie de ſon beau-père, qui étoit un Maran; & auſſitôt arriva Jean Odratzheim, Strasbourgeois qui ſervoit dans la pharmacie; il me ſouhaita la bienvenue & me fit monter.

Mon voyage avoit duré vingt jours. Ma dépenſe s'élevoit à 10 livres, 12 ſchellings, 10 deniers, y compris l'entretien du cheval, les pourboires, les droits de paſſage ſur les rivières.

Séjour à Montpellier.

PEINE étois-je arrivé que M. Catalan m'apprit la mort toute récente de Jacob Meier, jeune Straſbourgeois qu'il hébergeoit par échange. Il étoit fort affligé de ce malheur; il craignoit que ſon fils ne trouvât plus un traitement convenable chez le père de Meier, ou que ce dernier ne demandât peut-être de l'argent pour les frais de nourriture. Immédiatement l'idée me vint de déterminer maître Laurent à placer ſon fils à Bâle chez mon père, de ſorte que nous ferions échange.

A Montpellier je rencontrai pluſieurs Allemands & je m'acclimatai bien vite. La ſaiſon étoit encore très-belle. C'étoit le moment de la récolte des olives qu'on abat au moyen de longues perches; à ce travail on emploie les payſans. Ceux-ci ſtationnoient en foule ſur la place devant la pharmacie; ils faiſoient ſi grand bruit que je me levai &, regardant à travers les volets, je fus tout effrayé, car je crus voir des gens de guerre armés de lances; mon camarade de lit me raſſura quand il m'apprit que c'étoient des ouvriers. Ce mois de décembre n'étoit pas froid

comme chez nous, il n'y avoit encore point de neige. On ſe chauffe tout ſimplement au foyer commun ; les étudians ont auſſi l'habitude d'allumer du bois de romarin qui donne une grande flamme très-odoriférante. Le romarin croît en plein champ ; des ânes l'amènent en ville & on le brûle en hiver dans les cheminées ; il eſt ſi commun qu'une charge ſous laquelle l'âne diſparoiſſoit ne coûtoit guère plus d'un carolus, c'eſt-à-dire un kreutzer. On tient fermées les portes des chambres & l'on condamne les fenêtres ; celles-ci, de ſimples volets, ſont pour la plupart garnies de papier, en guiſe de vitres. Pour la cuiſine on brûle ſurtout des brouſſailles d'*ilex*, arbre ſur lequel croiſſent des glands ; une eſpèce produit des baies dont on fait la couleur écarlate, la ſoie cramoiſie tire ſon nom de ce fruit qui s'appelle *chermes* ; il renferme de petits vers qui donnent la couleur, mais s'ils ne ſont recueillis à temps, des ailes leur pouſſent & ils s'envolent.

Je me mis incontinent à ſuivre les *lectiones*. Comme l'uſage veut que chaque *ſtudioſus* ſe choiſiſſe un père auprès duquel il puiſſe trouver conſeil, je m'attachai au Dr Saporta. Je me vouai ſérieuſement à l'étude de la médecine ; j'entendois deux ou trois cours le matin & autant l'après-midi. Les lettres & les exhortations preſſantes de mon père me ſtimuloient vivement ; je travaillois avec zèle, ce qui plaiſoit fort à mon vieil hôte Catalan. Toujours il me parloit latin

à ſa façon, c'eſt-à-dire mal, & quand je lui répondois d'une manière un peu plus correcte, il en étoit tout émerveillé.

Après ſouper nous nous chauffions devant l'âtre ; Catalan me remettoit une antique Bible latine, où manquoit le Nouveau Teſtament ; je la liſois, puis commentois quelques paſſages. Il ne ſe laſſoit pas d'entendre les condamnations que le prophète Baruch prononce contre les idoles. En ſa qualité de Maran, il ne tenoit pas plus que les Juifs aux images, mais il n'avoit garde de le déclarer publiquement. Il s'écrioit à maintes repriſes : *Ergo noſtri ſacerdotes*, c'eſt-à-dire : Pourquoi nos prêtres en ont-ils ? Je lui répondois que les prêtres étoient dans l'erreur, que notre religion ne toléroit pas ces abus, & je lui donnois à examiner une foule de paſſages par leſquels Dieu interdit ce culte. Catalan écoutoit avec plaiſir, me demandant comment j'étois parvenu ſi jeune à comprendre toutes ces choſes & à pouſſer ſi loin mes études. Je paſſois à ſes yeux pour un prodige de ſcience. Je lui dis que mon père, *gymnaſiarcha*, ſoit premier maître, m'avoit de bonne heure inculqué ces connoiſſances ainſi qu'à beaucoup d'autres ; cela détermina Catalan à exécuter plus tôt le projet qu'il avoit formé de placer chez nous ſon fils Gilbert, auquel il écrivit de quitter Strasbourg à la première occaſion. Je fus très-ſatisfait d'avoir contribué pour ma part à mener cet échange à bonne fin.

Le train de maiſon de mon maître étoit chétif, à la mode eſpagnole. Il faut ſavoir que les Marans n'uſent pas des alimens dont les Juifs s'abſtiennent. Les jours gras, à dîner, on avoit un potage de viande de mouton (rarement de bœuf) avec des *navraux*, des choux; il étoit bon, mais le bouillon n'étoit pas abondant. Chacun avoit ſon aſſiette & mangeoit avec les doigts. Enſuite venoit le rôti. Le vin ne manquoit pas; il eſt rouge foncé & ſe mêle avec beaucoup d'eau. Vous vous faites verſer par la ſervante la quantité d'eau qu'il vous plaît, puis le vin par-deſſus; la ſervante jette loin le vin que vous laiſſez, car il ne ſe garde pas plus d'un an & tourne vite au vinaigre.

Mon maître déménagea ſa pharmacie. Je le ſuivis dans ſon nouveau logis, ſpacieux & plaiſant. Une ſalle y fut affectée à mon uſage. Plus tard, avec des planches, je m'arrangeai dans la chambre haute un cabinet d'étude; je l'ornai de peintures, mon hôte y fit placer un fauteuil doré (car il prenoit grand ſoin de moi), ſi bien qu'en y entrant chacun s'extaſioit. Le colimaçon aboutiſſoit à une belle terraſſe, d'où je dominois la ville entière; la vue alloit juſqu'à la mer, que j'entendois gronder par momens. C'eſt là que je m'inſtallois volontiers pour étudier; j'y cultivois le figuier d'Inde dont mon hôte avoit reçu d'Eſpagne une bouture. Souvent je me plaçois à la fenêtre & jouois du luth; les perſonnes qui demeuroient vis-à-vis, chez M. Saint-George, en

particulier ſa ſœur, la demoiſelle Marthe, m'écoutoient avec plaiſir.

Avec la nouvelle année commencèrent une foule de divertiſſemens, ſurtout les ſérénades galantes, la nuit, devant les maiſons. Le même individu jouoit à la fois des cymbales, du tambourin & du fifre; on connoiſſoit auſſi le hautbois, qui étoit même très-répandu, la viole, la guitare dont la mode prenoit. Les bourgeois notables donnoient des bals où l'on conduiſoit les demoiſelles; après le ſouper on danſoit aux flambeaux le branle, la gaillarde, la volte, la tire-chaîne. Ces aſſemblées ſe prolongeoient juſqu'à l'aube. Les bals ne ceſſoient qu'avec le dernier jour du carnaval.

Nous fêtâmes les Trois-Rois au *Collegium* entre nous autres Allemands; le vieux bedeau apprêta les mets; Andreas de Croatie eut la fève. Deux jours plus tard nous fîmes encore les Rois dans la maiſon de Rondeletius. Comme les Allemands reconduiſoient avec des torches l'un des leurs, ils furent accoſtés par le capitaine du guet qui ſe mit à les déſarmer; de là grand tumulte devant la pharmacie de mon hôte. Stephanus Contzenus refuſoit obſtinément de livrer ſa dague; maître Catalan étant ſorti, le pria de lui remettre cette arme à lui-même; ainſi fut fait & tout rentra dans l'ordre. Dès le lendemain les Allemands portèrent plainte par-devant le baillif pour violation de leurs franchiſes. Le capitaine

capitaine fut blâmé & l'on nous donna l'aſſurance que pareil abus ne ſe renouvellcroit pas.

Le dimanche de la Quinquagéſime (notre *Herrenfaſtnacht*) il y eut des danſes dans la ville entière; partout les accords de la muſique, partout des maſcarades de mille eſpèces. Ces réjouiſſances continuèrent le lundi & le jour ſuivant, qu'on nomme le Mardi gras. Ce jour-là les jeunes bourgeois formèrent un cortége: ils portoient au cou un ſac rempli d'oranges (elles ſont à vil prix dans le pays, la douzaine coûte un pattard, ſavoir deux deniers) & une corbeille au bras en guiſe d'écu. Arrivés ſur la place Notre-Dame, les voilà qui ſe jettent à la tête les oranges, dont les débris jonchent bientôt le pavé. Le même mardi, les docteurs en droit parcoururent déguiſés les différens quartiers de la ville.

Avec le Mercredi des cendres commence le carême, pendant lequel il eſt interdit, ſous peine de la vie, de manger viande ni œufs. Il eſt vrai que nous autres Allemands tranſgreſſions en cachette l'ordonnance. C'eſt alors que j'appris à mettre du beurre ſur une feuille de papier, à caſſer des œufs deſſus & à faire cuire le tout ſur les charbons; la prudence commandoit de n'employer aucun uſtenſile. Durant tout un carême je jetai dans mon cabinet d'étude les coquilles des œufs que je faiſois cuire à la chandelle ſur du papier enduit de beurre; plus tard une ſervante découvrit ce tas de coquilles; elle en parla à ſa maîtreſſe qui montra un vif déplaiſir, mais

ne pouſſa pas plus loin l'enquête. L'uſage eſt de briſer les pots qui ont ſervi à la cuiſſon des viandes & d'en acheter de neufs pour apprêter le poiſſon.

Un gentilhomme de nos voiſins me pria certain jour à un concert nocturne en l'honneur d'une demoiſelle; c'eſt ce qu'on appelle une «aubade». A minuit nous étions devant la maiſon. Nous commençâmes par battre du tambourin, afin de réveiller les habitans du quartier; puis les trompettes ſe firent entendre, enſuite le hautbois, après le hautbois les fifres, après les fifres les violes, enfin trois luths; le tout dura bien trois quarts d'heure. On nous conduiſit chez un pâtiſſier où nous fûmes largement traités; nous bûmes du muſcat, de l'hypocras, & la nuit ſe paſſa à feſtoyer.

Mon père m'envoya deux belles peaux teintes en vert; j'en fis un vêtement brodé de ſoie verte dans lequel je me pavanois & excitois l'envie des gentilshommes aux aſſemblées de danſe (en ce temps les chauſſes de cuir étoient inconnues). J'avois conclu avec un cordonnier boiteux, que nous appelions Vulcain, un arrangement en vertu duquel chaque dimanche il m'apportoit une nouvelle paire de ſouliers; pour toute l'année cela ne me revenoit qu'à trois francs, c'eſt-à-dire à dix de nos batzen.

Un jour arrivèrent deux Bâlois, gardes du corps du roi de Navarre, portant rapière & hallebarde, & d'une tenue irréprochable dans leurs

habits à taillades. Ils rentroient au pays. Nous les promenâmes par la ville & leur fîmes bonne chère. A Bâle ils avoient été les ennemis des étudians, avec qui plus d'une fois ils s'étoient battus la nuit ; mais enchantés de notre accueil, ils promirent de ne plus jamais ſe mettre contre les étudians & de tenir en toute occaſion leur parti. Nous les accompagnâmes juſqu'au pont de Caſtelnau ; on y but le coup de l'étrier &, en l'honneur de l'engagement qu'ils venoient de prendre, les deux ſoldats furent baptiſés avec un verre de vin qu'on leur verſa ſur le chef.

Quoique plus d'un médecin ne ſe donne pas la peine d'approfondir ſon art, toujours je m'étois ſenti pouſſé à m'inſtruire dans tout ce qu'un docteur doit ſavoir. A chaque inſtant j'entendois répéter combien étoient nombreux à Bâle les médecins ; il s'agiſſoit donc à mon retour de faire mon chemin & même de primer mes collègues. D'autre part je n'ignorois point que mon père étoit chargé de dettes, que ſa place rapportoit de faibles émolumens, que les penſionnaires formoient ſa principale reſſource, que par conſéquent il ne lui ſeroit guère poſſible de me venir en aide. Lui-même m'écrivoit de ne point compter ſur ſa fortune, qu'il n'étoit pas un ſeigneur, mais un chétif maître d'école, un pauvre payſan ; que je devois faire mes calculs comme ſi je n'avois à attendre qu'un patrimoine nul, miſérable tout au plus. Comment prévoir alors qu'il ſe remarieroit dans un âge très-avancé &

qu'il engendreroit une auſſi nombreuſe poſtérité ?

Toutes ces circonſtances m'engagèrent non-ſeulement à étudier & à ſuivre les cours avec aſſiduité, mais encore à regarder attentivement dans la pharmacie la manière dont ſe préparoient les médicamens. Mon maître poſſédoit une forte clientèle : auſſi de mes ſéances en ſon laboratoire j'ai retiré grand profit. De plus, je recueillois une foule de plantes que je fixois délicatement ſur du papier. Mais avant tout je déſirois connoître l'anatomie. Je ne manquois donc jamais d'être préſent lorſqu'on pratiquoit en cachette l'ouverture d'un cadavre. Dans les commencemens l'opération me parut repouſſante ; néanmoins, avec quelques étudians welches, je courus plus d'un riſque afin d'obtenir des ſujets. De fréquentes diſſections avoient lieu chez Gallotus, qui avoit épouſé une femme de Montpellier & jouiſſoit d'une certaine fortune. Il nous convoquoit pour aller en armes hors de la ville déterrer ſecrètement, dans les cimetières adjacens aux cloîtres, les morts inhumés le jour même ; nous les portions chez lui, où nous procédions à l'autopſie. Certains individus avoient charge de prendre garde aux enterremens & de nous conduire à la foſſe.

Ma première expédition de ce genre date du 11 décembre 1554. La nuit étoit déjà ſombre quand Gallotus nous mena hors de la ville au monaſtère des Auguſtins. Nous y trouvons un

moine aventureux qui s'étoit déguiſé & nous prêta ſon aide. Nous entrons furtivement dans le cloître, où nous reſtons à boire juſqu'à minuit. Puis, bien armés & obſervant le plus profond ſilence, nous nous rendons au cimetière du couvent de Saint-Denis. Myconius avoit ſon épée nue, comme les welches leurs rapières. Nous déterrons le mort en nous aidant des mains ſeulement, car la terre n'avoit pas eu le temps de s'affermir. Une fois le cadavre à découvert, nous lui paſſons une corde &, tirant de toutes nos forces, nous l'amenons en haut; après l'avoir enveloppé de nos manteaux, nous le portons ſur deux bâtons juſqu'à l'entrée de la ville. Il pouvoit être trois heures du matin. Nous dépoſons notre fardeau dans un coin & frappons au guichet. Un vieux portier ſe préſente en chemiſe & ouvre; nous le prions de nous donner à boire, prétextant que nous mourons de ſoif. Pendant qu'il va chercher du vin, trois d'entre nous introduiſent le cadavre & s'en vont le porter dans la maiſon de Gallotus qui n'étoit pas fort éloignée. Le portier ne ſe douta de rien. Quant aux moines de Saint-Denis, ils ſe virent obligés de garder le cimetière & de leur cloître ils décochoient des traits d'arbalète ſur les étudians qui s'y préſentoient.

Le *theatrum* ſervoit ſouvent aux diſſections, qui étoient alors préſidées par un profeſſeur; un barbier manioit le ſcalpel. Outre les étudians, l'aſſiſtance ſe compoſoit de ſeigneurs &

de bourgeois en grand nombre, de dames auſſi, quand même on diſſéquoit un homme; beaucoup de moines y venoient également. Je m'exerçois un peu à diſtiller. Je prenois note d'une foule de recettes que les *doctores* me communiquoient ou que j'empruntois aux ouvrages de Falco; ces derniers, mon hôte les avoit hérités de Falco lui-même; il les gardoit ſous clef dans une chambre où je m'introduiſois au moyen d'une échelle & non ſans danger. Je dus la connoiſſance d'excellens *remedia*, ſoit à Kirchmannus qui les tenoit du médecin Faber, de Cologne, ſoit à des étudians qui les rapportoient d'Italie & avec leſquels je parlois ſcience. Je couchois par écrit des *loci communes in totâ medicinâ*; je réduiſis *in tabulas* les livres les plus importans de Galenus; j'entendois Rondeletius exprimer ſes étranges *opiniones*, dont je pris ſoigneuſement note. Une fois nous paſſâmes toute la nuit à copier un livret: *De componendis medicamentis*, que Rondeletius nous avoit prêté; nous n'eûmes garde d'omettre une recette pour faire pouſſer les poils, car étant encore imberbes, nous penſions qu'une mouſtache nous donneroit un air plus reſpectable: que de fois, le ſoir, avons-nous barbouillé nos lèvres, ce qui ſaliſſoit les oreillers; nous nous faiſions auſſi ratiſſer avec le raſoir le deſſous du nez, mais tous ces beaux moyens ne ſe montroient guère efficaces.

Sur ces entrefaites, Humelius me manda que

ſa pharmacie ne lui rapportoit guère, qu'on preſcrivoit peu de remèdes, que les Bâlois ne tenoient pas à d'habiles médecins, que les ordonnances étoient plutôt allemandes que latines. La plupart des docteurs purgeoient avec du ſéné, de la réglisſe & autres recettes abſurdes. Le Dr Iſaac lui-même ſe conduiſoit en charlatan de bas étage. Bref, mieux valoit à Bâle être mendiant qu'apothicaire. Tout ce que les médecins ſavoient faire, c'étoit de purger ; quant aux médicamens ſérieux, comme ceux de Montpellier, point n'en étoit queſtion. Humelius comptoit donc ſur moi pour réformer cet état de choſes. Sa lettre me ſtimula; j'entrevis la poſſibilité de ſurpaſſer mes futurs collègues & d'introduire pluſieurs nouveautés, le cliſtère, des topiques, enfin une foule de ſpécifiques excellens. Grâces à Dieu, c'eſt auſſi ce qui eſt arrivé.

Mon père m'avertit de ne pas trop me laiſſer aller à ſoigner mes camarades allemands, à cauſe des peines qu'encourent à Montpellier ceux qui exercent l'art de guérir ſans avoir de grade: on les met à cheval ſur un âne, dont ils tiennent la queue en guiſe de bride ; puis on les promène par les rues au milieu des rires de la populace, enfin ils ſont conduits hors de la ville, & durant tout le trajet les enfans s'amuſent à les couvrir de boue.

Le 3 de mars 1555, Guilelmus Eduardus fut reçu docteur en médecine. La promotion, préſidée par Saporta, fut célébrée dans l'égliſe en

grande ſolennité & au ſon des orgues. Le récipiendaire rendit grâces en cinq ou ſix langues, parmi leſquelles l'allemand, quoiqu'il ne le ſût pas du reſte. On lui fit faire une belle promenade à travers la ville; un plumet de ſoie ornoit ſon barret carré; les hautbois jouoient; on portoit dans le cortége des branches de fenouil & des figurines de ſucre. Il y eut une magnifique collation; on lança plus d'un quintal de dragées; l'hypocras étoit excellent; enſuite vinrent les danſes.

Le 28 de mai 1556, je fus reçu bachelier en médecine; le Dr Saporta fit la promotion au *Collegium regium*. Les *doctores medici* de l'univerſité diſputèrent ſeuls contre moi; l'*actus* dura de 6 heures à 9 heures du matin. Après quoi je revêtis une robe rouge & remerciai par un *carmen* où les Allemands ne furent point oubliés. En commençant, j'avois récité par cœur une longue *oratio*. Enfin je payai 11 francs & 3 ſols, contre leſquels on me remit un diplôme muni du ſceau. Les Allemands me préſentèrent leurs félicitations; pour leur témoigner ma reconnoiſſance, je leur donnai un banquet.

En ce temps s'éleva un tumulte. Les étudians reprochoient aux profeſſeurs de ne pas donner leurs cours. Ils s'aſſemblèrent, firent en armes la tournée des *collegia* & ceux qu'ils y trouvoient écoutant une leçon, ils les invitoient à ſortir pour ſe joindre à la troupe. C'eſt ainſi que Hœchſtetter vint me quérir au cours de Saporta; je ne

je ne me ſouciois guère d'offenſer ce profeſſeur, mais Hœchſtetter n'en voulut pas démordre & force me fut de m'acheminer, avec une foule énorme d'étudians de toutes les Nations, vers la maiſon du parlement. Là notre *procurator* ſe plaignit en notre nom de la négligence des *doctores* & demanda le rétabliſſement de l'ancien uſage en vertu duquel deux *procuratores*, nommés par les étudians, étoient inveſtis du droit de retenir leurs *ſtipendia* aux profeſſeurs qui ne donnoient pas leurs cours. Les *doctores* répliquèrent par la bouche d'un *procurator*; néanmoins, il fut fait droit à notre requête & le tumulte s'apaiſa.

Le 16 d'octobre 1553, Guillaume Dalençon, de Montauban, fut dégradé. C'étoit un prêtre converti qui avoit apporté de Genève des livres & ſéjournoit depuis longtemps en priſon. Revêtu de ſon coſtume eccléſiaſtique, il monta ſur une eſtrade où l'évêque étoit aſſis. Après mille cérémonies & la lecture de nombreux paſſages en latin, ſes ornemens ſacerdotaux lui furent enlevés & remplacés par des habits ſéculiers; on lui raſa la tonſure, on lui coupa deux doigts, puis il fut livré à la juſtice civile qui l'appréhenda ſur-le-champ & le ramena dans ſon cachot. Le 16 de janvier 1554 il fut condamné à mort & l'après-midi même il fut ſupplicié.

Un homme porta Dalençon ſur ſes épaules hors de la ville, non loin d'un couvent, à la place des exécutions où étoit dreſſé un monceau

de bois. A la ſuite de Dalençon marchoient deux priſonniers : un tondeur de draps, en chemiſe avec une botte de paille liée derrière le dos; & un homme de condition, fort bien accoutré. Dans leur égarement, tous deux renioient publiquement la vraie foi. Pour Dalençon, il ne ceſſoit de chanter des pſaumes. Arrivé devant le bûcher, il ſe déshabilla lui-même juſqu'à la chemiſe, rangea ſes vêtemens dans un coin avec autant d'ordre que s'il eût dû les remettre, & ſe tournant vers les deux hommes qui vouloient abjurer, il leur adreſſa des paroles ſi ſérieuſes, que ſur le viſage du tondeur de draps la ſueur couloit en gouttes de la groſſeur d'un pois. Ce que voyant, les chanoines qui faiſoient cercle, montés ſur des chevaux ou des mules, lui commandèrent de finir. Alors il s'élança d'un air allègre ſur le bûcher & s'aſſit au milieu. Par un trou pratiqué dans l'eſcabeau paſſoit une corde : le bourreau la lui mit au cou, lui lia les bras au corps & alluma le bûcher, après avoir jeté deſſus les livres rapportés de Genève. Le martyr reſtoit paiſible, les yeux tournés au ciel. Au moment où le feu atteignit les livres, le bourreau tira la corde & ſerra le cou du patient : la tête s'inclina ſur la poitrine, dès lors Dalençon ne fit plus un ſeul mouvement & ſon corps fut réduit en cendres.

Placés au premier rang, les deux priſonniers ne perdirent rien de ce ſpectacle & durent avoir chaud. Ils furent ramenés à la maiſon de ville.

On avoit dreſſé, à côté de l'égliſe Notre-Dame, une eſtrade ſur laquelle étoit placée la Vierge; c'étoit devant cette image que les captifs devoient ſe rétracter. Après une longue attente, la foule n'en vit paroître qu'un ſeul : le tondeur de draps refuſoit d'abjurer, réclamant de toutes ſes forces qu'on le mît à mort ſans rémiſſion, parce qu'il avoit faibli. On le réintégra dans ſa priſon. L'autre, qui paroiſſoit être un perſonnage de qualité, monta ſur l'eſtrade & s'agenouilla devant la madone, un cierge allumé à la main. Un notaire lui lut quelque choſe & il y répondit. Il eut la vie ſauve, mais fut envoyé aux galères.

Le mardi ſuivant, on procéda contre le tondeur de draps, qui fut étranglé & brûlé de la même ſorte que Dalençon. Il montra une grande fermeté d'âme & un ſingulier repentir d'avoir penſé un moment à ſe rétracter. Ce jour-là il pleuvoit, le bois ne vouloit pas flamber, & comme le patient, étranglé à moitié ſeulement, enduroit d'atroces ſouffrances, du couvent voiſin les moines apportèrent de la paille; le bourreau la prit & fit chercher à la pharmacie de mon hôte de la térébenthine pour activer le feu. Je voulus reprocher aux domeſtiques d'avoir livré cette térébenthine; ils me conſeillèrent de me taire, vu qu'il pouvoit m'en arriver autant, puiſque j'étois luthérien.

Un fait ſurprenant ſignala ce martyre : le jour que Dalençon périt, le 6 de janvier, il tonna très-fort auſſitôt après l'exécution. Les prêtres

en plaiſantèrent & dirent que c'étoit l'effet de la fumée produite par le brûlement de l'hérétique. Peu de temps après, un *commiſſarius* arriva de Toulouſe & viſita la ville en compagnie du baillif pour rechercher les luthériens (ainſi nommoit-on les chrétiens réformés, les appellations de calviniſte & de huguenot n'étoient pas encore en uſage). Des cries furent faites à ſon de trompe, enjoignant ſous des peines ſévères de dénoncer tous les luthériens. On brûla auſſi en place publique un grand nombre de Bibles & de livres théologiques imprimés par les nôtres & trouvés chez un libraire.

Mon père m'écrivit combien il étoit heureux de penſer que nous autres Allemands n'étions pas inquiétés pour cauſe de religion. Comme il lui étoit revenu aux oreilles que j'étois non moins bon joueur de luth que bon danſeur, il terminoit en me conjurant de ne pas m'amouracher d'une welche, car il travailloit à me donner, dès ma rentrée au pays, une femme qui m'agréeroit ſans nul doute. Il me révéloit les négociations qu'il avoit entamées avec maître Franz Jeckelmann. Celui-ci ne diſoit pas non, mais il vouloit attendre mon retour avant de rien décider. Mon père me faiſoit l'éloge de la jeune fille, de ſes vertus, de ſon jugement, de ſa docilité. Il ſe doutoit depuis longtemps, & mon camarade Hummel l'avoit récemment confirmé dans cette idée, que la perſonne me plaiſoit; c'eſt ce qui l'engageoit à me faire ces ouvertures, plus tôt qu'il

ne convenoit peut-être, afin que j'euſſe d'autant plus hâte d'achever mon *curſus ſtudiorum* & de revenir à Bâle. Il me recommandoit de pourſuivre avec ardeur mes études & de ne pas négliger la *chirurgica*.

« Grande, diſoit-il, eſt notre pénurie de *chirurgi*; la plupart ſont des enfans auxquels manquent & le ſavoir & l'expérience. Un cas difficile ſe préſente-t-il? ils tremblent comme des pouilles mouillées, ſe grattent la tête en ſecret, mais devant le monde *promittunt ſalutem*. Qu'en réſulte-t-il? Les patiens demeurent eſtropiés, s'ils ne trépaſſent. Il faut qu'en pareilles conjonctures le *medicus* ſache fournir conſeil & aſſiſtance, prendre même le couteau en main; le profit en vaut la peine. Mon fils, le déſir de ton père eſt de donner en toi à la patrie un honnête homme, diſtingué & utile. A Bâle la quantité des médecins eſt effrayante & ſi l'on n'eſt pas capable de ſurpaſſer ſes confrères, on eſt ſûr de reſter toute ſa vie une façon de mendiant, à moins de devenir un *aulicus*, de s'engager à l'étranger. Or, pardeſſus tout je voudrois te garder chez nous. — Celui qui aura le plus de talent, celui-là épouſera la femme de ſon choix. »

J'écrivis à la maiſon, avouant que la jeune fille m'étoit chère d'ancienne date; je ne demandois que le temps d'être reçu docteur & de rentrer au pays, car l'eſpoir d'obtenir ſa main m'ôtoit la penſée de me fixer autre part qu'à Bâle. J'ajoutois que la volonté de ſon père ne

ſuffiſoit pas, il falloit ſon conſentement à elle, & je priois mon père de ſonder à l'occaſion ſes ſentimens. Une nuit je rêvai que j'avois mal à la main & que j'allois conſulter le barbier Jeckelmann, lorſque ſa fille appliqua quelque choſe ſur la partie ſouffrante & je me ſentis guéri. A mon réveil je tins ce ſonge pour un pronoſtic de notre union.

Quelque temps après, pluſieurs de mes compatriotes & camarades d'école arrivèrent à Montpellier. Ils portoient de longues épées ſuiſſes, leur coſtume étoit tout à l'allemande. On les eût pris pour des lanſquenets, leurs manières étoient groſſières. Par eux je reçus une quantité de lettres. Mon père me racontoit comment il s'étoit acquitté de ma commiſſion, ſavoir de preſſentir celle que je recherchois : entrepriſe peu aiſée, car la jeune fille ne ſortoit que pour aller à l'égliſe, ſans compter que le bruit couroit d'une entente entre elle & moi. A la fin mon père étoit parvenu à lui parler ſeul à ſeule : il lui avoit annoncé que je déſirois ſavoir ſi elle prenoit plaiſir à ma perſonne & ſi, Dieu aidant, elle m'accepteroit à mon retour quand je demanderois ſa main. Rougiſſante, elle avoit répondu que ce qui plairoit à ſon père, lui plairoit auſſi ; toujours elle avoit entendu parler de moi favorablement & toujours elle m'avoit eu en eſtime. Du reſte, que depuis longtemps je lui fuſſe agréable, c'eſt ce qu'elle avoit laiſſé entrevoir à la marraine de ſon père, la vieille ſchultheiſs

Fren, car elle lui avoit avoué ne reſſentir pour perſonne autant d'inclination que pour moi. Donc elle m'attendroit. Elle avoit le projet d'aller, un dimanche, ſe promener en famille du côté de Gundeldingen, & mon père ſe propoſoit de lui donner collation. On comprend que cette lettre me remplit de joie & de courage. J'envoyai à maître Jeckelmann & à ſa fille deux beaux couſſinets brodés, de l'excellent vin de Chypre & deux groſſes branches de corail.

Le 25 d'août 1556, je reçus des miſſives de Bâle, parmi leſquelles cinq feuilles de papier pliées comme un livret in-octavo & toutes couvertes de l'écriture de mon père. Il ſe montroit ſatisfait de ſavoir que je travaillois bravement pour arriver *ad gradum;* il eſpéroit que l'an prochain me verroit rentrer au pays, car maître Jeckelmann commençoit à s'impatienter: de nombreux prétendans, dont pluſieurs de très-bonne famille, ne lui laiſſoient aucun repos. Mon père s'apercevoit auſſi que, par l'effet de la bonne volonté dont elle étoit portée à mon égard, ma future ſalueroit avec plaiſir mon retour & qu'elle ſoupiroit après ce moment. « Et ceux qui ont été éconduits répètent: Nous voulons voir quel beau docteur il fera, celui qui nous ſupplante auprès du barbier Franz! Qu'ai-je beſoin de t'en dire plus long ſur ce chapitre? La ville entière eſt remplie de la nouvelle qu'aſſurément maître Jeckelmann t'a promis ſa fille & que déſormais il eſt inutile de ſe préſenter. Si tu pou-

vois entendre tous les propos qui ſe tiennent, ils t'exciteroient à confondre un jour ceux qui te reprochent ton bonheur. Mais ſi tu te préoccupes avant tout de rendre gloire à Dieu, de me combler de ſatisfaction & d'être utile à la patrie, voilà plus qu'il n'en faut pour t'encourager au travail. » Mon père me diſoit encore que je retirerois grande louange en prenant mon grade de docteur à Bâle plutôt qu'ailleurs : le magiſtrat & la bourgeoiſie verroient cela de meilleur œil que ſi j'imitois ceux qui font leur promotion à l'étranger & qui ſont réputés trop incapables pour poſtuler à notre univerſité ; car on connoît le dicton : *Accipimus pecuniam & mittimus ſtultos in Germaniam.*

En novembre 1556, je réſolus de regagner le toit paternel au printemps ſuivant, par Toulouſe, Paris & la France. Mon hôte m'acheta un cheval & me pourvut pour la route ; mon père me fit tenir à Paris quelque argent. Je devois avoir un compagnon, Theodorus Birckmannus, de Cologne, jeune homme érudit qui ſavoit jouer non-ſeulement des inſtrumens à corde, mais encore du fifre, en ſorte qu'il nous étoit facile de nous divertir en route à la moindre occaſion. Un voiſin vendit le cheval & je me défis de mon bon luth, non ſans regret. Le 24 de février, nous traitâmes à l'hôtellerie nos camarades & leur dîmes adieu. Je fis viſite à mes profeſſeurs & autres connoiſſances, pareillement à quelques demoiſelles. Le 27 de février, je pris congé de M. Catalanus qui pleuroit,

pleuroit, de ſa femme & de ſes gens. Birckmann arriva devant la pharmacie avec les Allemands, qui vouloient nous faire la conduite. J'enfourchai ma monture &, Dieu aidant, mais le cœur bien gros de quitter cette bonne ville que j'avois ſi longtemps habitée, je me mis en route eſcorté d'une aſſez nombreuſe ſuite à cheval. Alors je fus ſaiſi d'effroi en ſongeant aux dangers qui pouvoient m'aſſaillir durant ce long voyage, & à la penſée que je ne reverrois plus Montpellier, mon cœur s'attendrit, mes yeux ſe mouillèrent de larmes.

Retour à Bâle.

NOVS chevauchâmes du côté de Bâle. J'eus du plaiſir quand, après tant d'années, je revis les deux tours de la cathédrale. Je déchargeai contre la porte d'un jardin mon arquebuſe qui contenoit deux balles, puis je fis mon entrée par la Spalenthor. Riedi s'arrêta à la maiſon de *l'Oie*; Jean, le mercenaire, m'accompagna juſqu'à *la Chaſſe*, le logis paternel, à travers la Ruelle des Tanneurs & la Place des Franciſcains. Devant notre demeure je rencontrai un homme en quête d'un médecin, auquel il vouloit montrer de l'urine; peut-être

étoit-ce un préſage de mon avenir. Nous ſonnâmes : perſonne à la maiſon. C'étoit dimanche, la ſervante étoit au prêche de l'après-midi, mon père à ſa terre de Gundeldingen. Ma mère ſe trouvoit en viſite dans le voiſinage ; elle accourut & m'accueillit en fondant en larmes. Sèche & maigre, elle portoit, ſelon la mode d'alors, un tablier vert montant juſqu'aux épaules & des ſouliers blancs. Je congédiai le ſoldat à qui je fis préſent de mon manteau. Bientôt arriva mon père avec Caſtaleo ; tous deux me ſouhaitèrent la bienvenue & admirèrent combien j'avois grandi ; en effet, depuis mon départ je m'étois preſque allongé de la tête & du cou. Les voiſins vinrent me faire accueil, ce fut fête dans tout le quartier. Plus tard je ſus que la ſervante de Dorly Becherer, la ſage-femme, avoit couru chez maître Franz pour être la première à communiquer la nouvelle à ma future, qui fut ſaiſie d'effroi, cette fille ayant crié trop haut. On apprêta le ſouper auquel aſſiſtèrent mes anciens camarades ; à l'annonce de mon arrivée, ils s'étoient empreſſés de me rendre viſite. Après le repas nous les accompagnâmes à *la Couronne*, en deſcendant la Fryenſtraſſe où Madeleine Jeckelmann me vit paſſer encore revêtu de la cape eſpagnole & s'enfuit. L'hôtelier avoit lui-même demandé la main de ma future ; il me plaiſanta, d'où je conclus que toute l'affaire étoit paſſablement ébruitée. Puis je rentrai chez nous.

Le lendemain, Humel vint me prendre pour me conduire ici & là. Nous traverſâmes d'abord la Place de la Cathédrale où M. Louis de Riſchach m'aperçut; me voyant coiffé d'un barret de velours & ceint d'une épée, il ſe demandoit qui j'étois, quand je me donnai à connoître. Après quoi j'allai ſaluer le Dr Sulzer, paſteur de la Cathédrale, puis le Dr Jean Huber, qui me fit un amical accueil & ſes offres de ſervice. Je le priai d'accepter un Clément Marot avec une jolie reliure de Paris. Enſuite nous deſcendîmes vers l'abattoir par la ruelle Saint-Martin. Devant l'étal étoit ma future; je n'y pris garde, mais elle me vit : elle entra d'abord dans la boucherie, puis ſe ſauva au logis & elle ne retourna plus acheter la viande parce que les bouchers la plaiſantoient. Après dîner, mon père me conduiſit à ſa terre de Gundeldingen. Nous cauſâmes en chemin : il me conſeilla de ne pas parler vite, ſelon l'habitude welche; il m'entretint auſſi de ſes affaires, du doctorat, de mon mariage. Je m'amuſai à mettre en état un luth en bois de cyprès & une grande harpe que mon père poſſédoit d'ancienne date; j'arrangeai mes livres, mes *ſcripta*; ainſi s'écoula la première ſemaine.

De ſon côté, mon père penſoit à me procurer une entrevue avec ma future. En conſéquence, il invita maître Franz & ſa fille à venir paſſer à Gundeldingen l'après-midi du dimanche ſuivant. C'étoit le 16 de mai, un vrai, un joyeux jour de printemps. Après dîner, je partis avec Thie-

bold Schœnauer; nous avions envoyé d'avance nos luths à la campagne. A notre arrivée, nous trouvâmes dans la cour deux jeunes filles: l'une étoit la couſine de la Schenk, promiſe à Daniel, fils de maître Franz; l'autre étoit Madeleine que je ſaluai amicalement; elle me rendit la pareille, non ſans changer de couleur. La converſation s'engagea; bientôt Daniel nous rejoignit; nous nous promenâmes dans tout le domaine en parlant de choſes & d'autres; ma future ſe comportoit en perſonne rangée & modeſte. A 3 heures nous montâmes dans la maiſon; je jouai du luth avec Thiebold; puis, ſuivant ma coutume, je danſai la gaillarde. A ce moment entra maître Franz qui me ſouhaita la bienvenue. Nous nous mîmes à table & fîmes honneur à un goûter qui valoit bien un ſouper. La nuit s'approchoit, nous eûmes juſte le temps de regagner la ville. En chemin, mon père & M. Jeckelmann prirent les devans; Daniel & moi ſuivions à diſtance avec les jeunes filles & nous cauſions agréablement. Dorothée avoit la parole un peu plus hardie que ma future; elle dit tout à coup: « Quand deux jeunes gens ſe voient de bon œil, il ne faut pas laiſſer les choſes traîner en longueur, parce qu'un malheur eſt bien vite arrivé.» Sur les glacis nous nous ſéparâmes, maître Franz & ſa compagnie rentrant par la Steinenthor, & mon père par la porte d'Eſchamar. Agités par mille penſées ſur mon avenir, nous gagnâmes notre lit.

J'inſiſtois pour que nôtre mariage fût définitivement conclu, car je commençois à m'attacher beaucoup à ma future; je ne lui déplaiſois pas non plus, comme j'étois parvenu à le lui faire avouer à demi, un jour que la couſine de ſa mère, la bouchère Bulach, nous avoit invités à venir manger des ceriſes dans ſon pré devant la Spalenthor. Voyant donc notre mutuel déſir, maître Franz & mon père décidèrent que la demande ſeroit faite par le Dr Jean Huber. Mon père alla le prier de ſe charger de cette démarche, il y conſentit volontiers. Un matin il manda maître Franz à la cathédrale, s'acquitta de ſa commiſſion & obtint une réponſe favorable. Vers le ſoir il vint m'annoncer ce réſultat avec ſa gaîté habituelle & force félicitations ; cependant mon futur beau-père déſiroit ne pas divulguer l'arrangement avant que j'euſſe paſſé mon examen de docteur; mais alors on termineroit.

Ce meſſage me remplit de joie. M. Jeckelmann auſſi parut bien aiſe d'avoir enfin donné ſon conſentement. Sa longue réſerve s'expliquoit par la crainte que mon père ne fût accablé de dettes ; ce qui lui déplaiſoit encore, c'étoit de voir notre maiſon remplie de penſionnaires: « Je ne veux, diſoit-il, jeter ma fille ni dans les dettes, ni dans le vacarme. » Mon père l'aſſura que ſes dettes étoient faibles comparées à ſon avoir qui ſe compoſoit de maiſons & de la terre de Gundeldingen ; il ajouta que lui-même ne demandoit pas mieux que de ne plus tenir de

penſionnaires. Ces explications ſatisfirent maître Franz, d'autant plus que M. Gaſpard Krug, qui devint bourgmeſtre & qui m'avoit vu, lui conſeilla de m'accepter, & le fils de M. Krug, Louis, lui dit de remercier Dieu, parce que je promettois d'être un jour un médecin diſtingué; il eſtimoit que j'avois déjà fait mes preuves en ſoignant ſa femme: celle-ci, ayant accouché de deux jumeaux, ſouffroit d'une faibleſſe exceſſive & je lui avois ordonné du maſſepain, qui dans ce temps-là n'étoit pas encore en uſage. Auſſi mon beau-père finit-il par être content & il ne ſe fâchoit pas lorſque j'allois dans ſa boutique de barbier parler à ſa fille. Toutefois ces entrevues avoient plutôt lieu en ſon abſence & à la dérobée: je me gliſſois par la porte de derrière ouvrant ſur la ruelle & nous reſtions en bas à babiller en tout bien, tout honneur. Maître Franz ferma les yeux ſur ce manége. S'il traîna les choſes en longueur autant qu'il le put, c'eſt qu'un veuf comme lui ne ſe ſépare pas volontiers d'une fille qui, diſoit-il, lui tenoit ſon ménage d'une manière exemplaire.

En ce temps Eliſabeth du *Faucon* fut promiſe à Thomas Guérin. Le fiancé, qui venoit ſouvent me voir avec Bembelfort, me pria d'organiſer une aubade en l'honneur de ſa bien-aimée. J'y conſentis à la condition que les muſiciens ſe tranſporteroient également dans l'endroit qu'il me plairoit d'indiquer. Donc, nous étant apprêtés, tard dans la ſoirée, après le ſouper, nous

nous rendîmes devant le logis de ma future. Thiebold Schœnauer & moi jouâmes enſemble du luth, puis je pris la harpe; Bembelfort avoit une viole & comme il la poſoit ſur un tonneau, celui-ci tomba avec grand bruit. L'orfèvre Hagenbach accompagnoit du ſifflet, ce qui formoit un charmant orcheſtre. Nous n'obtînmes pas le moindre ſigne de vie, car mon futur beau-père ſe trouvoit chez lui. De là nous allâmes au *Faucon*; après la ſérénade, nous fûmes introduits; on ſervit du vin en quantité & des confitures de toutes ſortes. Puis nous regagnâmes notre gîte; les guets nous ayant accoſtés près de *l'Anneau vert*, nous leur donnâmes une réponſe ſatisfaiſante & ils nous laiſſèrent paſſer. Dès lors mes viſites à ma future furent fréquentes, mais toujours ſecrètes le plus poſſible; je faiſois & diſois toutes les folies qui vous traverſent la cervelle quand on eſt auprès de ſon amante; Madeleine gardoit une modeſte contenance. J'adoptai la miſe à la mode; on ne portoit alors que des étoffes de couleur, le noir étant réſervé pour le deuil. Pluſieurs s'aviſèrent de m'épier & comme un ſoir, après ſouper, je ſortois de chez ma future, deux individus ſe mirent à mes trouſſes dans l'intention de me roſſer; mais je parvins à m'eſquiver & rien de fâcheux ne m'arriva.

Le doctorat.

E moment étoit venu de prendre mon grade. Voulant fournir une preuve préliminaire de mon ſavoir avant de faire la demande officielle, je ſollicitai de la Faculté de médecine la permiſſion de profeſſer au *Collegium* pendant la canicule, ce qui me fut accordé ſur-le-champ. Auſſitôt je m'y préparai. Je vendis mon cheval pour la moitié de ce qu'il m'avoit coûté; mon père encaiſſa la ſomme, en ſorte que j'étois à court d'argent. Grande fut mon ardeur au travail. Le 21 de juillet, après avoir, le dimanche précédent, fait afficher aux portes de l'égliſe que j'ouvrois un cours, je donnai ma première leçon au *Collegium* dans l'*aula medicorum*. Je débutai par une longue *peroratio*. Puis j'entrepris l'explication du *liber Galeni de cauſis morborum*. Au commencement preſque tous les *medici* & la plupart des *profeſſores* figuroient dans l'aſſiſtance, mais à la fin je n'eus plus que deux Hollandais. A la ſortie de la ſéance ils m'accompagnoient au logis, grimpoient ſur les mûriers du jardin de mon père & ſe régaloient des fruits. Je leur montrois quelques curioſités pour les encourager à ſuivre aſſidûment mes leçons.

Le

Le 14 d'août, je me rendis chez le Dr Oſwaldus Berus, doyen de la Faculté, & dans une *oratio* je poſtulai le *gradus medicus*. Là-deſſus je fus aſſigné au lendemain, dimanche après midi, chez le même Dr Oſwaldus, derrière la cathédrale, où ſe rencontrèrent les trois profeſſeurs qui compoſoient le *collegium medicum*. Après avoir entendu ma harangue pour demander le grade, ils en vinrent à la cenſure : je prouvai que j'avois étudié tant d'années, puis j'exhibai mes diplômes de maître & de bachelier en médecine obtenus à Montpellier. Les profeſſeurs paroiſſoient ſatisfaits ; mais quand ils ſe furent enquis de mon âge & que j'eus répondu : « 21 ans au mois d'octobre prochain, » le *decanus* ſe lança dans un diſcours pour déclarer que le candidat devoit avoir au moins 24 ans. Ils me renvoyèrent donc. Je rentrai chez nous tout contrit, perſuadé que ma jeuneſſe alloit être un obſtacle à ma promotion. Le ſoir même je fis mes doléances à mon futur beau-père ; il ſe fâcha : « S'ils mettent des empêchemens, s'écria-t-il, je vous donne mon cheval & vous irez chercher votre grade à Montpellier. » Pourtant je me tourmentois bien gratuitement, car les profeſſeurs n'avoient pas pris au ſérieux leur objection & ils regrettoient que je fuſſe ſorti ſi vite.

Le lendemain 16 d'août, le bedeau vint me convier au *tentamen*, qui eut lieu dans la maiſon du Dr Oſwaldus par-devant les trois mêmes perſonnages. Ils m'interrogèrent longuement &

me firent ſurtout des *quæſtiones medicæ*; je leur répondis de grand cœur, ce n'étoit point auſſi difficile que je me l'étois imaginé. L'épreuve dura trois heures entières, après quoi l'on me donna les deux *puncta* à expliquer le lendemain, ſavoir, un aphoriſme d'Hippocrate: *Mutationes temporum pariunt morbos*, & la *Definitio medicinæ Gal. in Arte parva: Medicina eſt ſcientia ſalubrium*, &c. A la fin de cette ſéance, la fille du Dr Oſwald, Marguerite, nous ſervit des gâteaux & du vin; alors les profeſſeurs ſe montrèrent avec moi pleins de gaîté; d'ailleurs c'étoit moi qui payois.

Je paſſai l'examen le lendemain 17 d'août dans le même local. J'eus à differter *memoriter*, l'eſpace d'environ une heure, ſur les *themata* qui m'avoient été remis, abſolument comme ſi j'euſſe profeſſé. Puis les trois *doctores* prirent la parole pour me combattre, cela dura bien trois heures; le Dr Oſwald ſurtout, qui ſe piquoit d'être un grand *philoſophus*, me houſpilla longtemps. Enſuite on me fit ſortir; quand je fus rappelé, on m'informa, ſelon l'uſage, que dans un bref délai j'aurois à ſoutenir une diſcuſſion publique. Enfin nous prîmes une collation dont je remis le coût, avec une douceur, à la fille du Dr Oſwald.

Je me préparai pour la diſpute. Je reçus du doyen deux *themata*; ils n'étoient pas trop de mon goût, & ſi le candidat avoit eu, comme aujourd'hui, le droit de choiſir, j'euſſe préféré quelque ſujet plus ample. Je fis imprimer ces

themata avec quelques mots de commentaires, & le dimanche 29 d'août ils furent affichés aux quatre égliſes paroiſſiales ; le bedeau les alla porter à tous les docteurs & profeſſeurs, qu'il convia en même temps à la diſpute. Celle-ci étoit fixée au jeudi ſuivant. Or, le lundi, la fièvre me prit, accompagnée d'un catarrhe : c'étoit une maladie, dite le croup, qui couroit alors. J'étois donc bien mal à mon aiſe. L'épidémie ſéviſſoit au près & au loin ; j'appris plus tard qu'elle s'étoit également montrée à Montpellier, où elle ſe nomme la coqueluche. Néanmoins, le jeudi 2 de ſeptembre, je me préſentai pour la ſoutenance qui eut lieu dans l'*aula medicorum* ; commencée à 7 heures, elle dura juſqu'à midi. Etoient préſens preſque tous les *academici*, car depuis longtemps il n'y avoit eu de diſpute. Les *doctores medici* prirent ſeuls la parole (on ne comptoit alors pas plus d'un ou de deux *ſtudioſi medicinæ ;* les profeſſeurs Huberus & Iſaacus leur donnoient des cours), mais des *magiſtri philoſophi* ſe mêlèrent à la diſcuſſion. Dieu aidant, je m'en tirai non ſans honneur. La ſéance terminée, j'eus à régaler à *la Couronne* une table entière de convives. Après le repas, j'allai au rendez-vous habituel raconter ma joie à Madeleine.

Le 6 de ſeptembre, les membres de la Faculté me mandèrent pour m'annoncer que j'étois admis au doctorat & me félicitèrent. Dès qu'ils m'eurent fait prévenir à domicile du jour & de l'heure de la promotion, je pris les arrange-

mens néceſſaires. On m'avoit aſſigné deux *promotores*: le Dr Iſaac, qui me donna les *themata* de mon diſcours, & le Dr Oſwald Ber, qui étoit chargé de me remettre les *inſignia*. Je fis imprimer l'intimation &, le ſamedi ſuivant, accompagné du Dr Iſaac & du bedeau, j'allai inviter *ad actum* les bourgmeſtres, les ſcolarques, les *academici* & un grand nombre de mes bons amis, parmi leſquels mon futur beau-père.

Le lundi 26 de ſeptembre, je fus conduit au logis du doyen Ber. On y but de la malvoiſie, puis le cortége ſe rendit au *Collegium*. Je portois un habit de camelot noir, garni ſur toutes les coutures d'une bande de velours large d'une main; j'avois des chauſſes rouges & un pourpoint de ſoie de la même couleur. Devant la demeure du Dr Huber, le Dr Oſwald ſe rappela tout à coup que je devois auſſi diſſerter ſans préparation ſur un ſujet donné au moment même, & comme il avoit oublié de ſe munir d'un livre, il en fit prendre un dans le cabinet du Dr Huber. Nous arrivâmes à l'*aula medicorum*. Elle étoit ornée de riches tapiſſeries & remplie de monde, car depuis longtemps aucune promotion de docteur n'avoit eu lieu. Je me plaçai dans la *cathedra* inférieure, le Dr Iſaac dans la ſupérieure. Les trompettes ſonnèrent, & le Dr Iſaac ayant prononcé un diſcours, me propoſa les *themata*. Auſſitôt je récitai mon *oratio* par cœur, bien qu'elle fût longue; puis le Dr Iſaac m'adreſſa au doyen & quitta la chaire. Le Dr Oſwald m'accueillit par une courte allo-

cution, & précédés du bedeau portant le ſceptre, nous montâmes dans la chaire ſupérieure. Là, avec la ſolennité accoutumée, le doyen poſa ſur ma tête un barret de velours, puis une belle couronne par-deſſus; bref, il accomplit toutes les cérémonies d'uſage, ſans oublier l'anneau qu'il me paſſa au doigt. Après m'avoir proclamé docteur, il me ſomma de donner un échantillon de mon ſavoir en traitant d'emblée la première matière venue. Il feuilleta ſon livre & me déſigna un endroit; je lus comme ſi le texte de ma thèſe s'y trouvoit imprimé, & je me mis à diſſerter. Au bout d'un moment, le doyen ferma le livre, diſant que cela ſuffiſoit; puis il m'accorda la parole pour formuler mes remercîmens, ce que je fis dans une longue harangue appriſe par cœur. Ce fut le dernier acte de la cérémonie; elle avoit duré plus de quatre heures. Les 4 trompettes ſonnèrent de nouveau & nous ſortîmes en cortége pour aller à *la Couronne*, où le banquet étoit préparé. Le recteur, Wolfgang Wiſſenburg, marchoit à mes côtés; puis venoient le vénérable Dr Amerbach & les autres *academici* en aſſez grand nombre: devant moi le bedeau & les quatre muſiciens qui jouèrent tout le long du trajet. Au repas, il y avoit ſept tables dreſſées; nous fûmes très-bien traités & il ne m'en coûta que 4 batzen par tête. Le dîner finit à 3 heures, car les banquets ne ſe prolongeoient point alors auſſi longtemps qu'aujourd'hui. Suivant l'uſage, les convives précédés du ſceptre

furent congédiés par le Dr Iſaac. Celui-ci me mena en ſa demeure où nous fîmes collation. Puis on me reconduiſit au logis paternel.

Fiançailles & mariage.

VSSITOT après ma réception, mon père preſſa la concluſion de mon mariage & dès la fin de ſeptembre il inſiſta de plus belle auprès du père de Madeleine. Comme j'avois ſubi toutes les épreuves avec honneur, & que notre liaiſon commençoit à s'ébruiter, il falloit que maître Franz ſe décidât à boucler l'affaire. Il fit une réponſe honnête & continua néanmoins à gagner du temps, car, ainſi que je l'ai dit, il avoit de la peine à ſe ſéparer de ſa fille. En attendant, j'obtins la permiſſion de fréquenter ouvertement ſa maiſon, ce qui eut lieu de m'étonner puiſque, rien n'étant arrêté, la prudence auroit autoriſé certaines précautions. Mes viſites, il eſt vrai, ſe paſſoient en tout bien, tout honneur; nous cauſions tranquillement de choſes & d'autres, prenant plaiſir à badiner; ſouvent j'aidois Madeleine à préparer des confitures de coins. Ainſi s'écouloit le temps.

Je me ſouviens d'une joyeuſe plaiſanterie: à la Saint-Simon & Jude, je voulus gagner à

ma future l'étrenne de la foire. Dès que ſon père fut dehors, je me gliſſai dans la maiſon, à 9 heures du matin, par la porte de derrière qui reſtoit toujours ouverte. N'ayant rencontré perſonne, car Madeleine étoit ſeule en bas dans la boutique, je grimpai furtivement au grenier; là, je me poſtai près de la lucarne afin d'entendre les cloches annoncer à midi l'ouverture de la foire. J'attendis trois heures, m'ennuyant & grelottant. Enfin les cloches ſe mirent en branle; auſſitôt je deſcendis en tapinois, j'ouvris la porte de la chambre & criai de toutes mes forces : « A moi l'étrenne ! » J'eſpérois ſurprendre ma fiancée, mais je ne trouvai que la ſervante, & celle-ci répétant ſa leçon, me dit que ſa maîtreſſe étoit ſortie. Or Madeleine s'étoit cachée ſous l'eſcalier & bientôt elle entra en s'écriant qu'elle avoit gagné l'étrenne. Je m'exécutai largement, elle auſſi me fit un cadeau. Je voulus lui donner une chaînette que j'avois apportée de Paris ; mais elle me pria de la garder, de crainte des propos : « Mieux vaut attendre à plus tard, » dit-elle. En revanche, elle accepta un Teſtament très-bien relié que j'avois également acheté à ſon intention. Tel fut durant quelques ſemaines notre agréable manége, ſelon la mode des jouvenceaux.

Paſſé la foire, mon futur beau-père à bout de prétextes fut obligé de fixer les fiançailles au huitième jour après la Saint-Martin. A 4 heures nous nous préſentâmes chez lui. De ſon côté figuroient comme témoins ſes amis M. Gaſ-

pard Krug, plus tard bourgmeſtre, Martin Fickler, Gorius Schielin, Batt Hug, & ſon fils Franz Jeckelmann; de notre côté, le Dr Jean Huber, Matth. Bornhart, Heinrich Petri. On traita des apports: maître Franz déclara pour ſa fille plus de 300 livres, dont 100 florins en argent & le reſte en trouſſeau. Quand vint ſon tour, mon père dit ne pouvoir rien préciſer; ſeulement, j'étois fils unique & toute ſa fortune m'appartenoit. On lui repréſenta qu'il devoit pourtant ſtipuler une ſomme certaine, vu que des changemens pouvoient ſurvenir (comme en effet la ſuite l'a montré); il répondit qu'il étoit pris à l'improviſte, mais enfin qu'il accordoit 400 florins; toutefois il n'étoit pas en état de les donner comptant, parce qu'il avoit pour l'heure beaucoup de dettes; en compenſation, il nous offroit la table & le logement ſous ſon toit. Ces propoſitions ſoulevèrent quelques difficultés. M. Jeckelmann s'écria qu'il ne lui convenoit point de lancer ſa fille au milieu de penſionnaires tapageurs, qu'il préféroit nous avoir chez lui. Mon père auſſi s'affecta fort de ce que maître Franz lui reprochoit ſes dettes, & ſi d'honnêtes gens ne s'étoient trouvés là pour intervenir, on ſe ſeroit peut-être ſéparé ſans rien conclure. Ce fut la première pierre d'achoppement ſur ma route & mon premier ſouci. Ma future en fut également très-chagrinée; elle ſe tenoit en grande angoiſſe dans la cuiſine, d'où elle entendit tout le débat. L'affaire finit par s'arranger, ſur la déclaration de

de mon père qu'il renonçoit volontiers à ſes penſionnaires, mais qu'il ne pouvoit cependant les renvoyer du jour au lendemain. De ce moment mon père montra néanmoins quelque peu d'humeur, ce qui me gâta toutes les joies de la fête. Enfin on nous fiança l'un à l'autre: je fis cadeau à Madeleine de la chaînette d'or que j'avois rapportée de Paris. Mon beau-père nous donna un ſuperbe repas où l'on tint belle converſation; il n'y manquoit que la muſique, juſte ce dont j'étois le plus friand.

Franz Jeckelmann, mon futur beau-frère, avoit épouſé la fille de Schœlin qui lui avoit apporté aſſez de bien. Jamais il n'avoit pu s'entendre avec ſa ſœur: il vouloit toujours commander en maître & tout bouleverſer dans le ménage. Madeleine lui réſiſtoit & alloit ſe plaindre à leur père, qui ne manquoit pas de donner raiſon à ſa fille. Après le ſouper je ſouhaitai une bonne nuit à la compagnie & regagnai notre demeure. A ce moment Franz, un peu étourdi par le vin (en temps ordinaire déjà ſon humeur étoit bizarre), m'accoſta dans la rue & me dit qu'il me plaignoit d'épouſer ſa ſœur, ſur le compte de laquelle il ſe mit à déblatérer; ſes diſcours prouvoient bien quel étoit ſon état, mais ils ne laiſſèrent pas que de me faire réfléchir. Et ce fut le deuxième ennui qui troubla mes eſpérances de bonheur.

La noce étoit fixée au lundi ſuivant. Les préparatifs furent pouſſés avec activité; les emplet-

tes allèrent grand train, les viandes furent apprêtées. Mon père tenoit à montrer que j'étois ſon unique enfant: or, bien que nous n'euſſions ni parens, ni intimes, maintes perſonnes nous portoient intérêt; en outre, mon père réſolut de faire à maître Jeckelmann la gracieuſeté d'inviter tous ſes amis juſqu'au dernier. Donc, le ſamedi venu, nous conviâmes les parens, les voiſins, nos protecteurs, les maître & conſeillers de l'abbaye de l'Ours, quelques membres de l'univerſité, de la nobleſſe, du Conſeil, les maîtres d'école & nos ouvriers avec femmes & enfans.

Le dimanche 21 d'octobre, nous fûmes annoncés conformément à l'uſage. Dans les deux maiſons de mon père, on prépara les tables & tout ce qu'il falloit pour la noce; beaucoup de gens vinrent nous aider; Batt Oeſy, hôtelier de *l'Ange*, fit la cuiſine. A la tombée de la nuit, je me rendis chez maître Jeckelmann; on y étoit occupé à confectionner des bouquets; je reſtai à ſouper avec eux. En rentrant à la maiſon, j'y trouvai M. le greffier Ruſt, une vieille connoiſſance de mon père, qui arrivoit de Berthoud pour aſſiſter à mes noces & nous apportoit un beau fromage de l'Emmenthal. Il étoit encore à table avec mon père, qui ſe montroit fort ſoucieux d'avoir à traiter la foule de nos convives: il ſe diſoit qu'il n'étoit pas capable de s'en tirer avec honneur & que tout tourneroit à ſa honte. A mon entrée, il me reçut mal, me reprochant d'aller voir ma fiancée & de le laiſſer dans l'em-

barras, ſans prendre ma part de la beſogne. Il étoit ſi fâché contre moi que M. Ruſt eut grand' peine à le calmer & à le raſſurer. Cette ſcène, la troiſième qui vînt empoiſonner ma joie, me fut très-pénible: je n'étois point habitué à être tancé de la ſorte, mais plutôt à recevoir des complimens & à jouir de ma liberté. Je prévis comment les choſes iroient s'il nous falloit vivre deux aux dépens de mon père. Je me couchai bien triſte, & à mainte repriſe le fol regret me ſaiſit de ne plus avoir la moindre porte de ſortie.

Le lendemain 22 d'octobre, jour de la Sainte-Cécile, je me trouvai tout abattu, car je n'avois guère dormi. Je paſſai la chemiſe de marié qu'on m'avoit envoyée; elle étoit ornée d'une collerette d'or & de nombreuſes agrafes de même métal ajuſtées à une courte chemiſette, ſuivant la mode du temps; je mis un pourpoint de ſoie rouge & des chauſſes couleur chair. Je deſcendis de ma chambre; mon père n'étoit plus d'auſſi méchante humeur; il avoit bien eſſayé de recommencer ſes lamentations, quoiqu'il y eût de tout en abondance, mais dame Dorothée Schenck, une maîtreſſe femme qui nous fut d'un grand ſecours dans nos préparatifs, le rabroua de la belle façon.

Les gens de la noce s'étant raſſemblés chez nous, le cortége défila ſous les fenêtres de mon beau-père. Le Dr Oſwaldus Berus marchoit à mes côtés; malgré ſon âge avancé, il n'en étoit pas moins vêtu de rouge, avec un pourpoint de

ſoie tailladé par le haut & un habit de camelot ſemblable au mien. Devant la maiſon de la mariée on me plaça ſur la tête un barret de velours orné de perles & de fleurs. A 9 heures, nous entrâmes dans la cathédrale. Bientôt l'épouſée, revêtue d'un tablier à corſage couleur chair, arriva conduite par M. Heinrich Petri. Après le ſermon nous fûmes unis l'un à l'autre & je paſſai au doigt de ma femme une alliance valant 8 couronnes. Nous retournâmes à notre maiſon de *la Chaſſe*, où l'on nous ſervit à boire; j'introduiſis dans la chambre haute la mariée qui reçut force cadeaux.

Il y avoit quinze tables, bien garnies, en tout plus de 150 perſonnes, ſans compter celles qui ſervoient & dont bon nombre prirent part au deſſert. Le repas eut quatre entrées. En voici l'ordre : hâchis de filet, potage, viande, poulets, brochet bouilli, rôti, pigeons, coqs, oies, bouillie de riz, gelée de foie, fromage, fruits. On verſa toute eſpèce de bons vins, en particulier du vin de Rangen qui fut très-apprécié. Chriſteli le trompette fit de la muſique avec ſa viole; les écoliers remplirent l'office de *cantores* & chantèrent, entre autres, la chanſon de la cuiller.

Après le repas qu'on ne prolongea point autant qu'on a coutume de le faire aujourd'hui, M. Jacob Meier, conſeiller de l'abbaye de l'Ours, prononça le diſcours final. Puis le Dr Myconius mena la mariée chez le Dr Oſwaldus Berus, où l'on danſa dans la ſalle baſſe. Il y avoit là grande

foule & beaucoup de notables. Maître Laurent jouoit du luth & Chriſteli du violon, car alors la viole étoit moins en vogue que de nos jours. Je voulus être galant avec ma femme & imiter ce que j'avois vu pratiquer dans les bals de France; Madeleine, toute confuſe, me fit un refus amical; je n'inſiſtai point &, à l'inſtigation de Myconius, je danſai une gaillarde, mais ſeul.

On retourna ſouper chez nous. Il étoit déjà tard quand les invités commencèrent à ſe retirer. Afin d'éviter le vacarme & les plaiſanteries, je me réfugiai dans la chambre de mon père; bientôt on y conduiſit en ſecret Madeleine. Maître Franz ne la quitta qu'en pleurant & je crus qu'elle-même alloit littéralement fondre en larmes. Quelques femmes vinrent la conſoler dans le cabinet de mon père : je leur ſervis d'un excellent clairet préparé par moi-même & que je tenois en un tonneau derrière le poêle. Après leur départ arrive ma mère, qui étoit toujours d'humeur allègre; elle m'annonce que les jeunes compagnons me cherchent, qu'il faut nous cacher & gagner le lit. Elle nous fait donc monter furtivement à ma chambre par l'eſcalier dérobé. Après être reſtés un moment aſſis, comme nous commencions à ſentir vivement le froid, nous nous couchâmes à la garde de Dieu, & perſonne ne ſut ce que nous étions devenus. Plus tard nous entendîmes ma mère ſe rendre aux privés; elle chantoit là-dedans à tue-tête, ainſi qu'une jouvencelle, bien qu'elle fût d'un âge très-avancé. Ma femme en rit de grand cœur.

Le lendemain mardi, la Catherine, ſervante de Madeleine, lui apporta d'autres habits. Nous la laiſſâmes entrer : c'étoit une créature enjouée qui ne manqua pas l'occaſion & ſe permit les plus bizarres drôleries. Les gens de la noce ſe raſſemblèrent de nouveau pour le dîner ; il commençoit à 11 heures : on n'avoit pas comme aujourd'hui la mauvaiſe habitude des heures indues. Le nombre des tables étoit le même que la veille, & le menu tout auſſi abondant, ſans compter la bouillie des mariés qui remplaçoit alors déjà le vin chaud. Enſuite on danſa juſqu'à la nuit ; au ſouper il y eut encore une belle quantité de monde, entre autres toutes les jeunes filles ; mais chacun ſe retira de bonne heure.

Le jeune ménage.

ES préſens de noce avoient été nombreux. Moi-même ne gardai qu'un gobelet & deux ducats : mon père prit tout le reſte afin de rentrer autant que poſſible dans ſes frais. Ma garde-robe me coûta paſſablement & mes premiers gains furent conſacrés à la payer. Mon père retint auſſi, pour ſe rembourſer de ſes dépenſes, les 100 florins dot de ma femme. Maître

Jeckelmann ne me donna rien : plus tard il me rappela qu'au repas de mon doctorat il m'avoit fait cadeau de 5 florins, & il avoit trouvé que cela devoit ſuffire. Madeleine apporta quelques mauvais objets de ménage, une vieille poêle à frire où ſa bouillie d'enfant avoit cuit, une large aſſiette de bois dans laquelle ſa mère prenoit ſon manger lorſqu'elle étoit en couches, & deux ou trois autres méchans uſtenſiles qu'elle plaça au râtelier dans notre chambre.

Ma femme dut ſonger à s'occuper de la maiſon. Ce fut alors que les pierres d'achoppement ſe multiplièrent. Le logis paternel étoit rempli de penſionnaires & abondoit en déſagrémens : de là mille ennuis pour les deux nouveaux mariés. Combien nous euſſions préféré demeurer ſeuls ! Mais nos moyens ne nous le permettoient pas, & nous fûmes obligés de reſter près de trois années à la table de mon père. Je dus me contenter de ma chambre & recevoir mes malades dans la ſalle baſſe, où il ne faiſoit guère chaud en hiver. De temps à autre des altercations s'élevoient entre mon père & moi, parce que je ne donnois rien pour alimenter la marmite : le peu que j'amaſſois étoit employé à payer nos vêtemens ; en effet, je m'expoſois à des reproches ſi j'avois des dettes chez le tailleur.

Donc nous nous diſputions quelquefois, ainſi qu'il arrive lorſque vieillards & jeunes gens vivent enſemble. Ma femme n'avoit d'autre déſir que d'être à ſon ménage, quitte à ſe contenter

de moins; mais il falloit que mon père reſtituât nos deux apports, avec leſquels nous penſions nous tirer d'affaire; or pour le quart d'heure il ne poſſédoit ni argent comptant ni valeurs, & comme je ne voulois pas non plus l'irriter, force nous étoit de prendre patience juſqu'à ce que ma clientèle ſe fût améliorée. Cette ſituation m'étoit pénible : aimant ma femme, j'aurois voulu la voir dans l'état qui ſied à l'épouſe d'un docteur; auſſi pendant longtemps ne l'ai-je pas tutoyée & la traitois-je avec déférence, de quoi mon père s'offuſquoit. Pour moi les débuts de la vie conjugale ne furent donc point exemps de contrariétés.

Juſqu'au printemps ſuivant je ne fus guère occupé; mais je ne manquois jamais l'occaſion, dans les repas, par exemple, de diſcourir ſur les maladies & leurs remèdes; au logis je faiſois de même, lorſque nous avions à notre table mon beau-père. C'étoit un bon *chirurgus*, d'une grande expérience : il m'entreprenoit, m'interrogeoit & ne ſe gênoit nullement pour me dire qu'il me reſtoit encore beaucoup à apprendre, que chez nous les choſes ne ſe paſſoient pas comme je me l'imaginois. J'étois jeune, ces propos me déplaiſoient & je répliquois quelquefois; mais mon défaut de pratique me condamnoit à une feinte ſoumiſſion. Pourtant ma clientèle finit par s'augmenter.

A Bâle, lors de ma rentrée, grand étoit le nombre de ceux qui exerçoient la médecine. Voici

Voici la liſte des gradués : le Dr Oſwald Ber, médecin de la ville, le Dr Jean Huber, le Dr Iſaac Keller, le Dr Adam de Bodenſtein, dit Carlſtadt, le Dr Henri Pantaléon, le Dr Gaſpard Petri, dit Mellinger, le Dr Guilelmus Gratarolus de Bergame, le Dr Jacob Huggelin, le Dr Jacob Wecker, le Licencié Philippus Bechius, Joh. Bauhinus. Je ne compte pas Jacobus Myconius ni le Dr Jacobus Zonion, qui partirent au bout de peu de temps. En fait d'empiriques il y avoit : le Ziliochs, de Saint-Alban, qu'on alloit conſulter comme un docteur, & la veuve d'Othon Brunfels qui jouiſſoit d'une grande vogue. A tout ce monde vinrent s'ajouter ma propre perſonne &, une année après, le Dr Theodorus Zwingerus. Ainſi en 1557, 1558, Bâle poſſédoit près de dix-ſept médecins. Il falloit donc m'évertuer ſi je voulois gagner ma vie ; à cet égard Dieu m'a comblé de bénédictions. En ce temps on vantoit fort l'*Ammann* : c'étoit un payſan d'Utzensdorf vers lequel accouroit une foule extraordinaire ; l'urine lui indiquoit la maladie ; pendant bien des années il exerça des pratiques curieuſes qui lui valurent une fortune importante. Après cet individu, le Juif d'Alſſwiler fut longtemps très-couru. Dans la Ruelle des Tanneurs une vieille femme, la Lülbürenen, donnoit auſſi force conſultations, de même que les deux bourreaux, Wolf Kæſe & George Kæſe ; leur frère aîné s'étoit acquis à Schaffhouſe un grand renom

de médecin, à l'exemple de ſon père Wolf, le bourreau de Tubingue.

Des cliens de la bourgeoiſie & de la nobleſſe commencèrent à m'arriver. Ils ſoumirent mon ſavoir à une ſingulière épreuve : ils m'envoyoient de l'urine & je devois deviner la maladie. Je fus ſi bien faire que pluſieurs furent émerveillés de mes réponſes & prirent l'habitude de me conſulter. Chaque jour ma clientèle s'accrut, non-ſeulement dans la ville, mais au dehors auſſi : on venoit exprès pour moi ſéjourner à Bâle ; d'autres repartoient tout de ſuite, emportant mes preſcriptions ; ou bien encore, les étrangers me mandoient en leurs maiſons & leurs châteaux ; je m'y rendois preſtement, ne m'y arrêtois guères & regagnois mon domicile auſſi vite que j'en étois parti. De cette façon il me fut poſſible de traiter une foule de malades, au près & au loin.

En avril 1559, un voleur devoit être jugé : entre autres méfaits, il avoit, à *la Colombe blanche*, ſouſtrait avec effraction un baquet à laver. Je priai mon beau-père, puiſqu'il étoit du Conſeil, de faire mettre le cadavre à ma diſpoſition. Maître Franz eut l'air de croire que ma demande ſeroit repouſſée, parce que l'Univerſité réclameroit le corps ; peut-être auſſi s'imaginoit-il que je ne ſaurois me tirer d'une diſſection. Je me gardai de l'importuner davantage & j'allai préſenter ma requête au bourgmeſtre Franz Oberrieth. Quoique étonné d'abord que je vouluſſe entreprendre ſeul un tel

labeur, il proteſta de ſa bonne volonté à mon égard & promit de ſoumettre au Conſeil ma demande dès le lendemain. Le 5 d'avril, le criminel comparut par-devant le tribunal & fut condamné à la décollation. A l'iſſue de la ſéance du Conſeil, mon beau-père vint m'annoncer qu'on m'abandonnoit le cadavre, qui devoit être apporté après l'exécution dans l'égliſe de Sainte-Eliſabeth, où j'aurois licence de le diſſéquer; j'étois ſeulement tenu de prévenir les docteurs & les barbiers, afin qu'ils puſſent aſſiſter à l'opération, s'ils le déſiroient.

Ainſi fut fait. Des gens de toute condition formèrent une nombreuſe aſſiſtance, & j'en retirai grand honneur, car dès longtemps en çà, depuis Véſale, nulle diſſection publique n'avoit eu lieu à Bâle. Cet ouvrage me prit trois jours. Je fis enſuite bouillir les membres dégarnis de la chair, je les remontai, & j'eus un ſquelette que je poſſède encore après 53 ans. La mère du voleur étoit ſurveillante des femmes à l'égliſe de l'hôpital : bien des années s'étoient écoulées lorſqu'un jour elle vint me conſulter. Elle avoit appris que le ſquelette de ſon fils ſe trouvoit chez moi; en effet, je lui avois fait faire une belle montre qui étoit dans ma chambre. Cette femme donc s'aſſit ſur un banc tout près, regarda gravement le ſquelette ſans prononcer une parole; mais quand elle fut ſortie, elle dit aux gens: « Hélas! ne veut-on pas lui accorder la ſépulture? »

Voyage en Valais.

En juin 1562, après Pentecôte, mon père réſolut d'aller revoir ſon pays natal. Il ſoupa une dernière fois avec nous & maître Franz; il vouloit ſe rendre le même ſoir encore à Dornach pour y coucher. Pendant le repas il dit à ma femme: «Madeleine, je déſirerois t'emmener, car tu n'as point d'enfant & tu ferois une cure aux bains du Valais, dont la vertu eſt excellente contre la ſtérilité.» Mon beau-père poſſédoit un cheval, il étoit en bonne humeur & s'écria: «J'y vais auſſi!» Je conſentis bien vite à ce voyage, vu que j'avois également mon cheval. Mon père avoit ramené du Valais un mulet, il l'offrit à ma femme. Incontinent nous fîmes nos préparatifs, le lendemain nous partions. Nous prîmes par la Waſſerfalle, Berthoud & le Siebenthal. A travers des chemins malaiſés, pierreux, dangereux, nous arrivâmes enfin à Sion, le ſamedi. Dès le premier ſoir bonne compagnie nous fut députée & l'on nous honora de trente meſures de vin; nous étions tous très-gais. Nous reſtâmes pluſieurs jours à Sion; l'évêque hébergea nos montures dans ſon manége, de ſorte qu'elles ne

nous coûtèrent rien. Le capitaine Marx Wolf ne nous permit preſque jamais de manger à l'hôtellerie; en outre, il donna de beaux habits à ma femme & à moi. Les chanoines nous préſentèrent le vin dans de grands gobelets qu'avoit fabriqués Exuperantius, orfèvre de Zurich. Le mardi 15 de juin nous gagnâmes Louëche-les-Bains. Les auberges y ſont fort nombreuſes; mon beau-père & ma femme firent prix avec un hôtelier: la chambre & les eaux leur revinrent par tête à trois couronnes pour quatre ſemaines.

Mon père déſiroit me conduire dans ſon pays. Laiſſant donc M. Jeckelmann & Madeleine prendre tranquillement les bains, nous rebrouſſâmes du côté de Louëche-la-Ville. Je portois un bel accoutrement: un pourpoint de ſoie rouge, un haut-de-chauſſes de la même couleur, & un couvre-chef de velours non tondu. Après avoir remonté la vallée le long du Rhône, nous arrivâmes à Viége, joli endroit où nous paſſâmes la nuit. Quelques Platter y demeuroient & vinrent à l'auberge nous tenir compagnie. Le lendemain, de bonne heure, nous nous engageâmes dans la vallée d'où ſort la Viége. A Saas commence une ſeconde vallée, nous prîmes à droite. Le chemin étoit fort étroit: pendant preſque tout le trajet je dus me retenir d'une main au flanc de la montagne, tandis que mes regards plongeoient de l'autre côté dans un abîme effrayant. Mon père me montra la place où il avoit demandé à ſon grand-père, Jean Summermatter,

s'il ne déſiroit point mourir : « Oui, avoit répondu le vieillard, ſi j'étois ſûr que là-bas on me fît de la cuiſine. »

Sur ces entrefaites le ſentier devint exceſſivement roide ; paſſant au travers des mélèzes, il ſe dirigeoit vers le mont ſauvage qui avoiſine Grenchen. Enfin nous atteignîmes une clairière, belle & unie, qu'entouroient de ſombres forêts de pins, ſéjour d'ours nombreux. Devant une maiſon nous accoſtâmes un aveugle centenaire ; ſes enfans avoient preſque tous les cheveux blancs ; la famille entière demeuroit dans une ſeule chaumière. Le vieillard nous dit qu'il avoit bien connu le grand-père de mon père, & que le même dizain avoit pu compter dix hommes de ſon âge. La cabane étoit faite de troncs de mélèzes juxtapoſés, tout comme une vulgaire baraque. Une couſine de mon père, une Platter, nous prépara une ſoupe au lait ; ſes cheveux n'étoient point raſſemblés, mais épars. Très-fatigué, je me couchai ſur la paille & dormis un moment. Mon père s'informa d'une fille avec qui jadis il avoit gardé les chèvres. Jean nous mena chez elle ; nous vîmes une femme laide, décrépite, qui étoit occupée à caſſer des pommes de pin ; de part ni d'autre on ne ſe reconnut ; à la fin elle me ſauta au cou en s'écriant : « Sois le bienvenu, mon cher couſin ! » (C'eſt là-bas un terme d'amitié.) Enſuite Jean nous conduiſit à ſa maiſon qui s'appelle *In der Bünde ;* ſa méchante femme lui dit : « Je crois que tu m'amènes des hôtes ? Eh

bien ! ſoit, au nom du diable! » Elle nous ſervit un peu de lait aſſaiſonné de poivre & nous bûmes de l'excellent vin de la vallée d'Aoſte. Après le repas on étendit dans la chambre de la paille, nous nous couchâmes deſſus. A ce moment mon père me dit : « Vois, Félix, comme ici l'on me reçoit bien! »

Le lendemain matin nous arrivâmes à la maiſon qui avoit vu naître mon père : c'étoit une ſimple cabane faite, ainſi que je l'ai dit, de pièces de mélèze qui s'entrecroiſoient, & contiguë à un rocher élevé, dit *Platte*, d'où notre nom de famille. Cette « maiſon de la plate-forme » étoit, du reſte, inhabitée. A la fin d'un goûter durant lequel les nombreux convives ne ménagèrent pas le vin, nous bûmes ſur le rocher & je payai une couronne pour qu'on y taillât mon nom & mes armoiries. Après le coup du ſoir nous redeſcendîmes en toute hâte la montagne, nullement déſireux de ſéjourner plus longtemps en ces parages. A Mühlebach, avant Gaſen, rencontre d'une fille qui avoit autrefois connu mon père : pour l'heure elle portoit deux énormes goîtres ; cette difformité n'exiſte qu'au-deſſous de Saint-Léonard, dans le bas pays ; en haut, à Grenchen, c'eſt choſe inconnue.

De Viége nous remontâmes encore juſqu'à Brigg. Les habitans ſe rendoient à l'égliſe, mais au lieu de prendre, comme nous, le ſentier des piétons au travers d'une belle prairie, la foule ſuivoit la route à chars qui étoit fort boueuſe.

Je voulus ſavoir pourquoi; on me répondit: « Plus le chemin eſt mauvais, plus il y a de mérite. » Un mardi nous regagnâmes les Bains. Il étoit aſſez tard quand nous atteignîmes Louëche-la-Ville; Aleth & Pierre Ochier vinrent nous trouver: nous bûmes enſemble le coup du ſoir, puis ils nous accompagnèrent un bout de chemin avec les brocs. Alors mon père prit congé du pays valaiſan. A nuit cloſe nous entrâmes dans la vallée qui conduit aux Bains. J'avois un ver-luiſant & m'amuſois à le faire paſſer d'une main dans l'autre. Non loin de là eſt un village nommé Albenen, près d'un cours d'eau; il y exiſte un glacier & l'on attache les poules afin qu'elles puiſſent marcher deſſus ſans tomber dans les crevaſſes, d'où le dicton que le pays eſt à ce point ſauvage qu'il faut y ferrer les poules. Nous arrivâmes très-tard à Louëche-les-Bains; tout dormoit. Nous frappâmes de la bonne manière à la porte de la chambrette de ma femme: Madeleine ouvrit, mais M. Jeckelmann ne fut guère ſatisfait de nous voir rentrer à pareille heure.

David Joris.

E 13 de mars 1559, furent mandés à comparoir pardevant le Conſeil les fils, filles, gendres & autres parens du Hollandois qui avoit demeuré à Binningen & ſe faiſoit appeler Jean de Bruck, quoique ſon vrai nom fût David Joris. Cet homme avoit inſtitué dans les Pays-Bas une ſecte effroyable. En même temps le Conſeil commit pluſieurs de ſes membres, accompagnés de ſerruriers & de charpentiers, aux fins d'aller viſiter les maiſons des ſuſdits individus, ſituées hors des murs, forcer les bahuts & ſaiſir les livres & écrits, leſquels ils dépoſèrent à l'hôtel de ville avec deux portraits de Jean de Bruck. Tous ſes adhérens furent incarcérés. Quelle rumeur quand éclata au grand jour ce qui étoit reſté ſi longtemps caché! La mèche fut éventée par un ébéniſte, Henri, qui étoit venu des Pays-Bas avec Jean de Bruck; je l'avois ſouvent entendu converſer ſecrètement avec mon père de ces choſes, avant qu'elles fuſſent divulguées. On procéda rigoureuſement: les prévenus furent interrogés dans leur priſon; les théologiens reçurent charge de lire les livres & d'en ſignaler les fauſſes doc-

trines. Ils firent rapport à la Régence, où je ſiégeois; elle déclara le tout entaché d'héréſie. Le bruit ayant couru que David Joris n'avoit pas été enterré, mais embaumé & envoyé dans les Pays-Bas, ſa tombe à Saint-Léonard fut ouverte: on y trouva le cadavre & mon beau-père coupa, comme pièce de conviction, une boucle de ſa barbe rouge; puis le corps fut replacé dans la foſſe. Le 11 de mai on relaxa les captifs après leur avoir fait jurer, ſelon l'uſage, de ne point garder rancune du traitement qu'ils avoient ſubi. Puis, le 13, à ſavoir le ſamedi précédant Pentecôte, dans la cour de l'hôtel de ville, eut lieu le procès en maléfice contre David Joris; ſon corps n'étoit pas là; on avoit ſeulement placé devant un poteau une caiſſe avec ſes livres & ſon effigie; la ſentence prononça la peine du feu. Les objets furent livrés au bourreau, qui les emmena hors des murs, de la même manière qu'il y conduit les criminels. Sur la Place des Franciſcains on apporta dans une bière le cadavre qu'on avoit exhumé. Devant la Steinenthor, lieu ordinaire des exécutions, un bûcher étoit préparé; le bourreau y poſa le cercueil, l'effondra, & le mort parut au jour: il étoit revêtu d'un habit de camelot & coiffé d'un bonnet pointu de velours garni d'écarlate. L'exécuteur dreſſa le cadavre, reconnoiſſable encore & aſſez bien conſervé; les orbites étoient vides & les paupières fermées. A côté l'on plaça les livres, l'effigie fut appliquée contre le poteau, puis le feu réduiſit tout en

cendres. L'aſſiſtance étoit énorme. Je vis cette exécution en compagnie de Sebaſtianus Caſtaleo.

Quelques jours plus tard, le mardi, après le ſermon de repentance du matin, les Davidiſtes qui avoient été incarcérés parurent à la cathédrale devant la table du Seigneur. Le Dr Simon Sultzer prononça une ſévère remontrance; tous renièrent leur ſecte, confeſſant qu'elle étoit fondée ſur des doctrines diaboliques; ils ſe réconcilièrent avec l'Egliſe, & le Dr Sultzer invita les fidèles à les conſidérer de nouveau comme membres de la communauté.

Le tribunal du Kohlenberg.

EN 1559, le 18 de mars, ſiégea le tribunal du Kohlenberg, qui n'avoit pas été tenu depuis longtemps. Il s'aſſemble au Kohlenberg dans l'enceinte marquée autour du tilleul qui croît devant la demeure du bourreau. Il eſt formé des Francs Compagnons, c'eſt-à-dire des portefaix. Celui qui remplit les fonctions de juge eſt déſigné par le nom de Lamprecht. Chacun des jurés tient un pied nu dans un ſeau d'eau. Par-devant eux comparut maître Pauli, le bourreau, portant plainte pour injures contre un de ſes collègues de l'é-

tranger. Les deux parties ont leur avocat qui appartient au tribunal de la ville & uſe du tutoiement quand il prend la parole, diſant, par exemple: «Toi Lamprecht, juge,» &c. Les membres du tribunal ſe retirent pour délibérer dans une chambre voiſine où des perſonnes honorables, commiſes à cet effet, les aſſiſtent de leurs conſeils. Enfin la ſentence eſt prononcée publiquement; s'il y a condamnation, le juge renverſe du pied le baquet d'eau. Telle eſt la juridiction de la ville de Bâle : tout différend entre bourreaux doit ſe vider légalement devant ce tribunal.

Entrée de l'empereur Ferdinand.

APRES ſon couronnement, en 1562, l'empereur Ferdinand ſe rendit de Francfort à Strasbourg, puis à Fribourg où il arriva la veille de Noël. Les Etats de la Haute-Autriche tenoient en ce moment une diète à Fribourg au ſujet de l'impôt nommé «le méchant denier», qui fut accordé. Le conſeiller intime de S. M. I., Blaſius Heroldt, l'*hiſtoricus*, qui demeuroit à Bâle, ayant annoncé que l'empereur avoit envie de voir notre ville, Meſſeigneurs lui envoyèrent des députés, parmi

leſquels M. Heinrich Petri, imprimeur, qui porta la parole. S. M. promit de venir. Les préparatifs furent pouſſés avec activité; les fourriers répartirent les logemens non-ſeulement dans les hôtelleries, mais encore dans les maiſons les plus riches, les mieux aménagées, pourvues d'appartemens ainſi que d'écuries; les propriétaires durent tout arranger avec le plus grand ſoin. On ordonna d'être amplement approviſionné de viande & de poiſſon, comme auſſi de nettoyer les rues. Il fut défendu ſous des peines ſévères de ſe montrer ſur la voie publique pendant l'entrée. On mit en bataille les gens armés, l'artillerie & le reſte.

L'empereur partit de Fribourg & coucha à Neuenburg. Le lendemain matin il continua ſa route du côté de Bâle; dans l'après-midi les bourgmeſtres chevauchèrent à ſa rencontre. Les mercenaires revêtus de leur caſaque noire & blanche les précédoient à cheval ainſi qu'un certain nombre de trompettes. Puis venoient les jeunes gens de la ville richement accoutrés & bien montés; tous portoient un chapeau orné d'une blanche plume d'autruche &, par-deſſus une belle cotte de mailles, une caſaque à manches ouvertes & pendantes; parmi ceux qui figuroient aux premiers rangs, pluſieurs avoient au cou des chaînes d'or. Leur nombre approchoit de la centaine; leurs montures ſe diſtinguoient par leur harnachement.

On reçut S. M. au pont de la Wieſe; M. le

bourgmeſtre Gaſpard Krug mit pied à terre & prononça le diſcours de bienvenue. A la porte Saint-Blaiſe une troupe de bourgeois cuiraſſés & armés attendoient avec MM. Heinrich Petri, Falckner, Brandt & Merian l'orfèvre, qui, revêtus de leur coſtume de conſeillers & tête nue, portoient un dais de damas noir & blanc, ſoutenu de quatre colonnes aux mêmes couleurs; l'empereur à cheval ſe plaça deſſous & gagna ſon logis. A côté de S. M. I. marchoit à pied M. le bourgmeſtre Krug, tenant à la main ſon barret ſuiſſe. Pendant le trajet l'empereur lui adreſſa maintes queſtions; ſa première remarque fut: « La cité de Bâle n'eſt guère fortifiée. » A quoi le bourgmeſtre répondit: « Nous avons de bons voiſins, » ce qui pouvoit s'entendre ſoit des Autrichiens & des habitans des contrées limitrophes avec leſquels nous vivions en bonne intelligence, ſoit de la Confédération qui nous couvroit de ſa protection.

Cette entrée eut lieu à 5 heures. D'abord venoient les bourgmeſtres qui étoient reſtés à cheval, avec leurs bourgeois, mercenaires & trompettes; puis les autorités d'Enſisheim devant leſquelles chevauchoient de jeunes nobles armés de javelines; enſuite les comtes de l'Empire, les ſeigneurs de la nobleſſe & les prélats; après eux S. M. I. ſous le dais, précédée de la bannière impériale, d'une quantité de trompettes & de timbaliers, & entourée d'une foule de trabans à pied. Suivoient à cheval une cinquantaine d'ar-

chers couverts d'armures & portant des étendards noirs, enfin d'autres cavaliers en grand nombre. Le cortége débouche du Petit-Bâle, passa le pont, remonta l'Isengasse, traversa le Marché aux Grains & la Fryenstrasse jusqu'à *l'Arbrisseau*, pour s'arrêter devant l'Utenheimerhof & le Rechburgerhof où l'empereur descendit. Sur tout le parcours la haie étoit formée par les bourgeois équipés, armés & accoutrés de la plus gente façon. La suite impériale fut logée le mieux possible chez les particuliers & dans les hôtelleries.

Avant le souper, les bourgmestres & les principaux conseillers descendirent de la maison de ville à l'Utenheimerhof. Introduits dans l'appartement de S. M., ils lui présentèrent le cadeau de bienvenue, savoir: une grande coupe d'argent renfermant 1000 florins d'or, un char chargé de 40 muids de vin avec les armes de la cité peintes sur le tonneau, 100 sacs d'avoine marqués de la crosse bâloise, & quelques cerfs.

La nuit venue, chacun s'évertua pour amuser les étrangers. Je soupai chez Ambrosius Froben, & fus placé à côté du héraut de l'empereur, un gai compagnon. Toute la nuit on monta la garde avec vigilance. Le lendemain matin, S. M. I. se rendit dans la maison de M. Rechburger où l'on avoit dressé un autel sur lequel fut dite la messe. Après dîner l'empereur se remit en route; un cortége pareil à celui de la veille l'accompagna depuis son logis jusqu'à la porte Saint-Alban; seulement c'étoient d'autres bourgeois qui che-

vauchoient autour de S. M. & qui formoient la haie. S. M. coucha à Rheinfelden ; de là elle ſe rendit à Schaffhouſe, & le propos courut que Strasbourg avoit fait la réception la plus riche, Bâle la plus jolie, Schaffhouſe la plus guerrière.

Les ſept mortalités de Bâle.

L me ſouvient que la première peſte ſévit en 1539, 1540, 1541, tantôt décroiſſant, tantôt redoublant d'intenſité. Elle dura trois ans, juſqu'à la fin de 1541.

La deuxième peſte eut lieu pendant les années 1550, 1551, 1552, 1553. Elle commença vers la fin de 1550, fut très-violente & emporta beaucoup de monde. L'hiver ſuivant & même le printemps de 1552 furent paſſables ; cependant le fléau n'avoit pas tout à fait diſparu & l'automne fut ſignalé par une forte recrudeſcence dans le Grand comme dans le Petit-Bâle, ce qui dura juſqu'en avril 1553.

La troiſième peſte, de 1563 à 1564, eſt appelée la grande mortalité. Elle fut très-meurtrière, ſans durer auſſi longtemps que les autres. J'eus l'occaſion d'être utile à bien des gens. L'épidémie apparut dans l'hiver de 1563 ; elle remontoit le Rhin & s'avançoit ſur le pays des Suiſſes ; elle ceſſa

ceſſa vers la fin de 1564, mais elle avoit eu le temps d'enlever un nombre extraordinaire d'individus, jeunes & vieux. L'enfance ſurtout fut atteinte, puis les ſervantes & les compagnons ouvriers. Preſque tous ceux qui, à la Saint-Jean, revinrent du ſervice étranger, ſuccombèrent. Les hôpitaux & les refuges étoient remplis de malades; parmi les bourgeois nombreuſes furent les victimes, marchands & artiſans, conſeillers, ſavans, étudians, écoliers, prédicans. Les femmes enceintes & accouchées mouroient pour la plupart, les perſonnes âgées auſſi. Par momens (je l'ai vu), on enterroit à la fois dans la même foſſe plus de vingt cadavres. On tranſportoit ſans interruption de l'hôpital à Sainte-Eliſabeth les morts, qui étoient jetés dans une grande foſſe; celle-ci reſtoit ouverte pluſieurs jours juſqu'à ce qu'elle fût bien remplie, & les corps n'étoient recouverts que d'une très-mince couche de terre. Les rues ſe trouvoient complétement déſertes; dans les aſſemblées, à l'égliſe & ailleurs, on remarquoit des vides conſidérables & une quantité de gens veufs. Cependant les cas de guériſon après longue maladie ne furent point rares.

Quoique grand, le nombre des victimes eſt incertain, car les décès ne furent pas enregiſtrés comme quelques années plus tard. On parle communément de milliers & de milliers : l'exagération eſt évidente. Le Dr Sultzerus, alors premier paſteur, & moi qui eus à ſoigner une foule

de malades & qui prenois note des décès, nous avons, en calculant chacun de notre côté, évalué le chiffre des morts à tout près de 4000: pour Bâle ce n'eſt pas rien. A l'hôpital, d'après les frais d'inhumation portés au regiſtre du 28 février 1564 au 24 mars 1565, j'ai ſupputé que durant cette période le nombre des décès avoit dû être juſte de 200.

Dès que la mortalité fut ſur ſon déclin, & même pendant qu'elle ſéviſſoit dans toute ſa force, enlevant des familles entières, les mariages allèrent bon train. On ſe remarioit quelques ſemaines après être devenu veuf; les femmes enceintes, même près de leur terme, convoloient en ſecondes noces, & l'autorité dut les empêcher de ſe repourvoir d'un conjoint avant un certain nombre de mois; il fut auſſi défendu aux veuves & aux filles d'épouſer un étranger non bourgeois, ſous peine d'être expulſées de la ville.

La quatrième mortalité eut lieu en 1576, 1577 & 1578. Elle éclata en 1576, à Augſt, dans la Rue blanche, chez un meſſager qui l'avoit rapportée on ne ſait d'où & qui en fut la première victime avec ſa femme, ſans compter que huit jours après ſon beau-frère & ſon frère en étoient atteints à leur tour. La peſte ſe répandit de maiſon en maiſon, de rue en rue, & bientôt elle eut envahi Augſt & Bâle. Elle dura toute l'année 1577, ſéviſſant plus ou moins fort, tantôt ici, tantôt là, juſqu'au printemps de 1578;

alors elle ceſſa. Pendant ces deux années le nombre des victimes fut aſſez grand.

La cinquième mortalité eut lieu de 1582 à 1583. Elle commença vers le mois de juillet 1582 & dura juſqu'en mars 1583 environ. Dans ce court eſpace de temps elle enleva beaucoup de monde, 1095 individus à peu près. Le regiſtre de l'hôpital m'apprend que de juillet 1582 à mars 1583 il eſt mort 103 perſonnes, la plupart de la peſte; il indique auſſi le chiffre des guériſons, 115. A Saint-Pierre on enterra 11 perſonnes en juillet, 25 en août, 28 en ſeptembre, 39 en octobre, 30 en novembre, 31 en décembre, 22 en janvier & février 1583.

La ſixième mortalité éclata en 1593 & ſe prolongea juſqu'à la fin de 1594. Combien de gens l'épidémie atteignit-elle? c'eſt ce qui n'eſt pas fixé, quoiqu'on eût juſtement cette année-là commencé à tenir un regiſtre des naiſſances & des décès, regiſtre qui ſe liſoit au nouvel-an après le ſermon du ſoir. Il eſt mort 524 perſonnes en 1593 & 902 en 1594. Si de ces nombres on déduit la moyenne des décès dans les années normales, ſavoir 250, on peut ſuppoſer qu'en 1593 l'épidémie a emporté 274 perſonnes & 652 en 1594; total: 926 individus, tant jeunes que vieux.

La ſeptième mortalité (1609, 1610, 1611) commença en octobre 1609. La peſte ſéviſſoit déjà dans le Margraviat, particulièrement à Lœrrach, comme en pluſieurs localités de l'Alſace;

il paroît que l'apprenti du boulanger Altenbourg la prit à Schopfen, où tout le monde mouroit, & l'apporta chez ſon maître qui demeuroit au Petit-Bâle. D'abord le fléau, non plus que le mal de tête, ne ſe fit pas beaucoup ſentir, de ſorte qu'on ne s'en préoccupa guère, quoique dans le Grand & dans le Petit-Bâle le chiffre des maladies & des décès fût de temps à autre plus fort que d'habitude. On doutoit même que ce fût la peſte, malgré des ſymptômes caractériſtiques qui s'étoient montrés çà & là; mais en juillet l'épidémie ſe déclara tout à fait & avec une violence croiſſante. A partir du 12 d'octobre 1610, on enterra 250 & même 288 perſonnes par ſemaine; enfin en décembre le fléau décrut de moitié & plus.

Il y eut :

	Malades.	Décès.	Guériſons.
Dans les cinq faubourgs . . .	1720	1146	574
Dans le reſte de la ville . . .	2990	1913	1077
Dans le Petit-Bâle	1039	724	315
A l'hôpital	659	185	474
Total :	6408	3968	2440

En complétant cette récapitulation au moyen des regiſtres de Saint-Théodore & de l'hôpital, je trouve que le nombre total des décès s'eſt élevé à 4049; il y eut 165 ménages où le mari & la femme moururent tous les deux.

Baptême d'Auguſte, fils du duc de *Wurtemberg, l'an* 1596.

VR une hauteur non loin de Stuttgard, le fils aîné du duc, ayant fait halte avec 150 chevaux, accueillit le margrave George-Frédéric de Baden & Hochburg & ſon épouſe. Le cortége compoſé d'environ 300 cavaliers entra dans Stuttgard; il avoit bien un huitième de mille de long. Au palais étoient poſtés une trentaine de trabans armés de hallebardes, avec des habits de damas rouge tout neufs & galonnés d'argent, & des barrets de velours ornés de plumes blanches. Ils avoient des fanfares & des fifres : le brouhaha étoit aſſourdiſſant.

Le lendemain matin, 7 de mars, les princes & ſeigneurs ſe rendirent à l'égliſe de la cour; le Dr Lucas Oſiander prêcha revêtu de damas. Au milieu de l'office, les princes & leurs épouſes s'avancèrent ſur une magnifique eſtrade dreſſée au centre de l'égliſe; grand nombre de nobles les précédoient; la fille aînée du duc portoit le jeune ſeigneur ſur un couſſin qu'à droite & à gauche deux comtes ſoutenoient. Après la prédication, il fut procédé au baptême : une coupe dorée contenoit l'eau; les deux Oſiander, le père

& le fils, élevèrent cette coupe, puis le fils ayant verſé l'eau d'un vaſe dans l'autre, le père baptiſa l'enfant & le nomma Auguſte. Durant la cérémonie, les accords de la muſique ſe firent entendre; il y avoit 30 chanteurs, des trompettes, des fanfares; on joua auſſi de l'orgue.

On ſe rendit au banquet. Voici l'ordre qu'on obſerva tout le temps de notre ſéjour: les timbaliers entroient les premiers & alloient ſe placer ſur la galerie; là jouoient 12 trompettes, tour à tour, 6 à la fois. Les timbaliers & les muſiciens arrivoient avec l'étendard de damas ſur lequel étoient peintes les armes du duc. Dans la ſalle des chevaliers le duc & ſon épouſe prenoient place au haut d'une longue table; à une autre les comtes & ſeigneurs; à une troiſième le maréchal de la cour, le maître d'hôtel & les principaux officiers; à une quatrième les dames nobles. La ſalle des chevaliers étoit tapiſſée d'or & d'argent; la vaiſſelle étoit d'argent, artiſtement travaillée & curieuſe à voir. Le chant, l'épinette, les harpes, les fifres ne ceſſoient de ſe faire entendre, tout cela ſans trop de bruit, mais avec d'autant plus de charme. La ſalle des eccléſiaſtiques contenoit vingt tables pour la nobleſſe, les docteurs, les fonctionnaires, les prédicans. Dans la ſalle dite *Tirnitz* toutes ſortes de gens étoient aſſis autour de 80 à 90 tables; au deſſert il y avoit 12 tables & 10 perſonnes par table; les ſervantes, les nains, &c., occupoient 7 à 8 tables. Après le repas, ſurtout le ſoir, il y

avoit bal &, tandis que les princes danſoient, on portoit des flambeaux devant eux. Les trompettes jouoient d'abord, puis les hautbois. C'étoient le maréchal de la cour & l'intendant qui indiquoient les danſes; ſur le tout il y auroit long à conter.

Mardi 9 de mars, des cries & des placards appoſés dans le palais annoncèrent le chevaleresque jeu de bague. La carrière étoit dans le *Luſtgarten*, où ſe trouvoient dreſſés quatre beaux mâts artiſtement taillés & dorés. Un grand concours de peuple s'y raſſembla. Les princeſſes, à ſavoir la comteſſe palatine douairière de Wurtemberg, la margrave & la ducheſſe de Wurtemberg, les deux filles du prince & une foule de dames ſe rendirent à la Maiſon de plaiſance pour aſſiſter au ſpectacle. Les juges ſiégeoient ſur une eſtrade tapiſſée de velours. A midi le jeu commença dans l'ordre ſuivant:

Les dix partis ou compagnies arrivèrent: d'abord le duc, puis les autres champions, quelques-uns même quand on couroit déjà. Tous étoient maſqués, impoſſible de les reconnoître. Leurs traveſtiſſemens, riches & ſinguliers, ne ſauroient ſe décrire; je vais néanmoins eſſayer d'en donner une idée.

La première compagnie étoit celle du duc. En avant chevauchoit un trompette; ſuivoient deux cuiraſſiers, l'un tout revêtu d'une armure blanche complète, à l'ancienne mode, recouverte d'un corſage; avec un large chapeau bordé de blanc

& garni de plumes noires ou jaunes, ſon courſier bardé également; l'autre, à la nouvelle mode, avoit ainſi que ſon cheval une armure noire damaſquinée d'or. Venoit un chameau paré d'un tapis de ſoie rouge & portant un globe de la terre auſſi grand que joliment peint; il étoit conduit par deux Turcs en habits de ſoie rouge richement galonnés d'or & d'argent. De temps en temps le globe s'ouvroit; deux fous y étoient cachés, qui jouoient du violon. Un deuxième chameau, caparaçonné de jaune, étoit mené par des Turcs pareillement habillés de jaune; il portoit un joueur de luth & une femme aſſiſe ſur une haute ſelle. Il y avoit encore trois chameaux, conduits chacun par deux Turcs vêtus les uns de blanc, les autres de bleu & les troiſièmes de vert; ſur l'animal étoient un homme & une femme maſqués & traveſtis. On eût dit que les femmes avoient la poitrine & les bras nus; ces perſonnages tenoient à la main une corne d'abondance ou quelque autre objet curieux. Partout la ſoie, le velours, l'or & les pierreries. Venoit le duc, coſtumé à la païenne; des peintres avoient merveilleuſement rehauſſé d'or ſon armure; quantité de plumes multicolores ſurmontoient ſon caſque; le corſage étoit d'une nuance agréable à l'œil; une jupe de drap couleur chair & parſemée d'or pendoit juſqu'à terre; dans la courſe elle flottoit en arrière ainſi que les longues manches; les jambes & les bras ſembloient nus, étant couverts de drap de couleur. Seul le duc portoit

portoit de belles bottes qui montoient à mi-cuiſſe & des éperons d'or d'une forme étrange. Une lance dorée dans la droite, il tenoit au bras gauche un bouclier décoré de précieuſes peintures. Son cheval, élégamment cuiraſſé, portoit des touffes de plumes ſur la tête & à la queue. Les deux compagnons du duc avoient le même accoutrement que lui, mais moins riche. Ils firent d'abord le tour de la carrière, & paſſant devant les dames, ils les ſaluèrent d'une révérence, tandis que les chameaux ſe couchoient ſur les genoux. Après le défilé les chameaux furent emmenés hors des barrières pour qu'ils n'effrayaſſent pas les chevaux ; le duc & ſa ſuite firent halte au haut bout de l'enceinte.

Le comte de Holach conduiſoit la deuxième compagnie. Six moines marchoient à côté de ſix nonnes en chantant des répons, un livre d'heures à la main. Six autres couples étoient à cheval, vêtus de longs frocs gris. Les moines portoient des capuchons noirs & les nonnes des coiffes de la même couleur ſous leſquelles paſſoit un voile blanc. Ils avoient tous des bottes courtes & noires ; les moines tenoient le goupillon. Les chevaux étoient parés d'étoffes griſes & noires. Après avoir défilé, cette troupe alla ſe ranger derrière la compagnie du duc.

La troiſième entrée fut celle du margrave Georges-Frédéric. En avant, cinq muſiciens avec cymbales, fanfares & hautbois. Puis trois lanciers, une flamme au bout de la lance. Enſuite

trois cavaliers de front, le margrave au milieu, le Rhingrave à ſa droite, le ſeigneur de Rappenſtein à ſa gauche ; tous trois l'écu au bras, & eſcortés par deux hommes de pied. Trois ſuivans conduiſoient chacun par la bride un cheval non monté. Tous portoient des cottes de mailles, des jupes & des chapeaux pointus ornés de longs rubans ; ils ſembloient nus, comme les peintres repréſentent les héros antiques, car vêtus de ſoie couleur chair, ils étoient couverts d'armures de la même couleur avec des lis d'argent & des flammes de feu. Pour les chevaux auſſi, la couverture, la ſelle, les rênes, tout étoit de ſoie couleur chair. Sur les écus des trois ſeigneurs, des artiſtes habiles avoient peint des traits de l'hiſtoire romaine & des deviſes en latin. On admira ſurtout les neuf chevaux, tous blanc & de taille égale.

La quatrième entrée repréſentoit Janus. On vit d'abord deux chevaliers noirs, porteurs de lances, dont l'un étoit armé de toutes pièces. Puis deux pages, le premier vert, le ſecond gris-cendré, dos à dos, ſimulant un homme double ; ils jouoient du violon. Enſuite Janus à cheval, c'eſt-à-dire deux hommes, l'un vert, l'autre gris, qui ſembloient n'en former qu'un ſeul. Celui de derrière portoit une boule de neige ; il avoit deux viſages & une fontaine ſur la tête. Le harnachement des chevaux étoit gris & vert. Venoit encore un autre homme à deux viſages également.

La cinquième entrée figuroit les trois déeſſes. Trois ménétriers habillés de rouge ouvroient la marche ; ſuivoient trois lanciers ; les lances & leurs flammes étoient de couleur bleue. Puis Cupidon, qu'on auroit dit nu ; c'étoit un enfant de ſix ans armé de l'arc. Enfin, à cheval, les trois déeſſes : Junon, Minerve & Vénus, vêtues de taffetas bleu ; leurs longues robes à manches flottantes étoient richement rehauſſées d'or ; elles avoient de longs cheveux blonds. Vénus conduiſoit Cupidon par un ruban. Les chevaux étoient caparaçonnés de bleu.

La ſixième entrée. Deux joueurs de cornemuſe, habillés de bleu & coiffés de chapeaux pointus ; trois lanciers avec flammes rouges ; trois cavaliers en manteaux d'écarlate garnis d'une bordure d'or large d'une palme, les manches flottantes, de larges chapeaux ornés d'un épais galon rouge & bleu. Les chevaux étoient harnachés de rouge & or, avec de jolis écus dorés & peints ſur la tête & à la queue.

La ſeptième entrée. Quatre joueurs de viole, deux en rouge, deux en bleu. Un joueur de luth, trois lanciers avec flammes rouges & bleues. Trois chevaliers en caſaque bleue, manches rouges & ornemens magnifiques. Derrière la tête ils avoient des ſignes d'or : l'un un ſoleil, l'autre une lune, le troiſième une étoile. Chaque courſier, harnaché de rouge & de bleu, portoit ſur le front & à la queue le même ſigne que ſon cavalier.

La huitième entrée repréſentoit les ſept planètes. D'abord quatre joueurs de trompe, vêtus de bleu. Puis ſept cavaliers à la file : ſix étoient, ainſi que leurs montures, parés d'une brillante ſoie bleue parſemée de flammes d'argent. Le premier étoit un comte d'Eberſtein; en guiſe de maſque, il portoit ſur la figure un ſoleil d'or. Le deuxième, le comte de Tubingen, repréſentoit la lune; ſon maſque étoit une lune d'argent. Les autres tenoient les attributs des planètes. Tout à la fin s'avançoit Saturne, habillé de jaune, coiffé d'un chapeau pointu, une faux ſur l'épaule, à la main un enfant.

Les gentilshommes du margrave formoient la neuvième entrée, en entier compoſée de Mores. D'abord quatre joueurs de cornemuſe & un More qui frappoit ſur deux cymbales de cuivre comme dans le corps des timbaliers; puis deux Mores à cheval avec des étendards; enfin neuf Mores, trois par trois, armés de longues flèches blanches & noires. Tous ſembloient être nus & avoir la peau noire; de blancs turbans entouroient leurs têtes garnies de cheveux crépus. Leurs ſabres étoient tous de même forme & de même couleur.

La dixième entrée ſe compoſoit de huit Turcs en habits d'un beau rouge, chapeaux pointus, longues écharpes, le ſabre au côté, des croſſes dorées à la main. Des joueurs de viole les précédoient.

Pendant qu'il défiloit, chaque parti étoit ac-

compagné d'un trompette & de deux cuiraſſiers ducaux. Puis il alloit prendre place à la ſuite des précédens cortéges. Au ſoleil c'étoit un ſpectacle éblouiſſant; tous les inſtrumens jouoient à la fois.

Le défilé terminé, la courſe de bague commença. Le duc exécuta tous les exercices & lutta contre tous les champions qui ſe préſentèrent, fourniſſant trois carrières avec chacun. En cas d'égalité, il falloit recommencer une ou deux fois, juſqu'à ce que l'avantage fût manifeſte. Un trompette donnoit le ſignal du départ, & lorſque la bague étoit enlevée, les douze trompettes ſonnoient. Le duc gagna 31 coups, ſans compter celui contre le margrave. A chaque fois le vainqueur étoit amené au ſon des fanfares devant les juges qui décidoient du haut de leur eſtrade & diſtribuoient les coupes, dorées pour la plupart & dont quelques-unes peſoient de 40 à 50 loths. Le duc remporta 32 coupes; une fut gagnée par un moine, une par l'un des manteaux rouges, une par le Soleil, une par la Lune, une par le comte d'Eberſtein, une par le comte de Tubingen, une par un More. Toutes les autres, comme je l'ai dit, furent attribuées au duc qui s'en montra fort joyeux; il brandiſſoit ſa lance & changeoit ſouvent de cheval.

On ſe retira en grande ſolennité, les dix compagnies faiſant les ſaluts d'uſage devant les princeſſes & les dames; chaque parti regagna ſes quartiers. Après le banquet les danſes ſe pro-

longèrent très-tard & voici comment elles furent conduites. Le timbalier donna le ſignal: auſſitôt, les juges choiſirent les jeunes filles, d'abord une princeſſe, puis les plus conſidérables de la nobleſſe, remettant à chacune une ſuperbe couronne à laquelle étoit attaché un anneau ou quelque autre bijou précieux. A un ſecond coup de timbale, ils appeloient trois fois par ſon nom & ſes titres celui qui avoit mérité un prix; le vainqueur s'avançoit, les juges lui adreſſoient quelques paroles & mettoient ſa main dans celle de la demoiſelle. Celle-ci lui plaçoit ſur la tête la couronne & danſoit avec lui; la danſe terminée, le ſeigneur faiſoit une révérence & offroit à ſa dame la couronne. Le duc avoit mérité la récompenſe comme s'étant diſtingué entre tous; le margrave, parce que, ſuivant la déclaration du juge, il s'étoit ſignalé non-ſeulement par ſes proueſſes, mais encore par l'extrême élégance de ſon cortége; le comte de Tubingen, parce qu'il avoit gagné une coupe, ainſi que le maître d'hôtel du comte de Holach qui faiſoit partie de la bande des Turcs & qui dans trois carrières avoit enlevé chaque fois la bague. Après cette cérémonie on danſa encore un peu; à une heure chacun gagna ſon lit.

Mercredi 10 de mars, ſe tint le tournoi des baquets. Après le repas, vingt chevaliers, dix Wurtembergeois & dix du Margraviat, ſe préſentèrent en champ clos. Au lieu de caſques, ils étoient coiffés de grands ſeillots peints & ſoli-

dement attachés à la cuiraſſe; ces ſeillots étoient enduits de poix & ſoigneuſement rembourrés à l'intérieur, de manière que la tête ne fût pas gênée. Ils portoient des robes de coutil noir piqué, par-deſſus leur armure, & de vaſtes haut-de-chauſſes bien garnis de paille; ils montoient des haridelles ſur de méchantes petites ſelles, ſans bride, ventrière, trouſſe-queue, ni étriers; ils tenoient à la main de longues lances de bois dont le bout étoit émouſſé comme celui d'un échalas de vigne. Equipés de la ſorte, un Wurtembergeois & un Margravien ſe couroient ſus en pleine carrière, la lance en avant, & parfois l'un d'eux mordoit la pouſſière, lâchant ſon arme. Beaucoup de gens étoient apoſtés pour les relever & empêcher les chevaux de les fouler aux pieds, ce qui arrivoit néanmoins. Il y avoit un montoir & le champion déſarçonné ſe remettoit en ſelle. Après avoir combattu un contre un, ils coururent cinq contre cinq, & quand ils tomboient de cheval, on rioit fort, quoique ce jeu ne fût pas ſans danger ; cependant il n'y eut pas d'accident grave, mais tous y reçurent de bonnes contuſions dont ils ſe plaignoient encore les jours ſuivans. Les juges diſtribuèrent quelques prix, de 6 à 1 florin.

Le jeudi 11 de mars, tournoi à pied. Le duc ſe préſenta le premier, eſcorté de ſa compagnie; tout leur accoutrement étoit blanc, juſqu'aux ſouliers & au fourreau de l'épée; ſeul le chapeau étoit gris; au bras gauche ils portoient un

braſſard de ſoie blanche. En tête du cortége marchoient le capitaine & trois gentilshommes munis de croſſes d'argent, & ſuivis de fanfares & de fifres; venoit le duc ayant à ſa droite le comte d'Eberſtein, à ſa gauche le comte de Tubingen; ils tenoient des épieux peints en noir & blanc. Trois pages armés de longues piques portoient trois caſques ornés de belles écharpes. Puis deux gentilshommes que ſuivoient également trois pages vêtus de blanc. Après le défilé & trois révérences, ils ſe retirèrent dans une tente magnifique.

Alors parut avec ſa compagnie le fils aîné du duc. Deux trabans armés de maſſes noires & rouges ouvroient la marche; ſuivoient les fifres & les timbaliers, puis le fils du duc, ſeul, en cuiraſſe blanche, le caſque ouvert, de ſorte qu'on voyoit ſon viſage, un vêtement jaune devant & rouge derrière, des bas noirs, des bottes dont le haut étoit noir, & un braſſard jaune. Après lui 24 hommes marchoient trois par trois, tous de même taille, équipés comme le jeune duc, munis de longues lances; ſur le heaume quantité de plumes rouges, noires, blanches ou quelque autre ſigne. Après avoir défilé, ils ſe rendirent à la tente qui leur étoit réſervée.

La troiſième entrée fut celle du margrave & de ſa troupe. Deux trabans avec des maſſes; deux fifres; deux timbaliers habillés de rouge & de blanc, avec des plumes de même couleur; le margrave; à ſon côté le Rhingrave en cuiraſſe blanche,

blanche, le caſque ouvert, paré d'une belle écharpe rouge rayée de blanc, du reſte habillé de blanc comme le margrave; outre un panache blanc, de longs rubans de ſoie blanche, attachés au cou, flottoient derrière lui. Venoient deux gentilshommes, des fifres & des tambours habillés de la même façon que les précédens, puis vingt-quatre hommes marchant trois par trois & au premier rang trois gentilshommes en cuiraſſe noire; ils portoient, ainſi que les trabans, des hauts-de-chauſſes de velours noir, une caſaque rouge & jaune, des plumes de même couleur, un braſſard, des bas l'un d'une couleur, l'autre de l'autre, des demi-bottes brunes, divers ornemens aux pieds. Tous, même le margrave & le Rhingrave, étoient armés de longues lances. Ils étoient ſuivis de deux hommes qui tenoient des glaives de tournoi. Ayant défilé, ils entrèrent ſous la tente du jeune duc.

En quatrième lieu ſe préſentèrent trois ſeigneurs, deux comtes de Holach & le ſire de Rappoltzſtein, dans de belles armures noires & blanches, un vêtement couleur olive & parſemé d'étoiles d'or, des hauts-de-chauſſes gris cendré, bas verts, bottes blanches, de grands panaches; ils étoient munis de longues lances; leurs trabans, leurs tambours, leurs fifres étoient vêtus de rouge; leurs valets les ſuivoient portant des glaives de tournoi.

Après le défilé le jeu commença. Deux combattans ſe couroient ſus le caſque fermé & la

lance de tournoi au poing. Cette lance, longue, mince, ſe termine par un morceau de fer arrondi. Les champions s'avançoient devant l'eſtrade des dames juſqu'à la barre faite de pièces de bois croiſées, & après une révérence, ils s'attaquoient bravement, viſant ſurtout au caſque & au col, cherchant à toucher l'adverſaire de façon à le faire reculer, & cela par trois fois. Celui qui briſe le plus de lances ſur le corps de ſon antagoniſte remporte l'honneur du combat. On remplace auſſitôt les lances rompues. Puis les combattans tiroient les glaives de tournoi, épais & émouſſés à la pointe comme au tranchant; ils s'en aſſénoient des coups furieux, faiſant cinq paſſes & cherchant à frapper droit ſur le caſque, même auſſi de côté. Le vainqueur eſt celui qui caſſe le plus de glaives ſur ſon adverſaire; les épées briſées ſe remplacent immédiatement. Chaque joûteur a deux témoins qui mettent la paix lorſque les parties s'échauffent & ne veulent plus s'arrêter; le duc étoit coutumier du fait.

De cette manière combattirent d'abord le jeune duc & le jeune ſeigneur de Lunenbourg; puis le duc de Wurtemberg & ſes deux acolytes, les comtes d'Eberſtein & de Tubingen. Tous luttèrent du premier au dernier; dès qu'un champion quittoit la lice, un autre s'y préſentoit. A la fin la troupe ſe partagea en deux camps & deux par deux ils ſe coururent ſus contre la barrière. Quand ils eurent briſé leurs

lances, ils s'eſcrimèrent preſque une demi-heure avec les épées; ils s'en caſſèrent une bonne quantité ſur le corps, ſi bien que la place étoit jonchée de débris. Ils ne s'arrêtèrent que lorſqu'ils furent rendus de fatigue; ce fut un grand tumulte. Durant la mêlée les inſtrumens ne ceſſèrent de retentir. Les combattans étoient pourvus à meſure d'armes nouvelles. Enfin le ſignal de la retraite donné & la paix proclamée, chacun regagna ſa tente, puis tous ſe retirèrent dans le même ordre qu'à l'arrivée. Après le ſouper & la danſe on diſtribua les récompenſes, en uſant du même cérémonial que pour celles de la courſe de bague.

Vendredi 12 de mars, dans la cour du château, douze *Marxbrüder* & douze *Federfechter* venus de divers pays, entre autres de Strasbourg, ſe livrèrent un aſſaut. Le duc leur ſignifia que c'étoit à rouge, c'eſt-à-dire que le ſang devoit couler, ſinon rien ne comptoit. On ſe battit à toute eſpèce d'armes; le combat fut particulièrement acharné avec les épées dites *Duſœcke* & avec les javelines. Il y eut bien dix bleſſés; à l'un d'eux un coup d'épée fit ſauter l'œil. Celui qui tiroit du ſang à ſon adverſaire recevoit des juges un cadeau, ſavoir des pièces de monnoie, telles que têtes de moines, chenapans, & même des écus. Après le repas, à 9 heures, feu d'artifice. Telles furent les magnificences qui ſe virent à Stuttgard.

ARMOIRIES DE FÉLIX PLATTER
d'après une peinture ſur verre conſervée au Muſée de Bâle.

NOTES.

AGE XII, ligne 21. — La maiſon de Félix Platter étoit ſituée *auf dem Graben* & s'étendoit depuis le Nouveau Faubourg juſqu'au n° 1 des *Spahlen*. Les *Epigrammata* de Théodore de Bèze renferment une pièce de ſeize vers portant pour ſuſcription : « In cl. v. Felicis Plateri, Baſilienſis poliatri, domum tanto domino digniſſimam. »

L'élan que de Thou vit chez F. Platter avoit été envoyé de Berlin par l'alchimiſte bâlois Thurneiſen. Le pauvre quadrupède ne ſurvécut pas longtemps à cette viſite : les ſuperſtitieux le regardèrent de mauvais œil comme venant d'un magicien, & une vieille femme lui donna pour le faire périr une pomme remplie d'aiguilles.

*

Page 2, ligne 8. — Eraſme mourut le 11 juillet 1536. La Saint-Simon & Jude tombe ſur le 28 octobre & coïncide avec la foire de Bâle. Quant à la fameuſe édition de l'*Inſtitution chrétienne* ſortie des preſſes de Thomas Platter & de Balthaſar Laſius, l'impreſſion en fut achevée au mois de mars 1536; Félix Platter commet donc une erreur de pluſieurs mois.

En même temps que la *Chriſtianæ religionis Inſtitutio*, Th. Platter & B. Laſius firent paroître *J. OEcolampadii & H. Zuinglii Epiſtolarum libri IV* (menſe Martio, anno 1536; la grande marque de Minerve entourée de trois deviſes, en latin, en grec & en hébreu). Ce volume contient deux longues liſtes d'errata, ce dont les imprimeurs s'excuſent en alléguant l'écriture difficile du manuſcrit & l'approche de la foire de Francfort qui les forçoit à preſſer le travail. Cependant ils n'ont pas remarqué un mot qui ſe lit à la première page de la préface, dans un compliment à l'adreſſe du landgrave Philippe de Heſſe, du duc Ulrich de Würtemberg & de Georges, comte de Wurtemberg & de Montbéliard : « ..... Tum mihi tum aliis viris bonis eam æſtimationem veſtri celeberrimi nominis im-

preſſiſtis, ut habeamini ſingulares ſacroſanctæ religionis fautores, æquitatis exempla, juſticiæ præſidia, veritatis aſſertores, violentiæ apertum aſylum. » A *violentiæ* J. Oporinus, le célèbre aſſocié de Th. Platter, a ſubſtitué *innocentiæ* dans l'exemplaire donné par lui à Guillaume Farel & que poſſède la Bibliothèque publique de Genève. Le malheur veut encore qu'à la même ligne commence l'éloge des deux typographes, « honeſti cives Baſilienſes, & perinde typographi diligentes. » C'eſt une de ces méſaventures ſur leſquelles un imprimeur auroit mauvaiſe grâce d'inſiſter, quoiqu'il puiſſe prouver, d'autre part, à la décharge de ſes confrères comme à la ſienne propre, qu'une faute d'impreſſion a ſauvé de l'oubli plus d'un livre. Celui dont nous parlons eſt rare déjà; qui ſait ſi la remarque que nous venons de nous permettre ne le fera pas rechercher des bibliophiles? Le ſavant zurichois Joſias Simler accorde néanmoins aux éditions de ſon ami Platter le mérite de l'élégance & de la correction : « Complures bonos auctores eleganter & emendate in publicum edidit, » dit-il dans ſa *Valleſiæ deſcriptio* (p. 17 b; Zurich, 1574).

Pendant ſon aſſociation avec Balthaſar Laſius, Th. Platter eut pour marque typographique une Minerve, avec la deviſe : « *Tu nihil invita faciesve dicesve Minerva.* » Celle qu'il prit enſuite paroît avoir été deſſinée par Holbein le jeune : ſous un portique, deux anges ſoutiennent un écuſſon placé au pied d'un arbre dépouillé de ſes feuilles; dans l'écuſſon un W ſurmonté de la croix de Lorraine & ayant entre les jambages un I & une S; pour deviſe : « *Durum pacientia frango.* » Le même bois ſe trouve dans le Nouveau Teſtament grec que Bebelius édita en 1524 avec l'aſſiſtance pécuniaire de Jean Wattenſchnee, & comme ce dernier occupoit les preſſes de Platter, il eſt vraiſemblable que cette marque étoit la ſienne.

Outre l'*Inſtitution chrétienne* & les *Lettres d'OEcolampade & de Zwingli*, nous connoiſſons de Th. Platter les impreſſions ſuivantes :

Julii Pollucis Onomaſticon, hoc eſt inſtructiſſimum rerum ac ſynonymorum dictionarium decem libris conſtans, ſummo ſtudio & cura emendatum inque ſtudioſorum gratiam tribus nunc demum locupletiſſimis indicibus auctum. Cum præfatione Simonis Grynæi ad ludimagiſtros. Ex inclyta Germaniæ Baſilea per Balthaſarem Laſium & Thomam Platterum, menſe Martio 1536.

Medicorum ſchola, hoc eſt Claudii Galeni Iſagoge, ſive Medicus. Ejuſdem defini-

tionum medicinalium liber. Uterque græce & latine ſummo ſtudio ac diligentia in artis medicæ tyronum gratiam excuſus, adjecto duplici, græco nempe & latino, rerum ac verborum in utroque memorabilium locupletiſſimo Indice. Baſileæ, per Thomam Platterum & Balthaſarem Laſium, menſe Martio, anno 1537. 8°. (Pour marque : Minerve.)

ΤΗΣ ΚΑΙΝΗΣ ΔΙΑΘΗΚΗΣ ΑΠΑΝΤΑ. *Novi Teſtamenti omnia.* Baſileæ, per Thomam Platterum, anno 1538, menſe Martio. 8°. (Marque de Wattenſchnee.)

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ ΠΕΡΙ ΑΙΜΟΡΡΟΙΔΩΝ. — ΓΑΛΗΝΟΥ ΠΕΡΙ ΠΕΠΟΝΘΟΤΩΝ ΤΟΠΩΝ ΒΙΒΛΙΑ VI. Baſileæ, per Thomam Platterum, anno 1540, menſe Septembr. 8°.

ΤΗΣ ΚΑΙΝΗΣ ΔΙΑΘΗΚΗΣ ΑΠΑΝΤΑ. *Novi Teſtamenti omnia.* Baſileæ, per Thoman Platterum, anno 1540, menſe Septemb. 8°. (Marque de Wattenſchnee.)

ΤΗΣ ΚΑΙΝΗΣ ΔΙΑΘΗΚΗΣ ΑΠΑΝΤΑ. *Novi Teſtamenti omnia.* Cum ſcholiis ex Patribus & hiſtoriis in loca obſcuriora in marginibus adjectis. Baſileæ, per Thoman Platerum, impenſis Reinhardi Beck. Anno 1543, menſe Martio. 8°. (Marque de Wattenſchnee.)

*

Page 2, ligne 18. — La maiſon de l'*Ours noir* eſt aujourd'hui le n° 13 de la *Petersgaſſe* & porte le nom de : *Zum Frieden* (la Paix). Au XIVe ſiècle elle étoit habitée par des Béguines, *willige Arme, Sorores ſponte pauperes*, corporation affiliée à la ſecte des Amis de Dieu.

*

Page 2, ligne 23. — Sur Oſwald Myconius, l'ami de Zwingli & le ſucceſſeur d'OEcolampade à Bâle, voir la *Vie de Thomas Platter*, pages X, 42, 98, 100.

*

Page 2, dernière ligne. — Simon Grynæus, philologue & théologien, né à Vehringen (principauté de Hohenzollern-Sigmaringen), mort de la peſte à Bâle le 1er août 1541, à l'âge de 48 ans. Dans le cloître de la cathédrale de Bâle, une même pierre ſépulcrale rappelle le ſouvenir de trois hommes dévoués au bien & à la ſcience : Jacob Meier, le bourgmeſtre, OEcolampade, le réformateur, & Simon Grynæus. Les épitaphes latines ſont ſuivies de ces deux vers compoſés par O. Myconius :

So Ehr, Gut, Kunſt hülfend in Noth,
Wär keiner von dieſen dreien todt.

*

Page 3, ligne 5. — Ces vers de Charles Utenhove (originaire de Gand, mort à Cologne en 1600) ſe trouvent probablement dans ſes *Anagrammatiſmi & alluſiones ad illuſtrium aliquot hominum nomina.*

Le diſtique ſuivant, que Joannes Poſthius adreſſe à Félix Platter, exprime la même idée :

Cum felix animo, felix ſis divite cenſu,
Felicis nomen convenienter habes.

*

Page 3, ligne 13. — Paul-Conſtantin Phrygion, natif de Schlettſtadt, avoit été nommé, en 1529, paſteur de la paroiſſe de Saint-Pierre, & en 1532 profeſſeur d'Ancien Teſtament. C'eſt en 1535 déjà que les biographies lui font quitter Bâle pour Tubingen.

*

Page 3, ligne 16. — Simon Steiner (Lithonius), né à Grenchen en Valais comme ſon couſin Thomas Platter, qui lui apprit à lire, enſeigna le grec & le latin au gymnaſe de Strasbourg, dirigé par le célèbre pédagogue Jean Sturm. Dans ſa deſcription du Valais, J. Simler ne manque pas de ſignaler le lieu de naiſſance de Th. Platter & de S. Steiner : « Grenchianus etiam fuit Simon Lithonius patruelis Platteri, qui in Argentinenſi ſchola dicendi artes una cum utraque lingua græca & latina magna cum laude docuit, & juvenis adhuc magno omnium ejus ſcholæ profeſſorum mœrore obiit, anno 1543. » Pour avoir aidé Lithonius dans ſes premières études, Thomas Platter eut l'honneur de recevoir une députation de onze docteurs envoyée par la ville de Strasbourg.

*

Page 4, ligne 19. — La maiſon de Thomas Platter s'appelle toujours *Gejegt* (la Chaſſe). Elle eſt ſituée au haut de la *Freienſtraſſe* (rue Franche), n° 90. On voyoit encore, au commencement de notre ſiècle, une chaſſe peinte ſur la façade.

*

Page 6, ligne 7. — La coutume étoit que les Bâlois ſe rendiſſent en grand appareil guerrier à la fête patronale de Lieſtal, à 3 lieues de Bâle. Le Conſeil allouoit pour la circonſtance une ſolde aux capitaines, porte-bannières, fifres & tambours.

Peut-être les ſouvenirs de F. Platter ſe rapportent-ils à l'an 1540, qui fut ſignalé par les démonſtrations auxquelles donna lieu le bruit d'une alliance conclue entre le pape, l'empereur Charles-Quint & le roi de France pour attaquer les Etats réformés.

réformés. Au mois de février il y eut revue générale des forces dont Bâle pouvoit diſpoſer. Mais le ſentiment patriotique diſſipoit l'appréhenſion du péril : le carnaval fut brillant, &, ſi nous en croyons les chroniques, jamais Lieſtal ne célébra plus belle fête patronale que celle de 1540.

*

Page 6, ligne 9. — La famille Petri étoit originaire de Franconie, comme les Froben. Jean Petri, typographe, fut reçu bourgeois de Bâle en 1488 ; Jean Froben l'appelle ſon patron. Heinrich Petri, petit neveu de Jean, revêtit la charge de bourgmeſtre. Charles-Quint le créa chevalier, ce qui engagea ſes deſcendans à prendre le nom de Heinric-Petri pour ſe diſtinguer des autres branches. Cette famille exerça la typographie juſqu'au milieu du XVII^e ſiècle, & ſon établiſſement eſt reſté juſqu'à nos jours en activité, poſſédé ſucceſſivement par les imprimeurs bâlois les plus connus dans ces deux cents dernières années, les König, les Decker, les Thurneiſen, les Schweighauſer.

(Voir : J. Stockmeyer & B. Reber, *Beiträge zur Baſler Buchdruckergeſchichte*, Bâle, 1840; p. 134-152.)

*

Page 6, ligne 11. — On lit dans le journal du théologien Jean Gaſt : « 16 juin 1546. Iohannes Leo (Löw), paſteur de Riehen, a été fortement admoneſté, car au lieu de remplir avec conſcience ſes fonctions eccléſiaſtiques, il chevauche par le pays, exerçant la médecine. Depuis pluſieurs ſemaines abſent de ſa paroiſſe & ſommé d'opter entre les deux carrières, il a demandé ſon congé pour ſe vouer tout entier à l'art de guérir. *Stultus qui ex paſtore factus eſt theologo medicus impoſtor !* »

Le village de Riehen eſt à une lieue de Bâle.

*

Page 6, ligne 15. — En 1542 André Véſale, ſéjournant à Bâle pendant qu'Oporinus imprimoit une édition de la *Corporis humani fabrica* qui parut l'année ſuivante, ſe fit immatriculer dans les regiſtres univerſitaires (folio 172) & donna des leçons d'anatomie. Le premier à Bâle il opéra publiquement la diſſection d'un corps humain. Juſqu'à une époque très-récente, le ſquelette d'homme qu'il laiſſa en partant à la Faculté de médecine a compoſé, avec un ſquelette de femme préparé

par Félix Platter, tout le muſée anatomique de Bâle ; ces deux pièces exiſtent encore, bien détériorées, il eſt vrai.

*

Page 11, ligne 1re. — Valentin Boltz, prédicateur que ſon franc parler avoit rendu populaire, publia en 1544 la traduction de ſix comédies de Térence ; il ne craignit pas en cette occaſion d'avouer que les voluptueux païens, ſans le convertir à leurs croyances ni à leur frivolité, lui avoient cependant appris à mieux comprendre l'Evangile. « Dieu, dit-il, nous a tranſmis le bel art de la comédie par l'intermédiaire des païens ſavans, & celui qui mépriſe cet art, mépriſe Dieu lui-même. » La *Converſion de Paul* fut jouée en 1546, avec une grande miſe en ſcène. Une eſtrade étoit réſervée aux magiſtrats & aux perſonnes de diſtinction ; la foule avoit pris place ſur trois échafauds conſtruits en planches ſur un plan incliné. Selon la coutume, la pièce finie, les acteurs parcoururent, à la tombée de la nuit, les principales rues de la ville ; mais la pluie vint interrompre leur promenade qu'ils reprirent le lendemain & qui dura preſque tout le jour.

En 1550 Valentin Boltz fit repréſenter le *Miroir du monde* ; le ſpectacle dura deux jours, les acteurs étoient au nombre de 158.

L'hiſtoire de l'art dramatique à Bâle a été eſquiſſée par L.-A. Burckhardt, dans le tome premier des *Beiträge zur Geſchichte Baſels*. (Voir auſſi W. Wackernagel, *Geſchichte der deutſchen Litteratur*, p. 455 & ſuiv.)

*

Page 11, ligne 14.—L'auteur de *Suſanne*, Sixt Birk (Xyſtus Betuleius), d'Augsbourg, maître d'école de la paroiſſe de Saint-Théodore, avoit remis en honneur à Bâle les jeux ſcéniques. *Suſanne* fut repréſentée pour la première fois en 1532. Imprimée la même année, elle parut en latin en 1537. On y voit ſe dérouler la procédure que ſuivoient les tribunaux criminels de l'époque. Sixt Birk a publié auſſi une *Lucrèce* & une *Judith*. Il quitta Bâle pour retourner à Augsbourg remplir les fonctions de recteur d'école.

Ulricus Coccius (Kœchlin), né en 1525, mort en 1585, fut paſteur de Saint-Pierre & depuis 1564 profeſſeur de théologie.

*

Page 12, ligne 8. — Théodore Zwinger, ſoit Speiſer (1533-1588), penſionnaire de Thomas Platter & neveu par ſa mère du ſavant imprimeur Jean Oporin, occupa ſucceſſivement à Bâle les chaires de grec, d'éthique & de médecine théorique. On dit que ſa maiſon n'avoit pour toute tapiſſerie que des inſcriptions en hébreu, en grec, en allemand. Zwinger traduiſit, en y ajoutant des commentaires, pluſieurs ouvrages d'Hippocrate & de Galien, & compoſa, entre autres, un *Theatrum vitæ humanæ*, une *Methodus apodemica* & une *Phyſiologia medica*. Sa vie ſe trouve écrite par F. Platter en tête du *Theatrum*, édition de Bâle 1604. Le témoignage que rend ici Félix Platter à Théodore Zwinger honore également ces deux médecins.

*

Page 12, ligne 12. — L'ancien cloître des Auguſtins, ſur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui le Muſée, ſervoit aux réunions académiques & avoit pris le nom de Collége ſupérieur. La Bibliothèque publique occupe encore l'égliſe du couvent.

*

Page 12, ligne 25. — Henri Pantaléon, né à Bâle en 1522, changea ſouvent de ſéjour & de profeſſion avant d'être nommé, en 1544, profeſſeur de langue latine au Pædagogium, ce qui ne l'empêcha pas de continuer ſes études de théologie & de médecine. Diacre de Saint-Pierre, il obtint la licence en théologie, mais la carrière eccléſiaſtique ne paroît pas avoir convenu à ſon caractère ennemi de la contrainte. Les ſermons lui plaiſoient moins que les tirs, au grand ſcandale de pluſieurs. Auſſi Gaſt qualifie-t-il Pantaléon d'*aſinus ſuperbus* & de ſot eſclave de l'amour-propre. Ces épithètes malſonnantes s'adreſſent pourtant à un homme qui fut chargé d'enſeigner les lettres latines, la dialectique, la rhétorique, la théologie & la phyſique. Quand il eut dépoſé ſes fonctions de diacre, Pantaléon s'en alla étudier la médecine à Valence, Avignon & Montpellier. En 1558 le *Conſilium medicum* de Bâle le reçut dans ſon ſein. Pantaléon mourut le 3 mars 1595. Parmi ſes nombreux écrits on peut citer ſon *Diarium hiſtoricum* & le *Heldenbuch deutſcher Nation*. Le titre de *poëta laureatus* & celui de comte palatin lui avoient été décernés par l'empereur Maximilien II.

*

Page 12, ligne 26. — Lepuſculus étoit paſteur & profeſſeur.

*

Page 13, ligne 14. — En 1554 Thomas Platter écrit à ſon fils : « J'ai fait jouer ma comédie devant le bourgmeſtre, le grand-maître des abbayes, pluſieurs conſeillers & M. de Binningen. Si l'on avoit ſu que la pièce étoit en allemand, l'aſſiſtance eût été bien plus nombreuſe. Les Hollandois (David Joris, ſoit Jean de Binningen, & ſa famille) m'ont donné un florin d'or, l'Univerſité auſſi, mais les autres perſonnes rien. Nous avons ſoupé dans le jardin de l'école avec cinq docteurs. Je prépare une autre comédie que je ferai repréſenter en latin & en allemand. » Le rôle principal fut rempli par Gilbert Catalan, penſionnaire de Thomas Platter.

*

Page 13, ligne 17. — La maiſon de la *Mücke* (moucheron), près de la place de la Cathédrale, eſt à chaque inſtant mentionnée dans les chroniques bâloiſes. Ce fut d'abord le lieu de réunion (*Trinkſtube*) de la nobleſſe, en particulier de la fraction des *Pfitticher*. Le Conſeil y feſtoyoit l'empereur & les rois. Là ſe tint le conclave qui élut Félix V. Reconſtruit en 1545, cet édifice a renfermé, de 1661 à 1849, la Bibliothèque publique & les collections Amerbach.

*

Page 14, ligne 27. — Neuenburg, ſur la rive droite du Rhin, à ſix lieues plus bas que Bâle.

*

Page 16, ligne 6. — Le docteur Martinus Borrhaus, ſoit Cellarius, de Stuttgard, étoit un ancien anabaptiſte : il avoit ſubi la priſon pour ſa croyance, & exercé quelque temps le métier de vitrier. Verſé dans l'étude des langues orientales, il fut nommé profeſſeur de théologie à Bâle ; il y mourut de la peſte en 1564.

*

Page 16, dernière ligne. — A ſa mort F. Platter laiſſa une collection de 42 inſtrumens de muſique, entre autres : 4 épinettes, 1 jeu d'orgues à 2 ſoufflets, 7 violes, 6 luths, 10 flûtes, 2 mandolines, 1 guitare, 1 tambourin, &c.

*

Page 18, ligne 16. — La peine de la noyade comportoit

divers degrés. Ou bien le condamné étoit jeté dans le Rhin ; un lien le retenoit à une nacelle que montoient quatre pêcheurs & deux bateliers & qui deſcendoit juſqu'à la tour Saint-Thomas, ſituée à l'extrémité de la ville ; là attendoient les foſſoyeurs qui avoient l'ordre exprès de ne rien épargner pour rappeler le patient à la vie. Ou bien, du haut du pont du Rhin, côté d'amont, le coupable étoit dévalé au bout d'une corde & dès qu'il avoit paſſé l'arche, on le retiroit de l'eau. Dans certains cas néanmoins cette peine équivaloit à une condamnation à mort : les ſorcières, par exemple, étoient noyées ſans rémiſſion.

*

Page 20, ligne 10. — On lit dans le journal de Gaſt, à la date du 16 janvier 1546 : « L'infortuné Nicolas, mis trois fois à la queſtion, a confeſſé des choſes qui probablement ne lui étoient jamais venues à l'eſprit. On devroit bien ſe montrer plus humain dans l'emploi de la torture, du moment que le coupable eſt convaincu. J'ai viſité le pauvre pécheur dans ſon cachot. Profondément abattu il gardoit le ſilence ; je le preſſai de parler, il dit ces ſeules paroles : « Oui, certes, je ſuis prêt « à ſouffrir la mort ; mon unique regret c'eſt de ne pouvoir, « étant François, parler au peuple dans une langue que j'ignore « malheureuſement. » Le 20 janvier, Nicolas comparut devant le tribunal criminel. La ſentence porta que le coupable ſeroit tenaillé aux quatre coins de la ville, puis roué. Nicolas ſe mit à gémir & à crier d'une façon lamentable, implorant miſéricorde ; remiſe lui ayant été faite de la peine des tenailles, il fut traîné ſur une claie au lieu des exécutions.

*

Page 23, ligne 24. — Profeſſeur de médecine théorique en 1534, Sébaſtien Sinkeler occupa, depuis 1545, la chaire de médecine pratique. Il ſe diſtinguoit par ſa connoiſſance des langues. Dans ſon préavis : *De medica facultate reſtauranda* (1535), il demande qu'on inſtitue des courſes de botanique & qu'une diſſection ait lieu tous les ans ou au moins une fois tous les deux ans. Ce vœu ne fut pas écouté. Voici les livres que Sinkeler recommande pour l'enſeignement & l'ordre dans lequel, ſuivant lui, ils doivent être lus :

Galeni Medicus. Hippocratis de genitali ſemine ; de natura hominis. Galeni de elementis ; de temperamentis ; de facultatibus naturalibus ; de anatomia, de uſu par-

tium; de tuenda ſanitate; de viribus alimentorum. Hippocratis de aëre & regionibus. Galeni de locis adfectis; de differentiis morborum. Hippocratis de prognoſticis. Galeni de ſimplicibus. Dioſcorides. Galeni de compoſitione medicinarum; de curatione morborum. Paulus Aegineta. Hippocratis aphoriſmi. Galeni de criſibus. Hippocratis de morbis acutis. Galeni ars parva.

*

Page 23, ligne 25. — Eucharius Holtzach, d'une famille patricienne de Bâle, avoit étudié à Montpellier & étoit entré en 1524 dans le *Conſilium medicum*. Il mourut en 1558 à l'âge de 72 ans.

*

Page 23, ligne 27. — Albanus Thorinus (Thorer), né à Winterthur en 1489, d'abord directeur de l'école de Saint-Pierre à Bâle, puis profeſſeur de rhétorique, ſe démit de ſes fonctions afin d'aller en France étudier la médecine. A ſon retour, il remplaça Sinkeler dans la chaire de médecine théorique & s'acquit une grande réputation, ſoit comme profeſſeur, ſoit comme praticien. Trois princes allemands l'attachèrent à leur perſonne. Il mourut le 23 février 1550. L'année ſuivante parut à Nuremberg ſa traduction allemande du traité d'anatomie de Véſale.

*

Page 23, ligne 29. — Jean Huber, Bâlois (1507-1571), élève de J. Sapidus, de Schlettſtadt, étudia ſurtout à Montpellier & à Toulouſe. Il exerça la médecine avec ſuccès, fut nommé en 1544 profeſſeur de phyſique, un peu plus tard profeſſeur de médecine théorique, & profeſſeur de médecine pratique en 1567, à la mort d'Oſwald Ber qu'il ſuppléoit depuis longtemps à l'univerſité.

*

Page 27, ligne 11. — Rœteln, actuellement dans le grand duché de Baden, à trois lieues environ de Bâle.

*

Page 29, ligne 21. — Sur la bizarre cérémonie de la dépoſition, voir la *Vie de Thomas Platter*, p. XXIV.

*

Page 31, ligne 27. — Le *Pædagogium* ſervoit d'intermédiaire entre les écoles & l'univerſité. Thomas Platter eſtimoit qu'en ſortant de ſes mains, ſes élèves étoient aſſez inſtruits pour être diſpenſés de ce ſtage, & l'univerſité eut beau récla-

mer contre cette prétention, il ne se laissa point intimider. C'est ce qui explique pourquoi son fils ne suivit qu'un seul cours au *Pædagogium*. De cet établissement les jeunes gens passoient dans la *secunda*, soit *infima classis* de la Faculté de philosophie.

*

Page 31, avant-dernière ligne. — Léonard Fuchs, d'origine suisse, né à Wembdingen en Bavière (1501), médecin & botaniste célèbre. Le livre dont Félix Platter fait ici mention est sans doute celui qui est intitulé : *Medendi Methodus*, seu ratio compendiaria perveniendi ad veram solidamque medicinam : ad Hippocratis & Galeni scripta recte intelligenda mire utilis. Item de usitata hujus temporis componendorum miscendorumque medicamentorum ratione libri tres.

*

Page 36, ligne 7. — Mézières, à 3 lieues au N.-E. de Lausanne, sur la route qui conduit de cette ville à Moudon & à Romont.

*

Page 43, ligne 19. — On appeloit Marans les descendans des Maures que Ferdinand le Catholique avoit expulsés d'Espagne. Les fugitifs s'étoient établis en grand nombre à Montpellier, trouvant dans les environs de cette ville une abondance de plantes médicinales très-propice à la pharmacie, leur profession favorite. Le kermès & la confection alkermès formoient deux branches importantes de leur commerce.

*

Page 45, ligne 29. — Thomas Platter écrivoit à Félix : « Hélas ! il ne me reste que toi, mon fils ; aussi quel souci continuel ! Tu es mon unique joie en ce monde. Tu me dédommageras, je l'espère, de la perte de mes autres enfans & tu continueras ma race. Surtout sois pieux, car autrement je ne donnerois pas un denier de toutes tes études. »

*

Page 48, ligne 20. — Guillaume Rondelet (1507-1566), nommé professeur en 1545, fut avec Saporta celui qui, à cette époque, contribua le plus à la renommée de la Faculté de Montpellier. C'étoit aussi un naturaliste distingué : dans son *Histoire des poissons*, qui est encore citée, il a décrit pour la première fois beaucoup d'espèces de la Méditerranée.

Henri II fit conſtruire à Montpellier un amphithéâtre d'anatomie, ſur la porte duquel fut gravée cette inſcription : « Curantibus Ioanne Schyronio, Antonio Sapporta, Guillelmo Rondeletio, & J. Bocatio, 1556. »

Antoine Saporta, que Rabelais mentionne comme ſon camarade d'études, étoit fils & petit-fils de profeſſeurs de médecine. Jean, ſon fils, enſeigna auſſi la médecine à Montpellier.

⁂

Page 54, ligne 12. — Hubertus Faber, après avoir profeſſé à Paris, pratiqua la médecine à Cologne. Le Sénat de cette ville le chargea d'élaborer, avec l'aide de Bernard Cronenberg, Jean Echt & Théodore Birkmann (dont parle F. Platter à la page 64), le *Diſpenſatorium uſuale colonienſe*, à l'uſage des pharmaciens.

⁂

Page 57, ligne 15. — On lit dans l'*Hiſtoire des Martyrs* : « Entre ceux qui ont tâché d'aider les fidèles qui ſont ſous l'oppreſſion de la tyrannie papale, par communication & port de livres de la Sainte-Ecriture, & qui n'ont pour ce faire épargné leur vie, Guillaume d'Alençon, natif de Montauban, ne doit être oublié. Car après avoir fait pluſieurs voyages en divers lieux, il fut finalement conſtitué priſonnier à Montpellier, ayant été trahi & livré par faux frères. Il fut donc priſonnier entre les mains de ceux de la juſtice, leſquels après l'avoir interrogé de ſa foi, voyant qu'il perſévéroit conſtamment en la confeſſion de l'Evangile, le condamnèrent à la mort, le ſamedi ſeptième de janvier 1554.

« Or il y avoit un autre priſonnier auſſi détenu pour la cauſe de la vérité, qui étoit tondeur de draps de ſon métier, lequel par infirmité s'étant détourné de la pure confeſſion du Fils de Dieu, fut condamné à faire amende honorable & être préſent à la mort dudit d'Alençon. Le jour même ordonné pour exécuter les ſuſdites ſentences, le Seigneur fit grâce à G. d'Alençon de tellement fortifier ledit perſonnage par ſes exhortations & par ſon exemple, qu'icelui ayant reçu nouveau courage, demanda aux juges ou d'être ramené en priſon, ou d'être brûlé avec ledit d'Alençon, & qu'autre amende honorable il ne feroit ſinon par ſa mort, confeſſant une même doctrine comme ledit d'Alençon. En cette fermeté & conſtance mourent

rurent ces deux martyrs de Jéſus-Chriſt, ledit d'Alençon le 7 de janvier, & l'autre le mardi enſuivant, 10 du même mois audit an 1554. »

*

Page 66, ligne 11. — Sébaſtien Caſtalion, le fameux adverſaire de Calvin, avoit été nommé profeſſeur de grec à l'univerſité de Bâle en 1553. Plus loin (page 99) nous le voyons aſſiſter à l'exécution poſthume de David Joris : quelles durent être ſes réflexions à ce ſpectacle ?

*

Page 66, ligne 19. — L'uſage ordonnoit de récompenſer la perſonne qui venoit la première vous annoncer une bonne nouvelle. Le préſent s'appeloit *Botenbrod*.

*

Page 73, ligne 2. — Oſwald Ber, reçu docteur en médecine à Bâle en 1512, nommé profeſſeur en 1513, reſta doyen de la Faculté de médecine depuis 1520 juſqu'à 1567, année de ſa mort. Il étoit recteur en 1529, quand l'univerſité fut fermée, & ce fut lui qui la rouvrit comme recteur en 1532.

*

Page 79, ligne 13. — On ſait quelle obligation réſulte du partage d'une amande jumelle. D'après une coutume analogue, la perſonne qui en ſurprenoit une autre par ce mot : *Kromet !* au moment où les cloches annonçoient l'ouverture de la foire, avoit droit à un cadeau. Ce jeu plaiſoit encore à F. Platter ſur la fin de ſa vie, comme le prouvent les épîtres en vers qui ſont citées, avec d'autres pièces de ſa façon, dans le *Baſler Taſchenbuch* de 1850 (Karl Buxtorf, *Blicke in das Privatleben Dr Felix Platters*).

*

Page 84, ligne 22. — Rangen, village d'Alſace, à 4 lieues de Saverne.

*

Page 90, ligne 18. — Les notes de F. Platter contiennent le compte de ſes revenus de 1558 à 1612; il ſe monte à 120,020 livres bâloiſes (à 12 batz) & 15 ſous. Voici quelques-unes des rubriques :

	L.	*s.*	*d.*
Pratique des bourgeois	5031.	5.	4.
» » étrangers	23057.	17.	10.
	i.	i.	

	L.	s.	d.
Voyages hors de ville	15050.	2.	9.
Salaire comme médecin de la ville	1660.		
» » eſſayeur de la monnoie	371.	13.	11.
» » profeſſeur	11139.	6.	8.
» » recteur	339.	3.	4.
Des diſſections	38.	16.	18.
Des livres que j'ai fait imprimer	971.	13.	8.
Examens & promotions de docteurs en médecine, décanat	2850.	5.	11.
Pour avoir montré mon cabinet & mon jardin	179.	5.	2.
Rente de mon bien de campagne	10618.	13.	11.
Orangers & citronniers	1255.	6.	8.
Limons & citrons	27.	11.	10.
Romarin	265.	12.	8.
Plantes de mon jardin, ſans l'*aqua ex foliis*	502.	5.	9.
Loyer de ma maiſon & autres appartenances	29296.	9.	
Dot de ma femme	625.		
Héritages	3144.	1.	6.
Penſionnaires	4626.	1.	4.
Vers à ſoie en 1595	90.		
Graine de vers à ſoie	2.	10.	
Canaris	7.	15.	

*

Page 92, ligne 20. — Waſſerfalle (les Caſcades), montagne & paſſage du Jura, entre les cantons de Bâle-Campagne & de Soleure.

*

Page 97, ligne 1. — Les circonſtances relatives à la condamnation de David Joris ſont expoſées dans un mémoire que l'Univerſité fit imprimer à la demande du Conſeil, en ſeptembre 1559, ſous le titre de : *David Georgen aus Holland des Ertzkätzers warhafftige Hiſtori*, &c. L'analyſe de cet écrit officiel complétera le récit de F. Platter :

David Joris naquit à Delft. Après avoir réſidé en Hollande juſqu'à paſſé l'âge de 40 ans, il vint à Bâle au commencement d'avril 1544, avec des parens & d'autres compagnons. S'étant minutieuſement informé de l'état des choſes à Bâle, il s'en montra ſatisfait & ſe mit à parler de ſes malheurs : il étoit ſans aſile, chaſſé, diſoit-il, de ſa patrie pour la cauſe de l'Evangile. Il ſupplia donc le Conſeil, au nom de Dieu, de Jéſus-Chriſt & de ſa divine Parole, de lui accorder la bourgeoiſie. Comment les magiſtrats euſſent-ils pu rejeter cette requête, eux qui n'ont jamais repouſſé quiconque eſt perſécuté pour la vraie religion ? D'ailleurs l'étranger étoit d'apparence honnête,

de figure ouverte, ainſi qu'il ſied à un homme pieux : bien fait de corps, il avoit une barbe blonde & des yeux gris pleins de feu ; l'onction tempéroit le ſérieux de ſa parole. Tout prévenoit en ſa faveur, mais l'on ignoroit ſa patrie & ſon paſſé. Il amenoit une maiſon nombreuſe, ſa femme, ſes enfans, ſes valets, ſes ſervantes & d'autres individus encore. Il ſe fit appeler Jean de Bruck. Le 25 août de la même année il fut reçu bourgeois, lui & les ſiens, & prêta le ſerment d'uſage. Il acheta par la ſuite une maiſon en ville & un châtelet hors des murs, outre d'autres bonnes propriétés.

Or, ces gens marièrent leurs enfans, vécurent en joie & paix, ſe conciliant l'amitié des magiſtrats & des citoyens. Perſonne ne doutoit qu'ils ne fuſſent de bons chrétiens : ſcrupuleux obſervateurs des lois de la religion, ils fréquentoient les aſſemblées, ſecouroient les pauvres, aſſiſtoient les malades. Grâces à ſes menées, David Joris parvint à ſes fins & acquit ſur beaucoup de gens la même autorité qu'il avoit ſur les ſiens; la choſe lui fut d'autant plus facile qu'il étoit riche & poſſédoit une quantité de bijoux ; il en avoit apporté une partie & il en recevoit chaque jour des Pays-Bas. En outre, ſon train de maiſon étoit ſomptueux, mais ſi bien réglé cependant que tout s'y paſſoit avec ordre & tranquillité : à chacun ſes attributions ſagement déterminées, perſonne qui ne fût ce qu'il avoit à faire; nulle contrainte, nulle exigence injuſte.

Ils vivoient de la ſorte en communauté, cherchant à diſſimuler leur ſecte pernicieuſe. Il y avoit trois points auxquels ils attachoient une importance capitale. C'étoit d'abord de ne jamais prononcer le nom de David Joris. Puis de céler la poſition qu'il avoit occupée dans ſa patrie ; auſſi les uns le croyoient-ils de haute naiſſance, d'autres le ſoupçonnoient d'être un riche marchand qui faiſoit encore le commerce ſur terre & ſur mer par l'intermédiaire d'agens ; bref, les ſuppoſitions abondoient ſans qu'il en réſultât rien de certain. En troiſième lieu, enfin, ces gens ſe gardoient d'attirer à eux qui que ce fût de la cité de Bâle, ni même de la Confédération, imitant les martres & les belettes qui épargnent la baſſe-cour de la ferme où elles ont pris gîte, mais qui n'en continuent pas moins leurs déprédations. Ainſi David Joris, quoiqu'il inondât de lettres, de livres, de meſſages la Baſſe-Allemagne & d'autres contrées, paroît n'avoir fait aucune tentative dans la Confédération.

Quelques-uns de ſes parens & ſerviteurs commencèrent pourtant à douter de ſa doctrine. Auſſitôt il fit appeler ſon gendre, de tous ſes compagnons celui qu'il aimoit le plus : « Ne ſavez-vous pas, lui demanda-t-il d'un ton ému, que je ſuis le vrai David envoyé par Dieu afin de rétablir le royaume d'Iſraël & le tabernacle de Jacob? » L'autre, en homme diſert & courageux, répliqua que Jéſus-Chriſt a tout accompli. Irrité de cette réponſe, David Joris renvoya ſon gendre avec menaces. A cette défection s'ajoutèrent de ſiniſtres préſages : la foudre frappa l'une des maiſons qu'il poſſédoit en ville, un incendie conſuma ſa ferme tout nouvellement conſtruite avec luxe, & dans ſa demeure même un bloc de pierre ſe détacha inopinément. Mais ce qui, dit-on, lui cauſa le plus d'inquiétude, ce fut l'arrivée à Bâle d'un Hollandois digne de foi, lequel fit une peinture ſi exacte de David Joris que celui-ci, très-perſpicace de ſa nature, ne put eſpérer de reſter longtemps encore ſans être démaſqué. Au reſte, lui qui ſe donnoit pour immortel mourut quelques jours après ſa femme, le 26 août 1556. D'abord étonnés de ce trépas, ſes partiſans ſe conſolèrent par la ferme eſpérance que leur chef reſſuſciteroit au bout de trois ans & parachèveroit alors ſa miſſion.

Enfin la rumeur courut que Jean de Bruck, ſoit Jean de Binningen (nom qu'il avoit pris de ſon château ſitué aux portes de Bâle), n'étoit autre que le trop fameux David Joris. En une conjoncture auſſi grave, les magiſtrats refuſèrent de s'en rapporter à la voix publique & décidèrent une enquête. Le 13 mars 1559, comparurent à l'hôtel de ville tous les fils, gendres, ſerviteurs & autres aboutiſſans mâles de David Joris. Le Conſeil leur fit des repréſentations paternelles, les aſſurant de ſon indulgence en cas d'aveu. Mais ayant nié obſtinément, même interrogés chacun à part, ils furent tous les onze envoyés en priſon. L'enquête continua. On ſaiſit à Binningen un portrait imprimé que David Joris avoit fait faire de ſa perſonne, plus une quantité de livres & de manuſcrits qu'on ſoumit à l'examen des théologiens & des juriſconſultes de l'univerſité. Les membres du tribunal criminel allèrent adreſſer aux captifs de ſérieux avertiſſemens. Quelques-uns, ébranlés, déclarèrent que Jean de Bruck ou de Binningen étoit bien David Joris, celui qui avoit excité des troubles aux Pays-Bas, mais qu'ils

ne ſavoient mot de ſa doctrine & qu'ils étoient prêts à faire amende honorable. Des théologiens les interrogèrent ſur leur foi en préſence de deux magiſtrats, les priſonniers renièrent les erreurs de David Joris ; même réſultat auprès des femmes : elles aſſurèrent n'avoir jamais entendu David Joris, ni perſonne exprimer rien de ſemblable aux opinions incriminées. Ainſi répondirent-elles, ſe lamentant & implorant miſéricorde pour leurs maris & leurs frères.

Sur ces entrefaites, le bruit ſe répandit qu'au lieu d'enterrer leur chef, ces gens avoient placé dans le cercueil un veau, un bouc, ſoit quelque autre animal, & qu'ayant embaumé le cadavre, ils le gardoient caché & l'adoroient comme un dieu. La ſuite prouva la fauſſeté de cette rumeur.

Le 26 avril, les profeſſeurs de l'univerſité & les paſteurs, lecture leur ayant été donnée des articles, les condamnèrent à l'unanimité. Après quoi, vû qu'une partie des prévenus déclaroient ignorer les héréſies de David Joris & que les autres s'étoient convertis, le Conſeil relaxa les priſonniers ſous certaines conditions, ſavoir : de ne plus acheter de biens aux environs de Bâle ; de ne plus héberger les parens ou amis qui arriveroient des Pays-Bas, mais de les envoyer aux hôtelleries; de dépoſer à la maiſon de ville tous livres & manuſcrits davidiſtes, tout ouvrage rédigé en hollandois & traitant de matières religieuſes ; de ne dire, de n'écrire rien de contraire à la vraie religion ; de confier leurs enfans, ſoit aux écoles publiques, ſoit à des perſonnes pieuſes ; de ne point ſe marier entre eux, ni de laiſſer conclure mariage entre leurs domeſtiques ; d'engager des ſerviteurs du pays & non plus des Hollandois ; de ſe ſoumettre aux peines pécuniaires que le Conſeil jugeroit bon de leur infliger; de faire amende honorable à la cathédrale, eux & tous leurs gens. Ce qu'ayant promis, ils retournèrent dans leurs familles après avoir exprimé leur reconnoiſſance.

Le 13 mai, par-devant le tribunal criminel, l'accuſateur expoſa que David Joris avoit fomenté dans les Pays-Bas des troubles qui avoient coûté beaucoup de vies & conduit ſa propre mère au dernier ſupplice ; qu'enſuite, réfugié à Bâle & cachant ſon véritable nom, il avoit continué à encourager ſes ſectateurs par ſes écrits. Lecture donnée des articles incriminés, le tribunal les reconnut hérétiques & ordonna de livrer au bourreau les ouvrages qui les contenoient.

Puis l'accuſateur réclama une déciſion touchant le portrait & le corps de David Joris, les reſtes d'un ennemi de la religion ne pouvant demeurer dans un lieu conſacré à la ſépulture des chrétiens. Les juges prononcèrent que ſon cadavre ſeroit brûlé, comme ſi le coupable étoit encore en vie. Quant à ſes biens, ils furent déclarés confiſqués. Enfin, ſur la demande de l'accuſateur, le tribunal proclama qu'il avoit jugé en toute juſtice, ſelon les lois de la ville de Bâle.

Au lieu ordinaire des exécutions, le bourreau briſa le cercueil & chacun put reconnoître David Joris. Il étoit coiffé d'une cape de velours noir doublée d'écarlate ; une couronne de romarin ceignoit ſa tête, qui repoſoit ſur un beau couſſin ; le corps, revêtu d'un habit de camelot, étoit enſeveli dans de la fine toile de lin, comme c'eſt l'habitude aux Pays-Bas pour les nobles. Ainſi fut brûlé l'hérétique, en préſence d'une foule immenſe. David Joris avoit été doué d'une intelligence peu commune, malgré ſa baſſe extraction ; fils d'un ménétrier, dit-on, lui-même avoit exercé la profeſſion de peintre ſur verre. Il ne connoiſſoit d'autre langue que ſa langue maternelle.

Les Davidiſtes, hommes & femmes, une trentaine environ, ſe préſentèrent à la cathédrale le mardi 6 juin, car dans l'Egliſe de Bâle le mardi eſt jour de prière & de prédication. L'aſſiſtance étoit d'autant plus nombreuſe, que la cérémonie avoit été annoncée du haut des chaires le dimanche précédent ; en outre, les paſteurs de la ville & de la campagne étoient préciſément réunis en ſynode. Après un excellent ſermon qui rouloit ſur le Bon Berger & le chant du pſaume CXXX, le premier paſteur ayant à ſes côtés un délégué du Conſeil, ſe plaça devant la table de la communion & appela par ſon nom chaque Davidiſte. S'étant aſſuré que tous étoient préſens, à l'exception d'une femme qui étoit à cette heure en mal d'enfant, il prononça d'une voix forte une émouvante exhortation, leur remettant en mémoire les principales erreurs qui les avoient ſéduits, entre autres : Que la doctrine de David Joris, ſupérieure à celle de Moïſe, des prophètes & même de Jéſus-Chriſt, étoit ſeule capable de procurer le ſalut ; que Jéſus-Chriſt avoit été envoyé par le Père afin de préparer l'avénement de David Joris ; que le règne de Dieu ne devoit pas s'établir par des voies humaines, comme au temps de Jéſus-Chriſt, mais par l'eſprit

& par des voies qui demeureroient cachées à quiconque ne croiroit à David Joris ; qu'en effet, ſi la miſſion des Apôtres avoit été définitive, la papauté ne l'eût pas réduite à néant ; que la naiſſance de David Joris procédoit directement du Saint-Eſprit, tandis que Jéſus eſt né d'une femme ; que l'état de mariage étoit libre & n'ordonnoit à l'homme de ne s'attacher qu'à une ſeule femme ; que les enfans étoient communs à tous ceux qui poſſédoient la foi en David Joris, &c.

Le paſteur exhorta les Davidiſtes à s'examiner avec ſcrupule & à ne rien déclarer contre leur conſcience ; que ſi quelques-uns conſervoient des doutes, il étoit prêt, ainſi que ſes collègues, à conférer avec eux. Mais tous répudièrent ces doctrines déteſtables & firent profeſſion de la vraie foi chrétienne. Ils tombèrent à genoux & l'un d'eux, les mains levées au ciel, prit en leur nom la parole, demandant pardon à Dieu & à ſon Egliſe. Alors le paſteur les réintégra dans la communauté & leur recommanda de ramener ceux qu'ils ſauroient être encore abuſés par David Joris, comme auſſi d'anéantir ſes livres partout où ils les trouveroient. En outre, puiſqu'auparavant ils ſe diſtinguoient déjà par leur amour de la paix, leur bonté envers les pauvres, leur tempérance, leur averſion pour les propos impies, il leur enjoignit de continuer à vivre dans les mêmes ſentimens, en vrais enfans de Chriſt. Enfin il exhorta l'aſſemblée entière à la charité & à la piété. La cérémonie ſe termina par le chant du Symbole des Apôtres.

*

Page 100, ligne 14. — L'entrée à Bâle de l'empereur Ferdinand I^er^ eut lieu le 8 janvier 1563.

*

Page 99, ligne 13. — Le Kohlenberg (mont des charbonniers) étoit au moyen âge un lieu d'aſile pour toutes les claſſes de vagabonds, grâces à un privilége impérial que Bâle partageoit avec trois autres villes libres, Augsbourg, Hambourg & une troiſième dont le nom eſt inconnu. Là demeuroient auſſi ceux qui exerçoient les métiers infamans. Quand le grenier public eut été conſtruit en 1438, la ville de Bâle employa une partie des habitans du Kohlenberg au tranſport des ſacs de blé.

Tous ces individus s'appeloient les Francs Compagnons, à

cauſe de certaines immunités dont ils jouiſſoient : ils étoient exempts du ſervice de garde, ils ne pouvoient être empriſonnés pour dettes, ils n'étoient pas recherchables à l'occaſion d'une rixe, pourvu qu'ils n'euſſent pas tiré le couteau, &c. Placés ſous la juridiction immédiate du bailli criminel de l'Empire, ils avoient leur propre tribunal, en vertu du principe germanique : « Nul ne doit être jugé que par ſes pairs. » On renvoyoit encore devant le tribunal du Kohlenberg les gens notés d'infamie, maîtres des hautes & des baſſes œuvres, femmes de mauvaiſe vie, mendians, foſſoyeurs.

Les juges, au nombre de ſept, étoient dans les derniers temps toujours choiſis parmi les portefaix de la ville, qui, ſous peine de perdre leurs priviléges, devoient obtempérer à la citation & venir ſiéger « ſans culottes ni couteau. » Le plus âgé des ſept, le juge proprement dit, avoit en main une croſſe & tenoit durant l'audience entière, quelle que fût la ſaiſon, ſa jambe droite dans un baquet tout neuf rempli d'eau. Ses compagnons, le genou droit à découvert, prenoient place ſur deux bancs, trois à droite, trois à gauche. En dedans de l'enceinte, le bailli aſſiſté de quatre magiſtrats judiciaires dirigeoit les débats ſelon les formes uſuelles ; le greffier du tribunal de la ville dreſſoit procès-verbal. La ſolennité ſe terminoit par un banquet, pour lequel le bailli accordoit aux juges une certaine quantité de vin.

La Réformation, qui combattoit la mendicité, ſupprima le droit d'aſile pour les vagabonds, & les ſéances du tribunal du Kohlenberg devinrent toujours plus rares dans la ſeconde moitié du XVI^e ſiècle. Après celle que mentionne F. Platter, il y en eut une le 28 novembre 1573, puis en janvier 1586 une autre qui dura cinq jours, employés à vider un différend entre le bourreau d'Altkirch & le maître des baſſes œuvres de Schopfheim ; enfin une troiſième, la dernière dont il reſte trace, eſt de 1597. (Fechter, *Baſel im XIV. Jahrh.*, p. 111 ; L.-A. Burckhardt, *Baſler Taſchenbuch*, 1851.)

*

Page 123, ligne 16. — Le moyen âge germanique avoit hérité des Romains les gladiateurs. Parmi la gent décriée & ſi nombreuſe des vagabonds figuroient des ſpadaſſins qui, moyennant ſalaire, ſe livroient des aſſauts où le ſang couloit.

Au

Au XV^e^ ſiècle, les individus voués à ce dangereux métier arrivèrent à conſtituer deux corporations rivales, poſſédant leurs lois & leurs priviléges : les *Federfechter* & les *Marxbrüder*. Les premiers tiroient leur nom de l'une de leurs armes, le javelot empenné. Leur cri de guerre étoit : « Allons, plume, prends plaiſir à écrire avec de l'encre qui reſſemble à du ſang. » Ils avoient pour armoiries un griffon aux ailes éployées ; leur chef les convoquoit à Prague. Les *Marxbrüder*, qui ſe réuniſſoient à Francfort ſur le Main, à la foire d'automne, avoient pris ſaint Marc pour patron & ſon lion pour emblème : « O noble lion, s'écrioient-ils au moment du combat, hériſſe ta rude crinière ; voici le griffon, à toi de l'abattre & de lui déchirer le plumage. »

Après la guerre de Trente ans, cette profeſſion diſparut peu à peu. Une des principales armes dont ſes adeptes ſe ſervoient (*Diſack*, *Duſack*, *Toſack*) conſiſtoit en une large épée, de bois ordinairement & ſans garde.

LA FAMILLE PLATTER (D'APRÈS LE TABLEAU DRESSÉ PAR M. LE PROFESSEUR FRÉDÉRIC MIESCHER).

THOMAS PLATTER (1499-1582)

épouse en 1529 Anna Dietschi

1. *Marguerite.*
2. *Marguerite.*
3. *Ursule.*

4. FELIX
(1536-1614)
1557 Doct. Med.
1571 Prof. Praxeos & Archiater.
1557 épouse Madeleine Jeckelmann † 1613.

épouse en 1572 Esther Grossmann

1. *Madeleine*, née en 1573, mariée à Fréd. Ryhiner, J. U. D., Secrétaire de la ville.

2. THOMAS
(1574-1628)
1600 Doct. Med.
1614 Prof. Anat. & Botan.
1625 Prof. Praxeos.
1606 épouse Chrischona Jeckelmann.

3. *Ursule* (1575-1582).
4. *Nicolas*, né en 1577.
5. *Anne* (1579-1582).
6. *Elisabeth* (1580-1582).

1. *Félix.*
2. *Madeleine.*

3. FELIX
(1605-1671)
Doct. Phil. & Med.
1630 Prof. Logicæ.
1633 Prof. Physicæ.
1651 Poliater.
1664 Senator.
1629 épouse Hélène Bischoff

4. *Thomas.*

5. FRANÇOIS
Phil. Doct. & J. U. L.
† célibataire.

6. *Madeleine*
mariée à J.-J Bischoff.

1. *Hélène.*

2. FELIX
(1632-1705)
1650 Doct. Phil.
1657 Doct. Med.
épouse :

3. *Chrischona.*
4. *Madeleine.*
5. *Nicolas.*
6. *Judith.*
7. *Thomas.*
8. *Madeleine.*
9. *Esther.*

10. FRANÇOIS
(1645-1711)
1663 Doct. Phil.
1669 Doct. Med.
1677 épouse Salomé König

11. *Elisabeth.*
12. ?
13. ?
14. ?

en 1656 Marie de Morlet, de Blois

1. *Marie-Madeleine* † 1658.
2. *Marie-Hélène*, mariée au Cap.-Lieut. Rochet.
3. *Anne-Marie*, mariée à J.-R. Fäsch, J. U. L. & Secrétaire de la ville.

en 1685 Henriette-Madeleine de Condé, mariage rompu par divorce.

en 1689 Madeleine Viggin, de Bienne

1. Une fille morte avant le baptême.
2. *Madeleine-Elisabeth.*
3. *Anne-Marguerite.*
4. *Salomé.*
5. *Susanne-Vérène*, mariée à Jean Gysin.

De 4 fils & 9 filles il ne conserva que 3 filles, parmi lesquelles
Hélène
(1683-1761)
1707 mariée à Claude Passavant
Doct. Med., Archiater & Senator † 1743.

François Passavant
J. U. D. & Scholarcha.

Claude Passavant
Doct. Med. † 1778.

Table.

	Pages
PREFACE du traducteur	III
MEMOIRES de Félix Platter	1
Naiſſance, famille	1
Souvenirs d'enfance	4
Projets & réſolutions	22
Voyage à Montpellier	32
Séjour à Montpellier	44
Retour à Bâle	65
Le doctorat	72
Fiançailles & mariage	78
Le jeune ménage	86
Voyage en Valais	92
David Joris	97
Le tribunal du Kohlenberg	99
Entrée de l'empereur Ferdinand	100
Les ſept mortalités de Bâle	104
Baptême d'Auguſte, fils du duc de Wurtemberg	109
NOTES	125

EN TOVT BIEN
RB lion. scalp